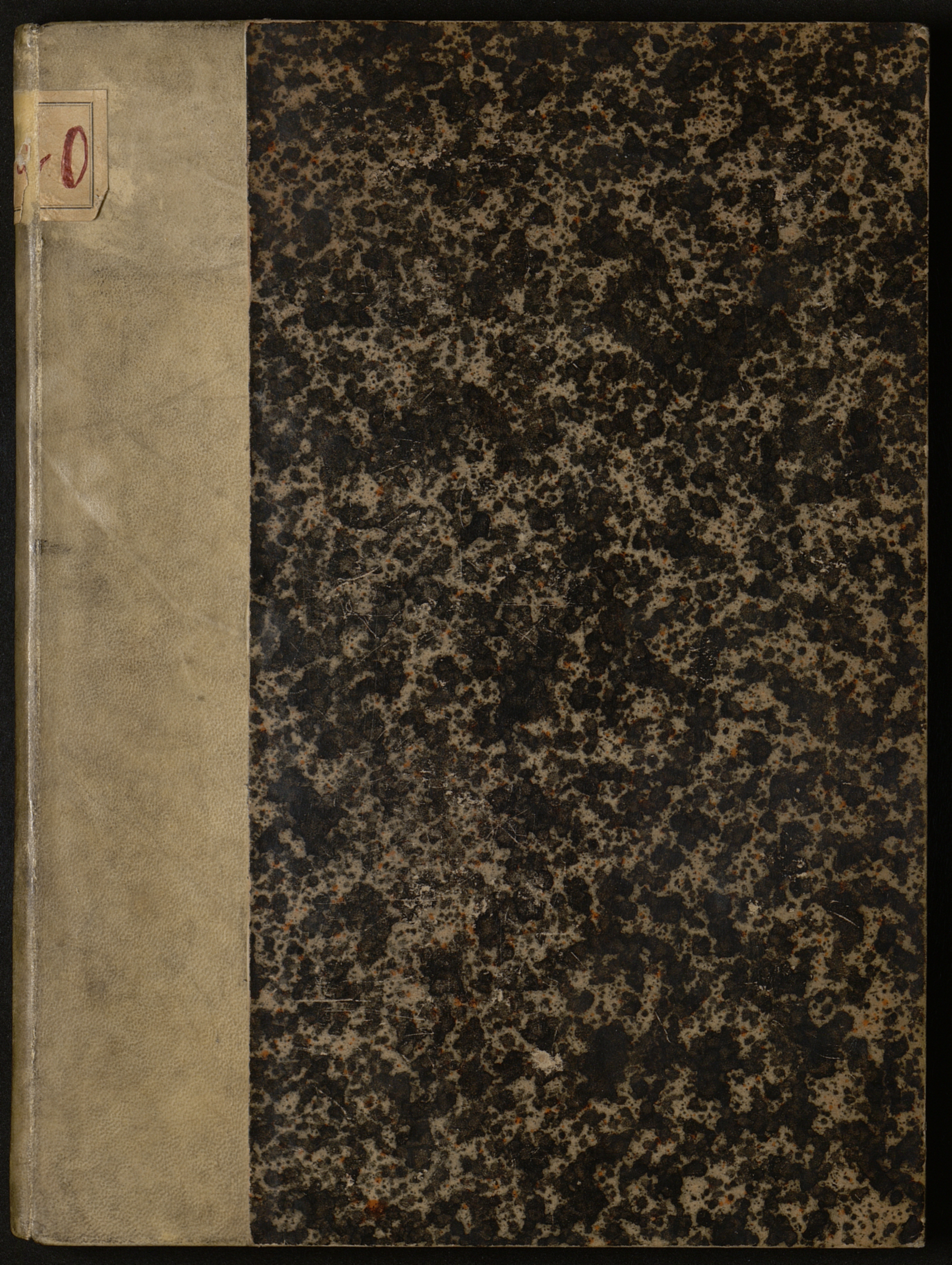



3.420
fol.

L'histoire de l'Amérique du Sud n'a pas été encore l'objet d'un ouvrage complet, elle est cependant digne de quelques heureux loisirs qui réuniroient les relations que l'on trouve abondantes dans les écrits de la compagnie des Jésuites sur les événemens antérieurs à l'émancipation politique de ce pays; quant à ceux qui ont suivi l'ère de l'indépendance, ils exigeroient moins de recherches, étant soumis à l'unité politique et administrative éclairée par la publicité. il y auroit, il est vrai une lacune pour le tems qui s'écoula depuis l'expulsion des Jésuites jusqu'à l'indépendance, mais cette époque n'est point encore assez reculée pour que la tradition ne put suppléer au défaut de documens. ces grands élémens habilement combinés formeroient un ensemble historique dont l'exactitude, l'intérêt et l'utilité honoreroient l'entreprise. Dans les événemens remarquables de ces époques lointaines, on verroit ce qu'ont pû inspirer d'énergie, de constance, de courage et de dévouement le désir du commandement, l'orgueil, le sentiment de propriété et surtout l'insatiable soif de l'or!

Inséparable fut cet amour de l'or, mais plus inséparable encore le fanatisme; les conquérants en firent le point d'appui de leurs passions et feignant d'appeller les vaincus à la connoissance d'un Dieu de justice et de bonté, ils profanèrent la terre hospitalière en allumant le bucher à côté de la croix signe de paix et d'amour.

Les horreurs de ce tems de deuil pour l'humanité ont tracé dans l'histoire une page sanglante, mais elle n'a pas assez redit les leçons d'héroisme et de raison que les tirans recevoient de leurs victimes, telle la réponse d'un malheureux Péruvien qui pressé au moment du supplice, d'~~[illegible]~~ d'embrasser la foi catholique, fier et dédaigneux, à son bourreau: « Comment croirai-je à ton Dieu, s'il te permet de me bruler vivant... » et il courut au bucher.

Mais bientôt les Jésuites s'emparèrent du pouvoir moral de la conquête et par une ~~politique~~ tactique aussi adroite que sage ils obtinrent des succès que le fer ou le feu n'eussent jamais atteints, car leur conduite fut un mélange heureux de bonté et de rigueur enveloppées de mystique inspiration. cependant le tems vint où la puissance des Jésuites porta ombrage aux gouvernemens dont ils avoient consolidé la puissance en Amérique; alors, s'il faut croire à la tradition, on vit l'union monstrueuse de la politique avec le fanatisme contre l'ascendant des lumières. Un secret impénétrable enveloppa ce complot immense et les Jésuites ne voyoient pas venir l'orage, lorsqu'en un jour la foudre éclata sur tous les points du Sud-amérique et leur immense pouvoir fut anéanti, car chassés ou mis à mort, les Jésuites disparurent.

La chute du colosse provoquée par les cabinets de Madrid et de Lisbonne, fût, pour ces métropoles le présage de la ruine de leur puissance en Amérique; Déjà les Américains du nord avoient érigé leur nationalité sur les débris de la domination Anglaise; et l'Amérique du sud alloit suivre cet exemple. l'heure en étoit venue, c'étoit celle de l'agonie des trois sonnée en Europe par le tocsin des batailles. en 1808 l'invasion de l'Espagne et du Portugal par l'armée française avoit brisé le sceptre que ces métropoles portèrent resplendissant pendant trois siècles; trop occupés de leur propre existence, envain les gouvernemens Espagnol et portu-gais voulurent cacher à leurs colonies la détresse de la métropole, le cri nouveau de liberté fit tressaillir les échos d'Amérique; la patrie que jusqu'alors les Colons n'avoient connue qu'au delà des mers, ils la virent sur le sol qu'ils fouloient, et les enfans d'Amé-rique achetèrent avec leur sang la liberté de leur mère.

Heureux, si confians et soumis à cette mère vénérable, ils eussent déposé à ses pieds le fer sanglant des guerres de l'indépendance!

...... Mais le sujet est entraînant et sans le vouloir on vient de dessiner le profil historique de l'Amérique du sud; il est tems de revenir à la spécialité qu'on s'est proposée: les Souvenirs du Brésil. pour les donner avec méthode, il est bon de se livrer à quelques recherches sur les premières phases de la conquête, afin de présenter un apperçu rapide des évènemens qui ont précédé les actualités à décrire. Dans cette analyse des traditions Brésiliennes, on s'arrêtera avec complaisance sur les incidents qui se rattachent à l'histoire de notre pays et l'on fera voir les avantages qu'il en eut retirés, si, dans ces tems éloignés, le gouvernement de la France avoit su les pressentir et en développer la réussite (les résultats), en favorisant les entreprises parti-culières qui firent naître ces incidens.

Phases ~~[illegible]~~ saillantes de la conquête du Brésil, pour servir d'introduction aux souvenirs du Brésil.

Jetté par les hazards de la navigation sur ces plages inconnues, Alves cabral, en 1500, signala à l'Europe l'existence du Brésil. à cette nouvelle, le Portugal déjà puissant par ses immenses possessions en Asie, s'empressa d'exploiter cette faveur nouvelle de la fortune et bientôt des expéditions analogues à la grandeur de l'entreprise allèrent transplanter sur cette terre vierge les mœurs, les goûts et surtout le désir des richesses du vieux continent. le récit des travaux, des souffrances des premiers conquérans n'entre point dans le plan de cet essai ; on les laissera au milieu de toutes sortes de périls implanter au sein d'une nature agreste les germes de la civilisation européenne, pour se reporter à l'époque où assez forts sur les lieux, ils eurent à repousser les attaques que leur préparoit l'ambition étrangère résolue à arracher aux portugais le fruit de leur constance.

Déjà les possessions portugaises en Amérique étoient devenues très importantes, mais surtout trop étendues pour ne former qu'un seul gouvernement, et la cour de Lisbonne établit le siège d'un gouvernemt nouveau à St Sébastien de Rio Jo dont la prospérité rapide, depuis sa création, faisait pressentir les futures destinées. cette organisation qui eut lieu en 1572, étoit dictée par les besoins des colons du sud que l'éloignement de l'action gouvernementale exposoit à des attaques violentes et répétées de la part des Indiens. les bons effets de cette innovation dans le système colonial, furent promptement sentis et en justifièrent la justesse, mais les passions aveugles paralysèrent cette sage mesure, car on vit les deux gouvernements de Bahia et Rio Jo cacher, sous le voile de la nécessité, un froid calcul d'égoïsme.

Cependant la force matérielle des occupans n'étoit plus en rapport avec l'étendue du territoire occupé et si, à l'intérieur les portugais conservoient dans l'obéissance, ou domptoient les Indiens insoumis, leurs nombreux comptoirs, sur la côte, n'étoient point en état de résister aux attaques des ennemis extérieurs. à cette époque, le grand principe du droit des gens soumis encore à la raison du plus fort, n'exerçoit pas son influence bienfaisante, aussi vit-on les gouvernements Européens tolérer des actes que notre civilisation flétrit aujourd'hui. Et d'aucun pays ami se formoient des expéditions pour aller sur les plages lointaines, disputer les conquêtes d'un voisin d'Europe. l'Angleterre dont l'influence politique étoit bien secondaire, ne se doutoit pas alors qu'un jour ses enfans prétendroient à l'empire des mers, et les rivages américains ne connoissoient, de ce pays, que la terreur que venoient y jetter quelques corsaires obscurs voués à la rapine.

Parmi les Anglais qu'attira la renommée des colonies naissantes du Brésil, un seul sera cité, c'est le corsaire Cavendish (1) qui unissant une rare prudence au courage que donne le désir

(1) Extrait d'une chronique sur la colonisation du Brésil

d

de la rapine, profita avec habileté d'une surprise: il se présente devant le port d'Olinda, (Pernambuco) pénètre dans la rade, sous le feu impuissant des forts, et s'empare de la ville au milieu de la confusion causée par la rapidité de l'événement. les colons s'enfuyent épouvantés, cherchant dans les forêts un déplorable asyle, pendant que les corsaires vigilants gardent les issues et s'empressent de remplir leurs vaisseaux des marchandises enlevées aux entrepôts du commerce. rassasiés de pillage, ils se préparoient au départ, lorsqu'ils se virent attaqués de terre par les Portugais qui, aidés d'une foule d'indiens, accouroient résolus à faire expier à l'ennemi l'audace de l'entreprise. l'attaque déploya tout l'acharnement que peut inspirer la soif de la vengeance, mais la défense opposa une résistance vigoureuse excitée par l'intérêt de conserver une conquête, et la nuit seule interrompit le combat inégal que livroient les Portugais de leurs pirogues montées par les indiens, contre les vaisseaux ennemis. Cependant les corsaires dont le but étoit atteint, résolurent de soustraire, par la fuite, le fruit de leurs exploits, et avant le soleil du lendemain, la flotille s'éloigna du port, laissant les malheureux colons livrés au désespoir.

C'est par des événemens de cette nature, que les colons Portugais perdoient en un instant le fruit de longs travaux, au milieu de périls sans cesse renaissans tantôt de la funeste influence du climat, tantôt du penchant des indiens à de fréquentes révoltes contre les envahisseurs du sol de la patrie.

Mais ces déprédateurs des mers n'atteignoient pas toujours leur but et la ville de Santos conserve encore le souvenir d'une flotte Anglaise qui, destinée à ravager les établissemens Espagnols dans les mers du Sud, relâcha au ~~[illegible]~~ port de Santos, sous le prétexte de rafraichir les équipages fatigués par la disette et une longue navigation. Une fois entré, le chef de ces aventuriers voyant dans la conquête de ce beau pays, un équivalent des avantages qu'il espéroit dans les mers du Sud, somma la ville de se rendre. à cet acte de violence, les colons de Santos redoutant ~~une destruction totale~~ de grands malheurs s'ils essayoient de résister à des forces supérieures, se soumirent, mais ce facile succès obtenu avant la nuit, devoit s'évanouir avec elle, et le soleil du lendemain éclaira un spectacle de mort, car livrés au plus criminel abus de la victoire les Anglais payèrent d'une destruction presque totale les orgies effrénées dont ils avoient souillé la ville pendant cette nuit de deuil et de sang.

Ces entreprises partielles contre la prospérité des colonies, faisoient presager des obstacles plus sérieux et l'ambition Européenne excitée par la réussite de quelques-unes, plus qu'effrayée par le désastre du plus grand nombre de ses expéditions lointaines, organisait de toutes parts de semblables expéditions.

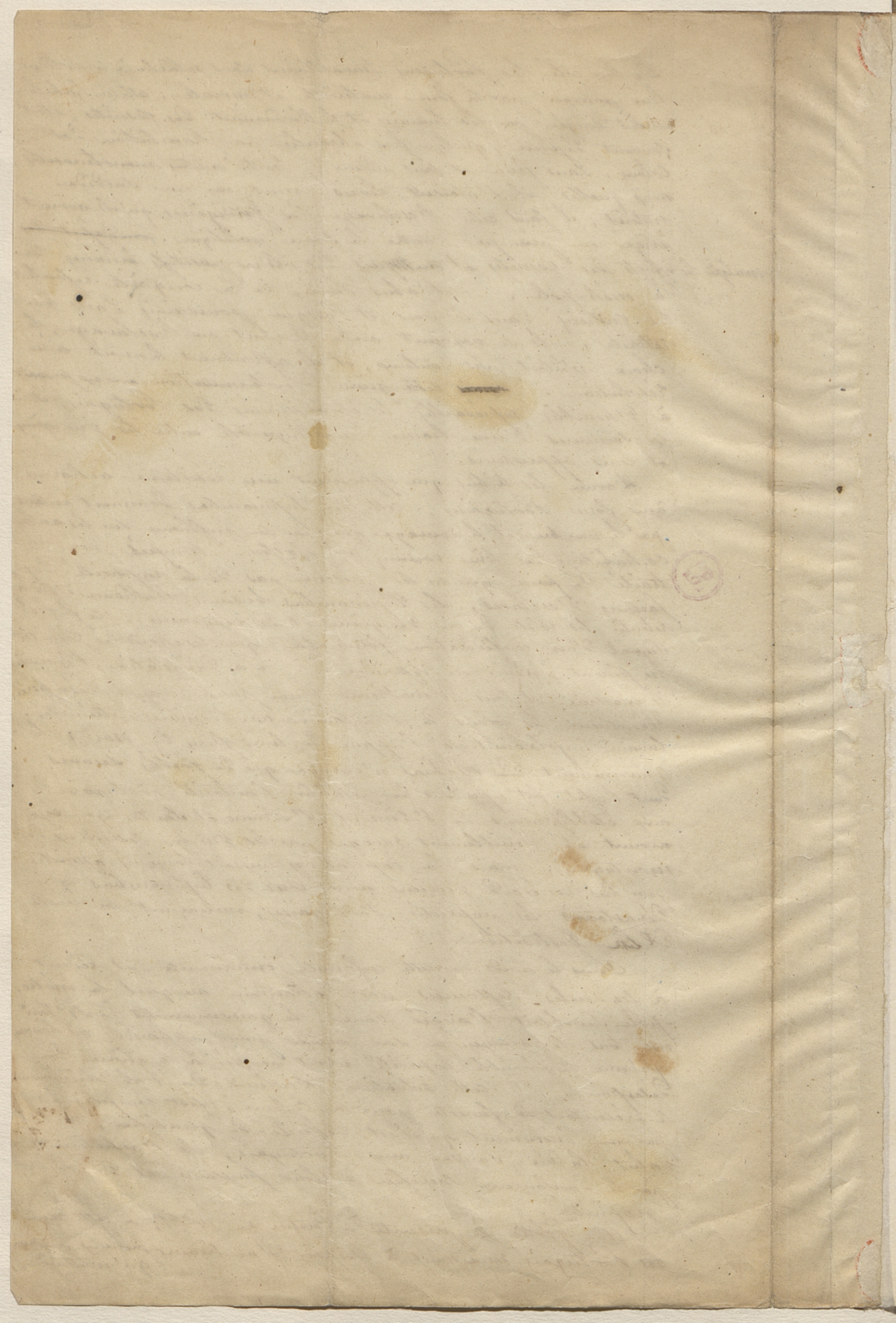
De leur côté

De leur coté les Portugais travailloient sans relâche à consolider leur pouvoir par la force materielle et morale ; celle-ci habilement dirigée par les lumières et le dévouement des Jesuites, étoit souvent déjouée, quelquefois ébranlée par l'ambition des Colons, sans frein et sans pudeur. entre autres monstruosités auxquelles ils s'étoient livrés, mus par un sordide intérêt, il faut citer l'esclavage des Indigènes qu'ils avoient érigé en principe, contre la saine politique, ~~en dépit des~~ malgré les efforts des Jesuites et au mépris des ordres positifs émanés de la métropole. cet abus odieux de la conquête refouloit les Indiens dans les bois et lorsque poursuivis dans leur retraite, ils se voyoient entre la mort ou l'esclavage, le choix n'étoit pas douteux, et ils affrontoient la mort avec résolution. cette guerre d'extermination en exposant à d'horribles represailles les établissemens des Portugais, jettoit les semences d'une haine inextinguible entre les Indigènes et leurs oppresseurs.

Parmi les tribus qui opposèrent une résistance acharnée aux forces Portugaises, celle des Tupinambas dominoit autant par le nombre et le courage que par son influence sur les autres co-habitans des terres voisines de R^o J^ro. trompés par un traité de paix qui ne les préserva pas de la rapacité des faiseurs d'esclaves, les Tupinambas brisèrent l'alliance et firent retentir les forêts du cri de guerre et de vengeance. ce fut le signal d'une confédération formidable, que les efforts des Jesuites ne purent prévenir ni dissoudre. La dévastation, l'incendie le massacre et tous les malheurs d'une position aussi désespérée réduisirent les colons de Rio Janeiro aux dernières extrémités. Envain imploroient-ils l'appui de leurs frères du nord, le Gouvernement de Bahia n'envoya que de foibles secours dont l'effet fut cependant de rétablir l'autorité Portugaise aux établissemens de St Vincent, St Amaro et Santos qui déjà avoient été horriblement ravagés par les Indiens descendus des montagnes ; mais la capitale gémissoit toujours assaillie par des nuées d'Indiens aux ordres des Tupinambas qui dévastoient les propriétés Portugaises, menaçant la ville d'une destruction.

Sous le poids de cette calamité imminente, et réduit à ses seules ressources par l'abandon auquel la métropole sembloit l'avoir voué, le gouvernement de R^o Jan^o usa tous les moyens en son pouvoir pour appaiser des hommes qu'une déplorable cupidité avoit poussés à la guerre du désespoir. cette situation violente dont le dénouement se présentoit si funeste pour la colonie, fut compliquée par un événement qu'il est difficile de qualifier, car s'il valut la vie sauve aux Portugais, ils l'achetèrent par le douloureux sacrifice de leur puissance et de leurs propriétés.

Une flotte se présente à l'entrée de R^o J^o, à cette vue, les Portugais renaissant à l'espoir d'un secours précieux autant qu'inattendu,



A cette vue les Portugais renaissant à l'espoir d'un secours d'autant plus précieux qu'il est inattendu, saluèrent de leurs cris de joie les libérateurs encore inconnus; elle fut courte, cette allégresse et suivie d'une profonde consternation, car ils ont vu, sur ces vaisseaux flotter une bannière étrangère, et au même instant ils apprennent qu'une armée d'Indiens dirigés par des Européens s'avance par terre pour porter le dernier coup à leur puissance ébranlée. Alors leur seul espoir de salut est dans une capitulation qu'ils se flattent d'obtenir de ces européens quels qu'ils soient. Aussitôt une députation se dirige à l'ennemi, portant des paroles de paix.

Il faut expliquer cet étrange incident: une expédition partie des ports de France, peut-être sans autre but que celui qu'offrirait le hazard, avait opéré un débarquement entre le cap Frio et Rio Jan°, et s'annonçant comme amis, les Français demandèrent l'alliance des indigènes qui étonnés de cette bonne fortune, accueillirent avec joie ces hommes nouveaux, et leur offrirent leur amitié, à condition qu'ils les aideraient à détruire leurs oppresseurs.
Villegagnon chef des Français, profitant d'une offre qui lui présageait de grands résultats, s'informe avec détail de la situation des deux partis et espérant qu'il ne lui sera pas impossible de s'emparer de la capitale, ordonne tout pour l'attaque simultanée par terre et par mer. En effet à peine atteignait-il le rivage opposé à la ville, qu'il apperçut les signaux de sa flotte et l'attaque alloit commencer, lorsque les envoyés Portugais se présentèrent au camp. Ce ne fut pas sans peine que Villegagnon parvint à calmer les indigènes ses alliés, car ils ne vouloient accorder aucune condition, criant mort aux Portugais! mais cédant enfin à la volonté ferme et sage de Villegagnon, ils accordèrent un court délai aux Portugais qui se virent forcés, aux termes du traité, d'abandonner la capitale et leurs établissemens dans la campagne, pour se retirer auprès de leurs frères du sud, à Santos, ce qui eut lieu immédiatement. Maître sans coup férir de la deuxième capitale du Brésil, Villegagnon donna tous ses soins à la défense de sa facile conquête; il bâtit dans la rade une forteresse capable de résister à une attaque sérieuse; puis en témoignage de sa reconnaissance envers les Tupinambas qui l'avoient si puissamment aidé, il leur accorda plus de biens que ceux-ci n'espéraient en obtenir des Portugais par la force. Cette conduite adroite et juste acquit à Villegagnon la confiance des Tupinambas qui le regardèrent comme un libérateur et dès lors leur dévouement sans bornes devint le plus sûr rampart contre les incessantes tentatives des portugais pour recouvrer leurs propriétés.

Près de trois années s'écoulèrent dans une lutte trop inégale pour causer de sérieuses inquiétudes aux conquérans, Villegagnon employa ce tems à organiser sa conquête et le succès répondit à ses soins. Enfin la croyant assurée pour jamais, il en médita l'agrandissement, mais assez fort pour conserver la ville et sa campagne protégée par ses alliés, il ne pouvait sans imprudence entreprendre de

de nouvelles conquêtes, aussi prit-il la résolution de retourner en France, comptant sur l'élan donné à l'ambition par la nouvelle de sa réussite, pour trouver les secours que réclamaient ses projets.

Cependant la cour de Lisbonne plongée dans une inexplicable indifférence laissoit Rio Jan° au pouvoir d'un conquérant hardi autant qu'heureux, se ~~contentant~~ bornant ~~à quelques~~ à des stériles protestations auprès du gouvernement Français qui de toute époque ~~contestant~~ déclinoit sa participation à l'entreprise de Villegagnon.

Vers cette même époque, un autre navigateur Français nommé Rossilly avoit fait une reconnaissance exacte de l'île de Maranhão située à l'extrémité Nord du Brésil. La beauté du ciel, la salubrité du climat, la végétation riche de cette île et surtout l'heureux naturel des Indigènes qui prodiguèrent à Rossilly les soins touchans de l'hospitalité, engagèrent ce navigateur à aller en France préparer une expédition nouvelle pour la conquête de cette île magnifique.

On assure même que telle fut la confiance inspirée aux insulaires par Rossilly, qu'ils lui confièrent quelques jeunes Indiens chargés d'implorer la protection du Roi de France pour préserver l'île de la domination portugaise dont elle étoit depuis long-tems menacée (*). ~~L'accueil~~ de cette intéressante ambassade fut accueillie à la cour de France avec bienveillance mais enveloppée dans les horreurs des guerres de religion, la France ne put prendre une part active dans l'entreprise dont la conquête de Maranhão étoit le but. toute fois ce que le gouvernement ne put faire en faveur de Rossilly, l'intérêt privé le tenta et divers armateurs s'étant associés, ils formèrent une expédition dont ils confièrent le commandement à ~~Rossilly~~ ce navigateur en lui adjoignant un général de mérite. Rossilly prit congé de la cour qui combla de présents les ambassadeurs Indiens et les assura de sa bienveillance en attendant sa protection. De plus voulant prouver l'intérêt qu'elle portoit à l'entreprise, la Reine donna à Rossilly un étendard brodé de sa main.

Arrivé à Maranhão, Rossilly y fut reçu avec enthousiasme par les Indigènes qui touchés des rapports de leurs ambassadeurs, ne savoient comment reconnoître les faveurs dont ils avoient été comblés, et confians en la protection du grand Cacique des blancs, ils se vouèrent à la prospérité de leur établissement dans l'île. Rossilly y planta l'étendard de la France et après avoir construit une redoute qu'il nomma fort St Louis, il donna tous ses soins à l'organisation de la colonie à laquelle on reviendra bientôt. Voyons d'abord ce qui se passoit à Rio Jro.

Quatre années s'étoient écoulées depuis l'occupation de Rio Janeiro par Villegagnon lorsqu'il apprit en France que sortie ~~éveillée~~ enfin de sa longue apathie, la cour de Lisbonne préparoit une grande expédition pour reconquérir la deuxième capitale du Brésil. Confiant en ses forces Villegagnon assuroit que les efforts de la Lusitanie échoueroient contre

(*) extrait de la chronique Portugaise

contre Villegagnon, voulant désigner la forteresse bâtie par lui à Rio Jº. cette apparence avoit pour but d'encourager les armateurs français qu'il excitoit à une expédition nouvelle. S'il réussit à la former, on l'ignore, mais en ce cas elle fut insuffisante pour repousser les Portugais qui se présentèrent à Rio Jº avec de grandes forces, aidés par les Colons de Sto Amaro, dont leur présence excita l'ardeur. Ils sommèrent les Français de se rendre, alléguant leur droit primitif sur une propriété qu'ils n'avoient cédé qu'à la force; les Français enhardis par la position qu'ils occupoient, et assurés du secours des Tupinambas leurs fidèles alliés, répondirent avec ironie que dans le testament d'Adam n'étoit pas écrit le droit que les portugais invoquoient et de part et d'autre on se prépara à résoudre par les armes une question aussi radicale. La lutte fut violente et acharnée, mais après des combats répétés où brillèrent la bravoure de l'attaque et la résolution de la défense, moins encore toutefois que la fureur des Tupinambas contre les Portugais, ceux-ci remportèrent l'avantage, et d'après les termes d'une capitulation, les Français s'embarquèrent sur les navires qui leur restoient, se dirigeant au nord. Laissons-les cherchant un asyle sur cette terre où naguère ils dominoient en maîtres et qui les repousse aujourd'hui sans pitié.

Rentrés dans leurs possessions, les Portugais s'y fortifièrent assez pour ne plus craindre un coup de main, et depuis lors, en effet, l'ambition étrangère ne troubla plus leur existence sur ce point. mais il leur restoit un ennemi irréconciliable, c'étoit la tribu des Tupinambas. irrités de la capitulation acceptée par les Français qu'ils accusèrent de trahison, bien qu'il y fut stipulé qu'ils seroient indépendants de l'autorité Portugaise, ces hommes malheureux abandonnés à leurs propres ressources jettèrent anathème sur tout ce qui tenoit au sang Européen, et résolus à tout plutôt que de traiter avec les Portugais, ils jurèrent guerre à mort contre leurs ennemis.

Dès lors la guerre ~~en~~ recommença exterminatrice, et assaillans ou assaillis, les Tupinambas égorgeoient tour à tour ou se fesoient égorger, ~~plutôt~~ avant de se livrer vivans. mais épuisés par une lutte aussi acharnée et par les échecs renouvellés dont un aveugle courage ne pouvoit les préserver en raison du manque de ressources nécessaires pour combattre des ennemis disciplinés et pourvus d'armes à feu, les Tupinambas prirent une résolution digne de leur courage, car la tradition rapporte qu'ils acceptèrent les chances d'une émigration nationale.

Il est impossible de connoître les événemens, mais en se reportant au tems, au lieu et aux circonstances, on comprend le caractère solennel que dut avoir cette réunion d'hommes délibérant s'ils devoient succomber sous le fer ennemi, ou bien fuir pour jamais leur pays envahi par les blancs d'outre-mer. Sous une voûte de verdure, au milieu du silence religieux de la forêt, qui dépeindra l'attente d'une nation entière, l'attitude de tout un peuple attendant de la bouche de leur vieillard une résolution dont l'effet ne peut être que la mort ou l'exil; oh! ce dut être un touchant tableau de la création, dans le sanctuaire de la nature!

Alors eut lieu un de ces grands événemens qui changent les destinées d'une nation, et la marche imposante d'un tout un peuple qui se vouait à l'exil alla troubler le silence des forêts jusques-là solitaires. Le lieu de repos que choisirent ces courageux émigrés n'est pas bien connu, mais les rapprochemens faits plus tard entre leur langage, leurs mœurs et ceux des Indiens Tapuyos qui peuplent aujourd'hui les bords de l'Amazône, ont fait supposer que cette étoit la limite que les Tupinambas n'avoient pu franchir dans leur émigration. Si l'on consid~~rent~~ère que huit-cents lieues de côtes séparent Rio Jo. du fleuve des Amazônes, on pourra mesurer par les fatigues, les dangers et la longueur d'un tel voyage à travers les forêts du Brésil, la profondeur de la haine que ces malheureux ont dû vouer aux ennemis qui les réduisirent à une aussi déplorable nécessité. Tel fut le sort de cette tribu intéressante par ses malheurs; sa valeur indomptée tint en échec, pendant long tems, la puissance Portugaise à Rio Jo., et lasse enfin de combats et de défaites, plutôt que de courber sous le joug du vainqueur, elle se jetta bravement dans les hazards et les fatigues inévitables d'une émigration générale, et emportant ses mœurs et son courage, seules propriétés soustraites aux envahisseurs de la terre natale, pénétra au fond de lointaines forêts pour y implanter son indépendante nationalité.

Maîtres paisibles de leur colonie reconquise, les Portugais n'eurent plus qu'à donner leurs soins à la prospérité de la deuxième capitale du Brésil destinée à éclipser, plus tard, l'éclat de St Salvador jadis sa ~~capitale~~ métropole et qui n'étoit déjà plus que la rivale.

Laissons-les, dans leur joie, s'assurer, par leurs travaux une position désormais à l'abri des chances de la guerre et suivons sur la côte du Brésil, les restes de la colonie Française cherchant sur l'étendue du littoral, un lieu de repos.

Ballotés par les eaux du Brésil, comme par leur mauvaise fortune, les Français chassés de Rio Jo. poussèrent d'abord au large pour éviter une rencontre fâcheuse aux environs de St Salvador, puis revenant vers la côte, après une longue navigation, ils approchèrent de Maranhão. Cette île sur la salubrité de laquelle ils avoient des rapports engageants parut aux Français l'asyle le plus sûr pour leur future destinée, et les vœux unanimes furent d'en tenter l'occupation par la force, s'ils n'étoient pas reçus en amis par les insulaires. Enfin ils apperçurent Maranhão un soir au coucher du soleil. Qu'elle fut longue cette nuit en vue du port, après un si cruel naufrage de leur fortune! la crainte d'être repoussés par les Indiens, l'incertitude d'obtenir par la force le droit de colonisation, les dangers incessants d'une occupation armée, en raison du peu de ressources échappées au désastre de Rio Jo.; enfin le souvenir de l'existence perdue et le besoin d'un avenir nouveau, que de pensées bouleversaient ces têtes fatiguées et avides de repos!

Cependant les premiers rayons du soleil dissipèrent les vapeurs de la nuit, et belle de végétation, l'île sembla s'élever du milieu des flots. Les Français approchaient du rivage, lorsqu'un drapeau frappa leur vue. Consternés à ce signal qui leur rappelle les malheurs de Rio Jo., ils maudissent leur étoile et les Portugais qu'ils croyoient animés pour leur disputer la terre du Brésil jusqu'à ses frontières, mais du haut des mâts une voix s'écrie: pavillon Français! pavillon Français, répètent tous les navires; quel délire de joie! plus d'armes, plus de combats, plus de craintes pour l'avenir, plus d'incertitude sur l'hospitalité qu'on va recevoir de ses frères; eh! ce drapeau chéri qui rappelle la patrie! la patrie Déployant

Déployant sur l'océan son égide tutélaire pour faire oublier à
ses enfans les maux passés. Bientôt des cris de joie leur an-
-noncent des frères ; C'étoit la ~~[illegible]~~ colonie de Rossilly qui
prospéroit à Maranhaõ par les soins de ce chef habile,
protégée par l'amitié et le dévouement des Indigènes. !
Unis de cœur et d'interêts aux colons de Maranhaõ, les
Français bannis de Rosse bénissoient le ciel et leurs frères
au milieu desquels ils entrevoyoient un avenir heureux
et tranquille. Mais il fut court, ce rêve de bonheur que
suivirent bientôt de nouvelles alarmes, puis de nouveaux
malheurs.

Le gouvernement de ~~Maranhaõ~~ St Salvador instruit de l'occupation de
Maranhaõ par une colonie Française et irrité de voir ces
étrangers admis par les Insulaires qui avoient constamment
repoussé avec succès les tentatives faites par les Portugais,
résolut de former une expédition formidable, dans le double
but de chasser ces étrangers privilégiés et de châtier les Indiens
pour la préférence qu'ils leur avoient accordée. Bientôt des
ordres furent donnés sur tout le littoral et Pernambuco devint
le quartier génal de l'armée expéditionnaire.

Avertis de ces prépara~~tifs~~ par les Indiens du continent dont ils
avoient acquis l'amitié, les Français à leur tour se préparèrent
à repousser l'attaque. De sanglantes hostilités eurent pour
résultat la destruction presque totale des troupes Portugaises
victimes d'un piège dans lequel elles donnèrent aveuglement
Les Indiens feignant un mécontentement extrême à l'égard
des Français, proposèrent au général Portugais de lui
livrer le fort St Louis, mais à peine débarquées, les
troupes portugaises se mêlant aux Indiens, et ceux-ci
au signal convenu, tournant leurs armes contre les portugais
qui s'embarquèrent dans le plus grand désordre. Privé
d'un bon nombre de troupes, le général portugais, après cet
échec jugea prudent de n'en pas compromettre les restes
par une nouvelle attaque que rendait plus chanceuse l'union
désormais assurée des Indigènes avec les Français, et il reprit
la route de Pernambuco où il porta, avec la nouvelle
~~[illegible]~~ désastre, la douleur et la crainte dans l'esprit des colons,
mais le cri de vengeance retentit bientôt au sein de la première
capitale du Brésil, et convaincu que dans la promptitude
serait le succès, le gouvernement de Bahia travailla avec
ardeur à une expédition nouvelle contre Maranhaõ

Rossilly prévoyant que l'interêt ~~et la gloire~~ l'honneur inspire-
roient au gouvernement de Bahia le désir d'une grande
vengeance, partit immédiatement pr France y chercher des
secours qu'il espérait amener en tems opportun, mais ~~cette~~ son
~~trompeu~~ espoir fut déçu. L'expédon portugaise se présenta
devant Maraguan peu après le départ de Rossilly, ~~[illegible]~~ elle
aborda et écrasa de sa supériorité les forces navales des Français
dans un combat terrible où le nombre et la soif de vengeance
l'emportèrent sur le courage de la défense, puis satisfait
de ce premier succès qui vengeait dignement l'échec qu'avait
reçu le drapeau Lusitain, le général Portugais ne voulut

plus tenter un débarquement dont le succès n'étoit rien moins qu'assuré, car nombreux et bien fortifiés, les français eussent été difficilement forcés dans leurs retranchements. Il préféra négocier, comptant sur sa flotte imposante, pour bloquer l'île, si les Français ne vouloient pas traiter. De son côté le général qui remplaçoit Rasilly atterré par la destruction de sa flotte et se voyant réduit aux seules ressources de l'île, accepta les conditions qui lui étoient offertes. Un armistice de six mois fut conclu avec la condition que les Français céderoient l'île en échange d'une modique somme d'argent, si avant ce terme ils ne recevoient pas de secours; En conséquence le fort St Louis fut occupé par les Fr^ais et les port^ais à forces égales. Ces conditions qui attestent la bonne foi des deux parties furent observées religieusement et un navire expédié p^r France en porta la connoissance à Rasilly.

A cette nouvelle, Rasilly courroucé d'un traité qu'il qualifia de honteux, voulut exiger la destitution du général que lui avoit adjoint la société des armateurs, pour le commandement de la colonie; mais le général étoit protestant, et l'esprit de coterie prévalut sur les intérêts de tous, parmi les membres de la société, ses coreligionnaires. Cependant le temps pressoit et les associés le perdoient en de vaines discussions dont le résultat étoit d'aigrir les esprits alors si faciles à s'exalter pour tout ce qui touchoit à la religion, et le terme fixé par la trêve expira avant que la colonie française eut reçu les secours sur lesquels elle comptoit.

En conséquence les colons Français abandonnèrent l'île de Maranhão, désespérés de perdre le fruit de si longs travaux par l'impéritie, puis le mauvais vouloir des chefs qui sacrifièrent injustement à de futiles intérêts d'esprit de parti, les avantages immenses que promettait la colonisation de cette fertile contrée. Ainsi finit le pouvoir des Français au Brésil, et il est vrai de dire que si les dissentions religieuses causèrent à la France des maux inouïs au dedans, elles lui furent au moins aussi funestes au dehors; en l'empêchant de seconder les entreprises privées qui alloient sur de lointaines plages créer des colonies. Ces colonies eussent été pour la France des sources inépuisables de richesses; qui sait même si les intérêts de ces belles colonies du Brésil, l'émigration considérable qu'elles auroient provoquée, et la tendance des esprits vers de lointaines créations, n'eussent pas préservé la France des dissentions désolantes qui l'ont affligée; qui sait encore si la population remuante, hardie et vivace de notre patrie, n'eut pas trouvé, dans la colonisation, les élémens d'action et de bien-être qu'elle a cherchés trop souvent dans le cahos des révolutions?..

Débarrassé de ces invasions partielles, le Brésil respiroit en paix, marchant enfin vers la prospérité que promettoient ses immenses ressources. L'émigration incessante des enfans de la Lusitanie portoit la vie dans la solitude de ses forêts et l'abondance, fruit d'un travail facile, appelloit toujours de nouveaux colons. Déjà, pour hâter la naissante prospérité, surtout dans les parties que chauffe le soleil de la zone torride, le gouvernement de la métropole avoit autorisé l'importation au Brésil des populations Africaines habituées à la vie des bois sous un ciel brûlant et de nombreux

navires alloient sur la côte d'Afrique échanger les produits d'outre-mer contre des hommes destinés aux travaux de l'agriculture dans les forêts du Brésil. cette loi dont les effets ont hâté la prospérité de la colonie, n'admettoit pas l'esclavage des colons importés d'Afrique, car ils devoient payer par le travail d'un nombre d'années limité, les débours qu'avoit faits le colon portugais pour les obtenir, puis être libres de leur personne et de leur travail; mais comment des hommes qui avoient pû ériger en principe l'esclavage des Indigènes, auroient-ils admis une servitude temporaire à l'égard des nègres qu'ils alloient acheter sur l'autre bord de l'océan?.. il n'en fut point ainsi et l'esclavage des Africains devint un principe de fait que la métropole toléra, sans l'autoriser, ne pouvant le détruire: de là vint le commerce dit de la traite des nègres qu'il sera plus difficile de ~~détruire~~ d'abolir, qu'il ne fût facile de le créer, car alors, comme aujourd'hui, le besoin fut sa base et son objet, le lucre.

Les besoins du Brésil augmentant avec ses richesses et sa population, l'exploitation de ce vaste territoire devint pr la métropole l'objet d'un commerce aussi considérable que lucratif, car seule elle en recevoit les produits en retour de ceux de l'Europe que seule elle pouvait y importer. aussi la puissance du Portugal augmentoit-elle en raison de la haute prospérité de sa colonie. une grande partie de sa richesse mobiliaire étoit reservée au Portugal qui ne laissoit au Brésil que les ressources immobiliaires, les plus vraies et les plus solides, car elles sont intrinsèques, et l'expérience le prouve bien aujourd'hui. convaincue qu'à la possession du fond étoient attachées les ressources qu'elle en retiroit, la métropole ne négligeait rien pour la consolidation de sa puissance dans la colonie, et le Brésil déjà protégé par ses localités, dans ses frontières naturelles, étoit défendu par les forces Portugaises sur tous les points du littoral, tandis que de nombreuses flottes veilloient sur la sécurité des côtes, en croisant sans cesse dans les eaux du Brésil, sur toute son étendue.

Cependant la Lusitanie venoit de voir son existence politique étouffée sous le colosse Espagnol qui joignit à son empire déjà gigantesque le Royaume du Portugal et ses immenses possessions dans les deux mondes; alors une ère nouvelle de batailles se prépara pour le Brésil dont la prospérité excita la convoitise d'une nation jusqu'alors inconnue. Dans un coin de l'Europe, un peuple valeureux arrachoit son indépendance aux efforts de l'Espagne alors toute puissante et la Hollande sortoit de ses marais. fière d'avoir brisé le joug du géant des Espagnes, forte du dévouement et de l'union de ses enfans, riche des sacrifices qu'ils s'imposoient pour la création de leur nationalité, il ne suffit plus à la Hollande d'avoir pris rang parmi les nations; bientôt elle voulut, à son tour, dominer; mais ne voyant en Europe aucun pays dont la conquête promît à son ambition un avenir de puissance, la Hollande porta sa pensée au delà des mers. là elle trouva un pays neuf, riche de sa nature et promettant de grands succès à ses efforts, c'étoit le Brésil impatient aussi du joug de l'Espagne, et la Hollande résolut de s'en emparer. Bientôt une association puissante

s'organisa et pendant que cette jeune métropole secouait encore les chaînes de la domination espagnole, son pavillon alla flotter dans les mers du Brésil qu'elle convoitait pr colonie. le récit de cette expédition est à lui seul une histoire, aussi ne la signale-t-on que pour faire connaître par quelles phases a dû passer la domination portugaise au Brésil, avant d'arriver à l'ère de l'indépendance de cet empire. seulement il faut dire que les hollandais résolus à frapper un grand coup, se dirigèrent à droiture vers la première capitale du Brésil, espérant que la tête conquise, le corps du colosse ne leur résisterait plus. ce fut une erreur qu'il faut attribuer à la non-connaissance des lieux et que l'expérience a constatée. arrivé devant St Salvador, l'amiral Petryn ~~l'expédon Hollandaise~~ enleva cette place par surprise, mais ce succès inespéré fut de courte durée et des forces accourues de R. Jo au secours des colons de St Salvador, firent payer aux Hollandais l'audace de l'entreprise par une défaite complette: dès lors l'autorité portugaise fut rétablie à la baie de tous les saints.

Chassés de St Salvador, les Hollandais ne se tinrent pas pr battus et leur flotte réunie aux secours arrivés de Hollande, se dirigea vers Pernambuco: là les Hollandais prirent possession du pays en 1630 et ils y établirent le siège de la résistance qui pendant 25 années leur acquit la possession de cette province du Brésil, malgré les efforts du portugal et les obstacles de localité attachés à une invasion.

Cependant le tems vint où l'autorité portugaise devait reconquérir sa colonie fractionnée, car il semblait écrit dans la destinée du Portugal qu'il ne devrait maintenir l'intégrité de ses possessions en Amérique par 150 ans ~~trois siècles~~ de luttes que pour voir en un ~~seul~~ jour son autorité méconnue et à jamais proscrite de ce vaste empire. en effet réduits à l'impuissance par des échecs répétés, les Hollandais abandonnèrent leur conquête en 1655. cette guerre avait épuisé les ressources de la compagnie dont elle eut dû faire la fortune et le Portugal redevint pour la dernière fois possesseur paisible du Brésil.

Depuis lors un seul événement vint troubler momentanément les Portugais dans leur capitale du Brésil, ce fut l'entrée à R. Jo de l'amiral Français Duguay-trouin, en 1711, ~~qui~~ à travers les feux croisés des forts qui défendent la rade, il y pénétra et pour la 1re fois on vit flotter le pavillon françs revendiquant réparation d'un outrage ~~pour~~ ~~lequel la cour de Lisbonne avait eu refuser impunément au~~ le vaisseau amiral s'embossa devant la ville qui fut frappée d'une forte contribution, puis Duguay-trouin se retira laissant par ce trait de courage, un souvenir de sa gloire et de la puissance de son pays.

Une longue prospérité fut le fruit des sacrifices et du courage des Portugais, jusqu'à ce que le grand livre des destins s'ouvrît à la page fatale de leur dépossession.

Aperçu général — programme des Souvenirs

Le Brésil..

Situé aux deux tiers de son étendue sous le ciel de la zône torride, ce vaste empire commence au fleuve des Amazônes, sous l'équateur, et se prolonge, baigné par l'Atlantique sur 1200 lieues environ de côtes, jusqu'au 33e degré de latitude Sud. Dans sa partie nord, le Brésil est borné à l'ouest par les forêts éternelles qu'habitent les peuplades indigènes chez les quelles la domination des blancs n'a point encore pénétré ; au delà des forêts est le Pérou, jusqu'aux bords de l'océan pacifique, c'est la partie la plus large de la presqu'île Sud-amérique, et la distance qui sépare le Pérou du littoral Brésilien est de six-cent lieues E.O. ~~jusqu'à~~ par le parallèle du cap St Roch sur l'Atlantique. au Sud, le Brésil n'a plus que soixante lieues en longitude, depuis Rio-grande jusqu'aux frontières du Paraguay ; la largeur moyenne de cet empire est donc de 330 lieues environ E.O. sur une étendue de 660 lieues N.-S., ce qui donne à sa superficie au delà de deux-cent mille lieues carrées, c'est à dire environ sept fois autant qu'à la France, presque huit fois autant qu'à l'Espagne, près de cinq fois autant que l'Allemagne, enfin vingt fois plus que le Portugal qui fut sa métropole. le Brésil a donc pour limites : à l'Est l'océan atlantique, au nord les Amazônes, à l'ouest le pérou et au Sud le Paraguay puis le Rio de la plata sa limite naturelle, dont il n'est séparé que par la république de la bande orientale de l'uruguay dont la capitale est Montevideo. les Amazônes et la Plata sont deux des plus considérables rivières du globe, elles ont l'une et l'autre quarante lieues de largeur à leur embouchure.

Avec un territoire aussi considérable, le Brésil ne compte pas plus de cinq à six millions d'habitans connus, c'est à dire qu'on ne peut comprendre, dans ce chiffre, les nombreuses peuplades refoulées, par la conquête, dans les forêts.[1] cet immense pays est divisé, sur le littoral, en quatorze provinces dont dix au nord de Rio Janeiro occupent environ les deux tiers du littoral et quatre (y compris celle de Rio de Janeiro) au Sud de cette capitale. chacune de ces provinces auroit donc pour moyenne 85 lieues de côtes, ce qui sembleroit rendre les relations de voisinage peu faciles, d'autant plus que chaque province n'a qu'une ville importante (peu en ont deux) sur le rivage ; mais le littoral est bordé de bourgs ou hameaux partout où la localité

---

1 quel champ vaste à exploiter, et quel refuge ouvert à l'exubérance des populations qui surchargent le sol de l'Europe !

en a favorisé la formation pour les besoins des provinces inté-
-rieures qui voulaient ouvrir un débouché à leurs produits sur le rivage. ainsi la difficulté des communications qui parait d'abord insurmontable dans un pays peu habité et partout couvert de bois, se trouve diminuée par le rapprochement des lieux peuplés; toutefois ce rapprochement eut été insuffisant sans l'heureuse conformation du littoral du Brésil: il est admirable de voir les canaux naturels creusés sur la presque totalité du rivage par les bras de mer séparés de l'océan par le recif continu qui borde les côtes; ce phénomène est trop connu pour en ~~faire~~ répéter la description, mais il faut le dire, ce bienfait tout providentiel est inappréciable dans un pays où il compense la faiblesse des moyens par la facilité de l'exécution: ainsi un tronc d'arbre transformé en pirogue, descend avec le courant des rivières, portant un seul homme qui va au loin, sur la côte, en longeant ces canaux naturels, donner connaissance des besoins de l'intérieur aux habitans du littoral; de là la promptitude des secours. que si l'on se reporte aux lieux habités dans l'intérieur, on y verra le bienfait des canaux naturels remplacé par les courants d'eaux nombreux qui en sillonnent le sol, neutralisant, par le même moyen, la difficulté des communications à travers les forêts vierges.

Eh bien, ce pays si magnifiquement favorisé du ciel, est resté pendant trois siècles inconnu à l'Europe, au grand avantage de la métropole qui en exploitait les richesses, mais aussi au grand préjudice des sciences; en effet, tant qu'un monopole égoïste domina au Brésil, la science studieuse fut repoussée sans pitié de ces rivages qui portaient une page brillante du livre de la création, dans les trois règnes de la nature, mais le tems arriva où l'édifice portugais s'écrou-
-lait et l'ère de l'indépendance allait surgir des ruines du pouvoir métropolitain. alors de nombreux savans sillon-
-nèrent de leurs incursions ce beau pays; l'Allemagne et la France ont usé de noble rivalité dans l'entreprise dont l'exploration scientifique du Brésil était le but, et placés dans la sphère élevée des sciences, ces honorables voyageurs ont trouvé trop d'élémens à leurs recherches, pour s'occuper des connaissances secondaires sur les mœurs, la politique et le com-
-merce du Brésil. cette considération permet à un voyageur obscur de se livrer à l'examen de ces textes encore peu connus.

On verra les mœurs et la politique de ce pays tracées avec cette roideur de vérité qui se présente étayée des faits; c'est le programme de la première partie des souvenirs du voyageur. la deuxième partie donnera la statistique des interets commerciaux du Brésil; ils seront ~~considérés~~ développés d'abord dans leurs rapports avec la prospérité locale, puis dans leurs rapports avec le commerce du Nord-amérique et de l'Europe, mais spécialement de la France. Enfin la troisième partie décrira le littoral du Brésil depuis Rio Janeiro jusque   ce sera un fragment pittoresque du Brésil.

Souvenirs du Brésil.

~~Brésil – aperçu général – Statistique – programme d'une [illegible]~~

Aspect des lieux – Rio de Janeiro – promenade dans la ville – sa topographie.

Chapitre I.

Ce chapitre est écrit pour les voyageurs [illegible] à connaître Rio Janeiro, mais surtout pour ceux qui ont vu cette capitale, car il aura, pour ces derniers, l'attrait de la reminiscence d'une chose connue. quant aux lecteurs en dehors de ces catégories, ils trouveront, dans ces détails, peu d'intérêt et beaucoup de minuties oiseuses.

Si les dehors de la grandeur présagent la puissance, il n'est pas au monde de pays qui paraisse appellé à de plus hautes destinées que la capitale du Brésil ; partout dans les abords de la rade, la nature apposa le sceau de sa magnificence : l'atmosphère y est pure, le soleil verse à flots sa lumière, l'océan immense, majestueux, l'accepte pour limite en caressant ses bords, et les terres se dessinent sous des formes colossales. l'ensemble de ces beautés enveloppe la pensée dans une extase d'admiration et la pensée s'écoulera petite, insuffisante, à travers l'expression, (1) essayons :

Depuis le cap Frio, à 20 lieues E. de la rade, la côte se développe riche d'une végétation perpétuelle qui contraste avec les déchiremens épars où la roche se montre à nu. l'activité n'anime pas le rivage inhabité, au contraire le silence de la solitude excite à la méditation plus favorable à la majesté du tableau. bientôt on apperçoit les îles maricá, deux blocs de pierre noire qui offrent un mouillage entre elles et la terre, dans un besoin pressant, alors apparoit l'île redonda, premier indice de la rade, c'est un énorme bloc de pierres sans végétation il ressemble assez à la roche pelée connue dans la méditerranée sous le nom de monte-christo. le contraste de la redonda sans verdure auprès des forêts qu'on a vues, est digne de remarque, on dirait une pierre maudite à coté de la terre promise. enfin le pain de sucre se dessine sur le flanc des terres hautes dont il paroit être le bastion avancé. à l'ouest du pain de sucre se développe une chaine de hautes montagnes ; c'est comme une chaussée colossale qui préserve les terres de l'invasion des flots ; au milieu de la chaine est un pic qui la domine, appellé corocovado, puis elle se termine par une masse de pierres dont le sommet imite une hune d'où elle prend son nom de gabia,

---

(1) Une remarque à faire, c'est que lorsqu'on vient à l'atterage par une fraiche brise du N.E., de tems en tems des exhalaisons aromatiques parfument l'atmosphère et d'innombrables volatiles, emportés par le vent, tourbillonnent au dessus du navire. Si le parfum des champs qui se répand sur l'onde est d'un présage heureux, la présence des volatiles ne semble-t-elle pas le salut de l'hospitalité apporté par les hôtes de la forêt ?

Mais la chaîne entière de ces montagnes, vue du S.E. représente, d'une manière frappante, le profil d'un homme étendu, à proportions gigantesques; ses pieds formés par le pain de sucre, sont l'emblême de la richesse du sol et sa tête, la Gabia, offre l'image d'un repos majestueux. On dit qu'à l'arrivée du Roi Dom João VI au Brésil, lorsqu'il fuyait l'Europe et Napoléon, un courtisan, à cette vue, s'écria: Génie du Brésil, lève-toi!

En approchant on voit l'île Raza surmontée d'un feu mobile qu'on apperçoit pendant la nuit et d'un beau temps de 6 à 7 lieues de distance; à deux lieues de l'île Raza, on est en face de l'entrée de la rade, au milieu de la passe. L'entrée de la rade ressemble à un immense entonnoir dont la Redonda forme l'extrémité S.O.; puis il est resserré par plusieurs îlots sans nom qui laissent un étroit passage pour le cabotage seulement, entre la terre et la Redonda et aboutit au pain de Sucre. À l'est l'entonnoir est formé aussi par divers petits îlots dont deux, pai et mai (père et mère) au delà desquels s'étend une baie innavigable qui revient à l'O. jusqu'à la roche noire taillée à pic sur laquelle est bâti le fort Sta Cruz, à une portée de canon du pain de Sucre. Telle est l'entrée de cette baie que les premiers navigateurs prirent pour l'embouchure d'une rivière, de là son nom (Rivière de Janvier) Rio de Janeiro.

Ici le jeu des sens est envahi par l'action d'un seul qui les entraîne tous dans son extase, c'est la vue; encore ne peut-elle embrasser les vastes proportions du tableau qui se dessine aux regards étonnés, et la pensée s'élève à l'aspect de cette belle création. Mais il faut essayer d'arracher à l'aride analyse quelques uns de ces détails quatorze fois vus, autant de fois admirés.

En effleurant le mamelon qui porte le fort Sta Cruz, on voit l'ondée majestueuse s'élever, puis redescendre blanchissante d'écume, sur le fond noir du roc témoin de plus d'un naufrage; on est dans la baie de Rio Janeiro. D'abord le regard a plongé au fond de la baie sans en voir la limite, seulement là haut, au milieu des nuages, on apperçoit du côté du N.O. des pics aigus qui se dessinent sur l'horizon; ce sont des blocs de pierre, sur les terres hautes disposés comme les tubes d'un orgue dont ils prennent le nom. C'est la seule limite que l'œil puisse assigner à la rade, et cependant le mont des orgues est situé à 20 lieues de distance et éloigné, dans les terres, de 14 lieues environ du rivage de la terre à laquelle on donne près de 6 lieues de profondeur et même d'avantage à la partie N.E. Cet espace est occupé par une foule d'îlots qui tour-à-tour avancent ou reculent la perspective; l'effet d'optique est admirable. Puis les yeux se reportent sur les objets rapprochés: à droite, en dedans de Sta Cruz, une baie s'enfonce à l'est et revient dans la rade, terminée par un tertre sur lequel est une chapelle qui donne son nom à la baie de Boa viagem (bon voyage). C'est un lieu destiné aux pèlerins qui vont y déposer l'ex-voto, fruit de la foi ou de la peur. Au détour de ce tertre est la petite

Au détour de ce tertre est la petite plage de Sto Domingo, hameau d'un joli aspect; plus loin on apperçoit le fond de Praia grande (plage grande) dont les maisons sont encore cachées par les hauteurs qui la séparent de Sto Domingo. Là l'horizon de la rade est coupé par la ligne ~~de mouillage~~ des navires de guerre mouillés entre praia grande et Rio janeiro à l'opposite.

En reportant les regards à l'entrée de la rade, à gauche, on voit ~~au~~ au pied du pain de sucre la petite batterie de St Theodose que quelques voyageurs ont pris à tort pour une forteresse, puis vient le fort lage bâti sur un récif à fleur d'eau. Derrière le fort lage, au fond de la baie Bota-fogo, s'élèvent élégantes et fraiches, de nombreuses maisons de campagne qui s'étendent jusqu'à la montagne de la gloria, panorama délicieux de verdure que relève l'éclat des maisons de repos groupées tout autour de la montagne, jusqu'au sommet qui porte l'église ste maria da gloria. Là est le chemin de Catete, haute chaussée, au long du rivage que domine la montagne ste thérèse surmontée du couvent de ce nom; au pied de la montagne, de petites maisons éclatantes de blancheur forment une bordure qui n'est pas sans contraste entre les rochers noires du rivage et la verdure de la montagne, mais pendant la nuit, la chaussée de Catete étincelante de lumières, produit l'effet d'une trainée de feux entre la terre et l'eau. Bientôt on passe devant la forteresse Villegagnone, bâtie sur la pointe de brisans que projette la côte, à demi lieue du fort lage, elle conserve encore le nom du ~~[illegible]~~ navigateur français qui aux premiers tems de la conquête, s'établit à Rio, après en avoir chassé les Portugais et y régna en maître, jusqu'à ce que expulsé à son tour, il abandonna la place à laquelle les Portugais laissèrent son nom en souvenir de leur triomphe. Déjà on apperçoit les clochers de la ville, au déclin de la montagne des signaux, les clochers rappelleront les minarets à ceux qui en ont vu, car leur sommet est hérissé de ces saillants qui abondent au faîte des tours des monumens des maures. ~~mais la ville se dérobe encore aux yeux du voyageur, il faut qu'il atteigne l'île das Cobras (couleuvres).~~

Ces tableaux divers vus du milieu de la rade et en partie à travers les milliers de mâts des navires qui y sont mouillés, ont un caractère ~~portent une empreinte~~ d'originalité dont il est difficile, en Europe et peut-être impossible de se faire une image; et le voyageur médite en voyant transportés sous le ciel du tropique les hommes nés sur les glaces du nord, et l'Africain noirci par le soleil de l'équateur. Celui-ci ~~monté sur~~ debout dans la pirogue, le corps à nu, armé de la palette, sillonne la rade en tout sens faisant entendre, en un jargon barbare, les chants de la terre natale.

Enfin on approche de l'île das Cobras (couleuvres) ~~qui~~ infertile, armée d'un fort auprès duquel est le bagne, et du côté de la ville, au bord de l'eau, des magasins immenses entrepôts du commerce qu'on appelle trapiches. alors ~~appa~~ se développe la cité de Rio janeiro ~~[illegible]~~ resserrée dans cette partie du

du littoral entre la montagne des signaux au S. et la pointe St Antoine, au Nord. Après les beautés naturelles dont la contemplation ne peut cesser même à l'aspect de la ville, objet des vœux du voyageur, il faut le dire, l'art fait défaut à la nature, et ~~[illegible]~~ la vue du rivage cause une impression fâcheuse; à droite, point de quai, ~~et plus loin~~ les abords couverts d'immondices, et plus loin de méchantes cahutes servant de halle au poisson; à gauche, même aspect et au loin la halle D. Manoël où sont entassés les fruits, légumes et volailles. Entre ces deux marchés, est une chaussée qui garantit des vagues la place du Palais, c'est la rampe de débarquement. ~~(1)~~

Voir page 5, au renvoi A Rio Janeiro capitale &c. (suite ci-bas, au renvoi B)

(1) Cette place est irrégulière; à droite on voit une fontaine qui fournit de l'eau à la ville, avant la construction de l'aqueduc; en face, vers la gauche, est le Palais de chétive apparence qui n'a d'Impérial que le nom. À côté du palais est l'édifice dont on a fait la salle des Députés, assez vaste, sans ornemens et ressemblant assez, vu des tribunes supérieures, à une cour de chapitre. Vis-à-vis le rivage, au fond de la place sont deux églises; ~~la chapelle impériale~~ l'une est petite, richement décorée, regorgeant de dorures au dedans, mais simple au dehors, un écusson doré dénomme la chapelle Impériale; l'autre est vaste comme elles le sont toutes, mais n'offre rien de remarquable si ce n'est la hauteur de sa façade sans ornemens d'architecture. Sur la droite de la place est une rangée de maisons dont la hauteur contraste avec les proportions chétives du palais Impérial; tel est le 1er aspect qui s'offre aux yeux du voyageur. Puis s'ouvre au Nord la rue Direita (droite) d'abord spacieuse, à larges chaussées latérales pavées de grandes dalles de granite jusqu'à la Douane, édifice sans apparence, mais immense et en grande partie construit au dépens de l'eau. Là s'élève la banque nationale en dehors de l'alignement de la voie qu'elle rétrécit de moitié et, sur ces proportions réduites, la rue ~~[illegible]~~ fait, sous la pointe St Bento, étroite ~~et~~ irrégulière, faisant mentir le nom qu'elle porte.

La ville s'est divisée en rues parallèles à la rue Direita N. et S. qui toutes participent de sa défectuosité, ainsi que les rues transversales E. O. coupées par des places sans proportions égales. Il eût été d'un gouvernement prévoyant de faire tracer un plan régulier pour les villes qu'il fondait sur le pays conquis, comme le faisait dans le même temps le gouvernement Espagnol pour ses propres conquêtes ~~en~~ d'Amérique. Après la banque est l'arsenal &c. (suite à la page 5, renvoi C)

voir ci-dessus au renvoi B Rio Janeiro capitale du vaste empire du Brésil, ne renferme aucun de ces monumens qui rappellent une antique puissance; cette pauvreté de souvenirs s'explique par l'esprit tout mercantile du gouvernement Portugais qui a dû au seul commerce l'éclat dont il

---

(1) Ici vont commencer les détails qui n'auront de l'attrait que pr les lecteurs curieux de parcourir la ville, accompagnés du Cicerone; quant aux autres, ils n'en doivent lire que la dernière période qui sert d'introduction au chap. second.

brilloit en Europe dans l'étroitesse de ses limites; en effet le portugal et les Algarves, avec leurs quelques lieues de littoral aux Rives de l'Atlantique, ne pouvait prétendre à figurer parmi les nations de l'Europe, alors surtout qu'enveloppé par les frontières de l'Espagne toute-puissante, ~~ils s'estimoient~~ la métropole des Indes Orientales et du Brésil s'estimoit heureuse d'être oubliée à l'ombre du colosse espagnol gigantesque empire d'Allemagne. Convaincu de cette vérité, le portugal employa les moyens d'action qu'il puisoit dans ses possessions d'outre-mer à jetter sur son sol, avec l'or de ses colonies, les jouissances matérielles aux quelles seules il pouvait aspirer. Aussi la colonisation portugaise apporta-t-elle au Brésil la petitesse des idées métropolitaines étouffées sous le desir de l'or, et vainement on chercheroit aujourd'hui les traces d'une grandeur qui ne fut pas importée par le génie du peuple conquérant. Cependt dans cette vérité de faits qui laisse voir toute l'idée dominante pendant et après la conquête, il faut faire la part de cette autre puissance qui s'attacha ~~au suivi~~ à la domination matérielle des Portugais, et ici encore on doit payer un juste tribut d'éloges à la hauteur de vues des Jésuites qui se vouerent au suivi de la conquête; ces vues élevées sont écrites en relief ineffaçable sur les monumens qu'érigèrent les Jesuites sur le pays conquis, ces monumens sont les Eglises qui seules ont un caractère de grandeur et sans les quelles l'étranger se demanderait à Rio Janeiro si depuis le XVIe siècle, la métropole du Brésil étoit à la hauteur de la civilisation Européenne, à moins qu'on ~~ne~~ doive voir dans cette parcimonie monumentale, l'idée profonde d'une politique dont le but étoit de ne laisser voir aux colons la grandeur nationale, qu'au delà des mers, au sein de la métropole.

En l'état, on va donner la statistique des établissemens publics qui existent à Rio Janeiro en commençant par le palais situé sur la place où l'on aborde en débarquant.

Cette place est irregulière &c. (Suite au renvoi A page 4)

Voir au f. 4 renvoi C

Après la banque et l'arsenal qui renferme ~~une~~ l'école impériale de marine et des ateliers de construction où l'on admet à l'apprentissage et avec un salaire d'encouragement, les fils de familles peu aisées qui peuvent y acquérir une industrie aux frais de la nation, institution bienfaitrice qui honore un gouvernement. L'arsenal est borné par les hauteurs de Sn Bento qui portent le couvent de ce nom, transformé aujourd'hui en caserne. La partie nord de la ville, spécialement occupée par le commerce, n'a aucun monument, seulement on y remarque sur le rivage de la prainha de nombreux chantiers de construction et radoub, sur les quels règne une incessante activité. ~~mais~~ vers le centre de la ville, on voit l'église da Candelaria qui seroit un beau monument, si le plan primitif eut été executé, mais c'est à peine si l'édifice occupe la moitié du terrein qui lui étoit affecté, toutefois il est comparable pour l'étendue et non pour l'architecture à l'église de St Germain l'Auxerrois à Paris. Au sud de ~~cette~~ cette église est celle de St francisco, sur la place de ce nom, moins vaste que la première, elle est mieux décorée et plus riche, elle renferme, comme les

autres des catacombes où les familles du pays conservent encore leurs tombeaux. L'hôtel-Dieu est auprès, beau local, bien tenu et d'une organisation toute philantropique, car au moyen d'une foible contribution annuelle, chacun des souscripteurs achète le droit, ~~après un nombre d'années voulu~~, d'être admis dans cet asyle, aux jours du malheur; il y reçoit alors des soins assidus et un traitement honorable. Non loin de là ~~[illegible]~~ se trouvait le grand théâtre sans ornemens extérieurs mais vaste et richement décoré au dedans; il est situé sur ~~la jolie place dite~~ le Largo do Rossio, jolie place au milieu de laquelle existoit naguère encore la potence ~~où~~ à laquelle les criminels de qualité avaient seuls le droit d'être pendus, singulière manie d'aristocratie qui s'étendait jusqu'au[x] ~~[illegible]~~ [les exploits guerriers] même les marches de la potence! Sur les fonds du théâtre est l'hôtel des monnaies dont les coings invisibles ne frappent plus que du cuivre pour la plus grande ruine du pays à cause de la valeur exagérée que lui donne le poinçon impérial, ce qui invite singulièrement à la contre-façon. Auprès de la monnaie est l'académie, collège unique subventionné par le gouvernement pour l'éducation de la jeunesse; la direction en est confiée à un homme de lettres né français, dont le moindre mérite est d'être peut-être trop Brésilien, mais ce reproche, si c'en est un, trouveroit son excuse dans la nécessité de position. On ne laissera pas le centre nord de la ville sans signaler un établissement qui indique un progrès dans la civilisation, c'est la caisse d'épargne, institution heureuse pour ce pays et qui avait acquis une haute confiance, lorsqu'une résolution subite du conseil d'administration jetta le discrédit sur l'établissement, dans l'esprit du peuple par une mesure qui favorisait les déposans ~~les~~ plus considérables au préjudice de la masse [1].

Le premier établissement que l'on rencontre au centre sud de la ville, est la fontaine qui reçoit les eaux de l'aqueduc dont il vient d'être fait mention; elle est sur la place ~~de la Carioca~~ à laquelle ~~elle~~ donne le nom de Carioca. Jadis insuffisante, cette fontaine est aujourd'hui construite sur un plan peu élégant, mais d'une grande utilité en raison des jets nombreux qui donnent l'eau à la foule toujours empressée; alors le tableau qu'offre cette place n'est pas sans intérêt pr l'observateur car c'est une étude des mœurs de l'Affrique dont chaque tribu est représentée par les allures qui lui sont propres, ainsi le nègre de Mozambique se mesure de l'œil avec celui de la côte de mina[2], car chacun d'eux, en son pays se suppose le dominateur de l'Affrique à cause de sa stature à larges proportions, et là, sur la place Carioca, ils se trouvent nivelés sous la même férule, la loi de l'esclavage imposée par les blancs. ~~La~~ Cette place est dominée par le couvent de St Antoine qui seul a résisté à la réforme monacale; peut-être a-t-il dû ce privilège aux services que rendent

---

1 A l'époque où les fonds publics acquirent une grande faveur, (1832-33) l'administration de la Cse d'épargne voulant réaliser le bénéfice de ceux qu'elle possédait, décréta qu'ils seraient répartis en nature entre les déposans possesseurs d'une somme égale à la valeur d'un coupon des fonds publics, £ env. 2000#, or le plus grand nombre, on le comprend, étoit en dehors de cette cathégorie.

2 points à peu près extrêmes, sur les deux mers, où se pratique encore la traite des noirs

aux services que rendent les desservants à l'humanité souffrante
car ils entretiennent un hôpital où les malades reçoivent des soins
dignes d'éloges; on assure que les richesses de ce couvent sont
considérables. à ce couvent aboutit l'aqueduc, c'est l'unique
monument d'utilité publique un peu saillant qu'a légué au
Brésil la domination Portugaise; descendues du Corcovado
où elles ont leur sources, les eaux coulent sur le flanc des
collines et après une lieue de cours, elles atteignent l'aqueduc élevé
sur des arcades jusqu'au niveau de la montagne Ste Thérèse et
vont se déverser à la Carioca. Au haut de la montagne
Ste Thérèse est le couvent de ce nom, destiné au sexe; de ce
point se dessine, dans de vastes proportions le plus étonnant
panorama que l'imagination puisse créer, il embrasse à l'O.
au N. et à l'E. la ville, la campagne et la baie de Rº Jrº,
l'œil ne peut en saisir les innombrables détails, l'indiquer c'est
tout ce que peut la plume qui ne sauroit retracer les lignes presque
magiques de cet ensemble admirable, et vouloir le décrire, seroit
insulter à sa magnificence. à l'Est de Ste Thérèse est la
montagne des signaux, ainsi appellée d'une vigie qui signale à
la ville l'arrivée des navires; sur cette montagne on voit un
édifice sans formes comme sans nom par rapport à nos mœurs
Européennes, c'est le Calabouço une philantropie exagé-
rée l'appelleroit l'abattoir des nègres, mais en étudiant les
exigeances de la localité, on est forcé de reconnoître dans cette
maison de correction une cruelle nécessité. cette nécessité
n'excuse cependant ni le défaut d'ordre et de soins, ni la mal-
-propreté qui en rend l'abord fétide et l'aspect repoussant, mais
ce qui est plus fâcheux encore, c'est de voir réunis dans ces lieux
le nègre criminel et le nègre fautif que son maître a déposé
là pour recevoir un châtiment plus sérieux qu'il ne lui est
permis, par la loi, d'infliger à son esclave. De ce mélange
injuste et déplorable il résulte souvent qu'un nègre entré au Calabouço
pour simple délit d'insubordination, en sort avec des dispo-
-sitions criminelles, or, chez lui, rarement l'exécution fera défaut
à l'intention, mû qu'il sera par la passion haineuse si
facile à germer dans le cœur de l'esclave! Voulez-vous
voir le lieu et les instrumens du supplice: sur une place est le
poteau fatal, au devant des grilles de la prison d'où les détenus
sont témoins de ce qu'ils appellent, non sans raison pour eux,
la barbarie des blancs; l'instrument du châtiment, c'est le fouet
le coupable est debout, les mains attachées au devant du corps,
contre le poteau, et deux nègres procèdent à la flagellation
sous les yeux de l'agent commissionné ad-hoc. Quelquefois
les cris déchirans du patient font saigner des oreilles inaccou-
-tumées aux accents de la souffrance, mais souvent un silence
courageux est la seule protestation du nègre, protestation
passive mais redoutable, car alors les yeux rougis par la
colère et la douleur, lancent des étincelles de féroce vengeance
toutefois le spectacle le plus affligeant peut-être, c'est l'aspect
du lieu qu'on peut appeller l'infirmerie des suppliciés: dans
une salle peu éclairée voyez-vous ces claies étagées à trois pieds l'une

8

l'une au dessus de l'autre, eh bien c'est là le lit de camp du supplice sur lequel on dépose les malheureux que la flagellation a dépouillés de l'épiderme au sang du dos; puis sur les blessures on verse un spécifique préparé avec du piment, du sel et du vinaigre! la douleur causée par ce remède, prolonge celle du supplice qu'elle surpasse peut-être; mais il hâte, dit-on, la cautérisation des plaies ou les empêche au moins de prendre un caractère fâcheux; c'est un hideux spectacle: on voit étagés sur deux ou trois rangs ces corps d'hommes gisant sur un lit de douleur; entendez-vous leurs soupirs prolongés et leurs cris de fureur? ce sont les imprécations du nègre contre le bourreau blanc. Le nègre qui pendant le châtiment aura versé des pleurs et demandé grâce, il est bon, et traité plus tard avec douceur, il pourra devenir dévoué serviteur, mais celui qui, l'œil sec et enflammé n'aura ouvert la bouche que pour narguer et insulter, oh! qu'on s'en méfie, il ne pourra être dominé que par la crainte et la force, car en étudiant le caractère de l'Africain raidi par des mœurs barbares, on reconnait qu'il n'y a juste milieu dans l'expression de ses sensations, pas plus que dans la combinaison informe de ses idées puisées dans sa nature âpre et absolue en ses impulsions. L'expérience peut seule corriger les opinions contraires à cette assertion; est-ce à dire que le nègre ne soit susceptible, comme le blanc, d'amélioration morale? telle prétention serait absurde, mais cette proposition importante ne sauroit être l'objet d'une description simple des lieux et des choses; déjà la digression a franchi ses limites, revenons au sujet.

La montagne des signaux, s'il faut en croire la tradition et même des expériences furtives, recouvre une mine d'or. au commencement du règne de D. pedro 1er, une compagnie anglaise aurait offert une somme considérable pour l'achat de cette montagne qu'elle s'engageait à raser pour livrer le terrein à la ville, après avoir épuisé la mine. La réalisation de ce projet aurait eu le double avantage de régulariser la ville et d'ouvrir un accès à la brise du large ~~dont elle est privée~~ que la montagne des signaux n'y laisse pas pénétrer, ce qui eut rendu le séjour de la ville-vieille sinon plus sain, au moins plus frais et agréable, mais cette entreprise aurait inévitablement causé des désordres dont il était difficile de calculer l'importance et les résultats au milieu d'une proposition nombreuse. cette considération porta D. pedro à refuser l'offre engageante qui lui était faite. Au sud de cette montagne est le jardin public, on n'y arrivera pas sans s'être arrêté un instant au couvent da Ajuda (ou refuge) c'est une institution belle et morale, mais que ne peut l'abus, ce ver rongeur qui s'attache aux choses les meilleures pour les dénaturer! écoutez plustôt les échos de cette enceinte, ils vous diront

Ils vous diront les déchiremens du cœur ou la noble résignation de telle épouse dont le seul crime fut l'inconduite de son époux qui, à la faveur d'une intrigue, écroua ignominieusement le témoin incommode de ses propres désordres.

Cet édifice n'est remarquable que par son étendue, qui ~~s'~~ jusqu'au près du jardin public, ~~ce jardin~~ aussi peu ~~remarquable~~ intéressant au Brésil, qu'il le ~~[illegible]~~ deviendrait sous une latitude inconnue ~~à l'oranger~~ au Cafeyer, ~~au bananier et aux mille richesses de la zone torride~~ fertiles et tropiques; ~~ques allées en font le seul agrément à l'ombre d'une verdure perpétuelle, comme on la voit partout sous cette latitude.~~ au cafeyer dont le fruit mûr imite la cérise, au bananier, phénomène de la végétation, qui renait de sa propre destruction, à l'oranger qui ~~[illegible]~~ porte les trois saisons dans la fleur, le fruit vert et mûri, aux branches d'un même tronc; du reste le jardin public n'a ~~[illegible]~~ d'attrait que ses allées à l'ombre d'une verdure perpétuelle, comme on la voit partout sous ~~cette latitude~~ le ciel de la zone torride.

Cette partie de la ville n'offre plus rien à la curiosité du voyageur, jusqu'à ce qu'il ~~ait~~ atteigne, à l'ouest, le ~~[illegible]~~ champ St Anne, appellé aujourd'hui champ d'honneur, en mémoire de la révolution qui provoqua l'abdication de D. Pedro 1er. ce terrain vaste mais irregulier, deviendra une place à belles proportions, aussitôt qu'on voudra s'occuper de son embellissement, au milieu est un pavillon dont les proportions étroites se perdent dans l'étendue de la place. là aboutissent les rues principales de la ville vieille; une d'elles se termine par l'édifice destiné au musée national, ce musée n'est pas sans intérêt surtout sous le rapport des minérais nombreux qu'il renferme, ce sont les échantillons des richesses de la terre du Brésil, les pierres précieuses y abondent aussi, et un bruit populaire prétend qu'un diamant de grosseur peut-être unique dans le monde en auroit été soustrait à l'époque de l'abdication de D. Pedro. La façade du musée contourne sur le champ d'honneur, ayant pour tout ornement, une inscription latine qui indique le but de sa fondation. à l'O. de la place, on voit l'hotel du ministère de la guerre et sur le coté une vaste caserne; plus loin est le palais des sénateurs que rien n'indique dans

l'architecture, mais la salle des séances est vaste et d'un aspect grandiose par ses formes et ses decors bien ~~ordonnés~~ ordonnés, quoique sans luxe.

Au delà du champ d'honneur commence la ville neuve (cidade nova) ~~dont les~~ bien mieux percée que la ville primitive, la rue principale s'étend dans une belle largeur jusqu'à la chaussée batie sur les marais de St Christovão qui conduit au chateau impérial de ce nom éloigné d'une petite lieue. la chaussée longue de 600 mètres environ aboutit à un pont jetté sur le canal naturel qui reçoit les eaux de la mer de l'extrémité Sud de la ville, la contourne et va se perdre au N.O. aux heures du flot, le canal déborde sur les marais, il est alors navigable par des bateaux plats, mais le jusant qui laisse à sec les marécages, arrête la navigation sur le canal devenu alors simple ruisseau. au delà du pont, on atteint bientot la route impériale dont la beauté est due à la nature du sol, sans le secours de l'art ni du travail, quelques belles maisons de campagne en bordent l'entrée, puis elle se développe en rase campagne dont l'aspect est partout ravissant de vie et de fraicheur et au milieu de laquelle de nombreuses maisons de repos s'élèvent et contrastent, par leur blancheur, avec la constante verdure des champs.

Au loin, sur la hauteur, apparoit le chateau de St Christovão, il domine l'immense bassin de la ville et une partie de la rade qui vient mouiller la plage de Saco do Alferes, à 200 mètres de distance, on y arrive par une place peu vaste après un pont, le plus beau qu'il y ait à Rio Jro; l'avenue du chateau est une allée spacieuse, hautement ombragée, le chateau construit à diverses époques, n'a pas la régularité d'un plan d'ensemble, mais il est vaste, bien aéré et d'un aspect qui n'est pas sans originalité. l'intérieur distribué sans goût, n'atteint pas, dans ses décors la hauteur du titre d'Impériale résidence, il faut cependt excepter l'aile nouvelle construite par le règne de D. Pedro qui l'avoit faite décorer avec luxe et un goût bien entendu. Dans cette partie, une pièce est remarquable entre toutes, c'est une vaste salle parquetée avec les bois les plus précieux du pays, chaque pièce du parquet conserve sa couleur naturelle, c'est une vraie mosaïque, ingénieux échantillon de la richesse des forêts du Brésil. au bas de l'éminence que couronne le chateau s'étend un parc considérable, précédé d'un vaste jardin; diverses pièces d'eau de grandeur remarquable en font l'ornement et fournissent à l'arrosage des immenses prairies les suivent le parc.

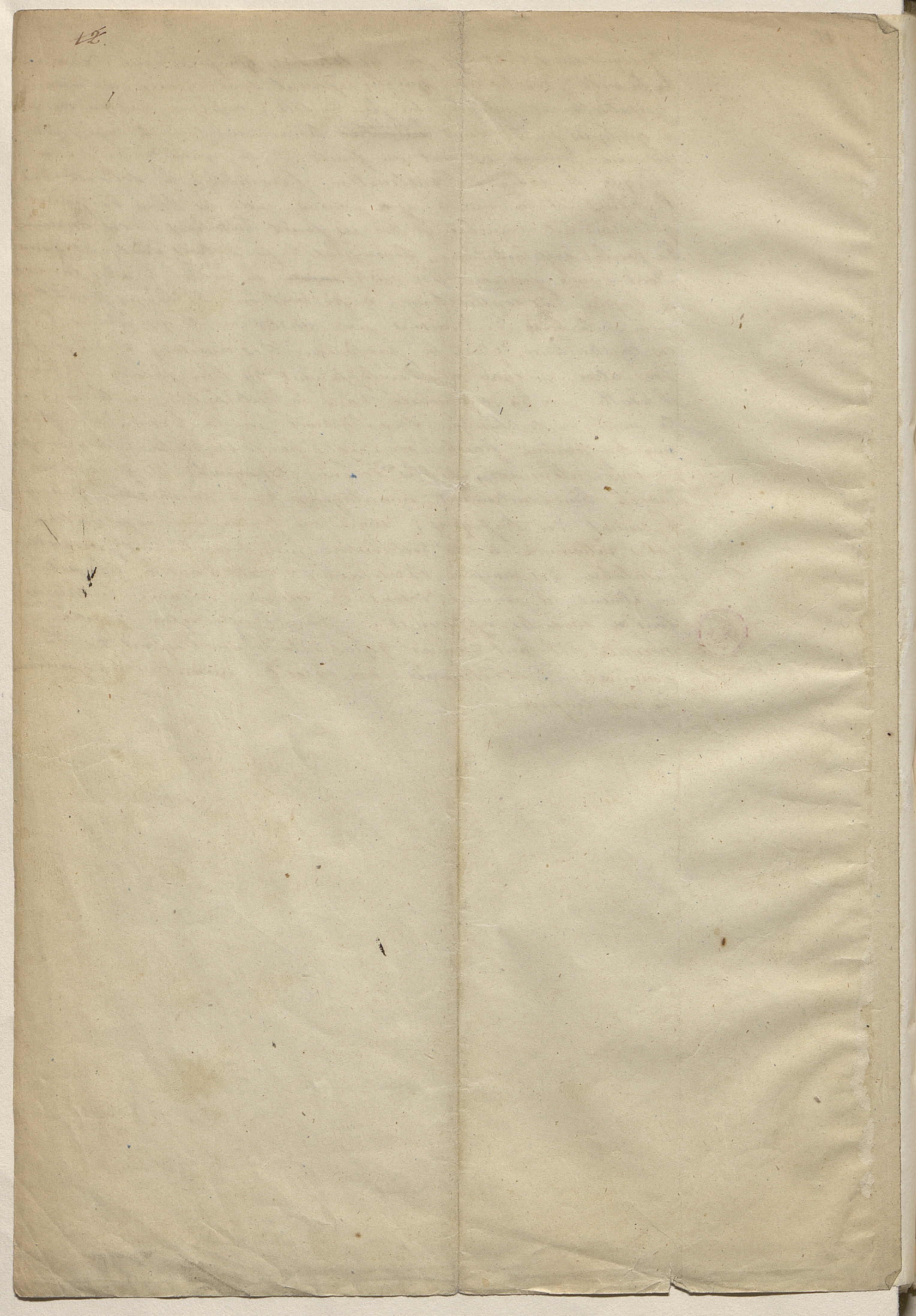
Souvent à l'ombre de ces arbres séculaires, D. pedro aimoit à recevoir les visiteurs, au matin, et dépouillé de l'appareil Impérial, il se plaisoit à se retrouver, homme, au milieu des humaines misères, alors il interrogeait cherchant à démêler le vrai du faux ou, si l'on veut, du moins vrai, et s'il ne renvoyoit pas toujours les solliciteurs satisfaits (car c'est l'écueil du bon vouloir des Rois) au moins la grace de l'accueil et la bienveillance du refus même toujours apercevoient le chagrin des espérances déçues. au fait on avoit foi en une audience au parc de St Christophe, plus qu'en dix audiences au palais de Rio Janeiro.

Au retour de notre excursion extra-muros, nous prendrons la voie de mer, par le Saco do Alferes; pour atteindre le rivage, on passera devant une belle habitation construite d'abord pour celle des maîtresses de D. Pedro qui conserva sur lui l'empire le plus long, et habitée plus tard par Da Ma da Gloria fille de D. Pedro, devenue Reine du portugal. C'est une promenade fort agréable que celle de St Christophe à la ville en longeant la baie de St Christovão et Saco do Alferes, puis la prainha et l'arsenal au détour des terres hautes de St Bento. la variété des objets du rivage contraste avec les îles jettées ca et là dans la baie, tour à tour elles rapprochent ou reculent l'horizon, puis l'activité des bords où sont mouillés des milliers de navires, forme une opposition attrayante en regard de la silencieuse solitude de la rade qui se perd au lointain, c'est à peine si l'uniformité des eaux est tranchée çà et là par quelques voiles éclatantes de blancheur entre le double azur de la mer et des cieux.

¹ La mosquite de Santos dont il sera parlé bientôt.

Les détails qui précèdent sur la topographie de Rio Janeiro indiquent assez sa position presqu'insulaire, ils servent aussi à expliquer la nature aqueuse du sol; en effet on ne trouve quelques eaux vives

Quelques eaux vives que sur les hauteurs comprises dans l'enceinte de la ville, car les terres qui les séparent sont minées par des eaux perpétuelles et partout chargées de sels, aussi ne peut-on creuser à quelques pieds sans ~~rencontrer~~ trouver trouver un fond délayé qui formera immédiatement un puits. La qualité du sol a indiqué le mode de construction favorable à la solidité des édifices et la nature y a pourvu par les blocs de granite qui s'élèvent nombreux de ces fonds insolides. Ces carrières de facile exploitation, fournissent depuis trois siècles et donneront encore pendant des siècles ~~encore~~ la pierre la plus favorable à l'assise des constructions, aussi voit-on de larges fondations former la base de maisons peu élevées. Ce qui étonne, dans ces constructions, c'est la profondeur des maisons d'une proportion outrée eu égard au développement de leur façade, d'où il résulte peu de commodité dans la distribution intérieure. Ce mode de construction s'expliqueroit par le besoin d'obtenir une température fraîche au dedans par la ventilation que provoque la cour intérieure, si les colonies espagnoles n'offroient un modèle bien autrement avantageux de la construction qu'exige le climat des tropiques ; mais on trouve une explication plus rationnelle à cette distribution peu commode et peut-être insalubre des maisons brésiliennes : c'est dans la nécessité où étoient les premiers colons de cacher l'aisance intérieure sous de modestes apparences. Pour l'intelligence de cette nécessité, il faut donner quelques détails sur l'esprit de la domination Portugaise au Brésil, avant l'indépendance de cet empire.



chapitre II.

Esprit de la domination Portugaise — Dom. João VI — causes qui ont provoqué l'indépendance — D. Pedro 1er Empereur, son caractère — José Bonifacio — paix avec le portugal — guerre contre Buenos ayres — mort de l'Impératrice — la marquise de Santos.

Les principes d'un homme se révèlent dans ses actes; en jugeant, par analogie, les principes d'un gouvernement, il faudra les étudier dans ses lois, car la loi est l'acte primordial de tout gouvernement. or une loi rigoureuse dévoile, à elle seule les principes sévères sur lesquels reposoit la domination Portugaise au Brésil; cette loi imposoit aux colons la nécessité de retourner en Europe, dès qu'il étoit prouvé qu'ils possédoient une fortune de cent mille cruzados (250000 fr.) mais la plus part des colons issus de la classe peu fortunée, au portugal, devenoient au Brésil artisan de leur fortune acquise par de longues années de travaux; dès lors oublieux de l'Europe, dont le souvenir leur presentoit l'image des nécessités passées, ils regardoient sans peine le Brésil comme leur vraie patrie, car ils s'y procuroient un bien être dont leur fortune transportée en Europe ne leur eut pas donné la jouissance. De plus avant d'avoir atteint le chiffre fatal, ils s'étoient formé une famille toute brésilienne dont les goûts, les habitudes n'auroient pu sympathiser avec les usages Européens; enfin le sentiment si naturel qui attache l'homme à une propriété par lui créée, militoit puissamment contre la loi qui, pour les colons, devenoit une loi de proscription. telles sont les causes probables du sentiment qui portoit les premiers colons du Brésil à sacrifier le luxe et la commodité d'une habitation vaste, au besoin de cacher à tous les regards une prospérité qui eut causé leur exil d'une terre sur laquelle ils vouloient vivre en paix au sein d'une aisance qui remplissoit leurs vœux.

De cette législation bonne au fond, eu égard au tems et au lieu, bien que rigoureuse dans ses conséquences pour l'individu, il résultoit une simplicité de mœurs favorable à l'accroissement de la prospérité coloniale, c'est du reste ce que l'on verra toujours dans une société nouvelle d'hommes dont le but unique est la création d'une existence heureuse ou la conservation de cette existence une fois acquise. les arts et l'industrie enfans de la civilisation y acquerront il est vrai qu'un développement restreint, dans le cercle de cette société à bases ~~fortes~~ étroites et presque stationnaires, mais le bien être sera général parmi les masses sur lesquelles n'agira pas l'influence tourmentante des besoins factices, nés des progrès de la civilisation

~~Un autre effet de~~ cette politique égoiste mais avantageuse à la métropole, ~~exploitant le système~~ exerçoit le droit de colonisation dans toute sa rigueur, car les enfans de la Lusitanie étoient seuls admis à la faveur d'aller loin de la mère-patrie exploiter les ressources d'une patrie nouvelle qui demandoit des bras pour extraire les richesses qu'elle possédoit, de sorte que réunis en une grande

famille, sous l'influence des mêmes lois, des mêmes mœurs,
de la même religion, du même langage, et exempts de
tout contact étranger aux hommes et aux choses de la
métropole, les premiers Portugais, au Brésil, se consi-
déroient comme une société d'exilés attendant d'elle seule
la force et les moyens d'implanter une existence assurée
et heureuse; de là cette franchise à demander ou à prêter une
assistance qui appartenoit à tous parceque chacun en sentoit
le besoin; de là cet abandon de prestation mutuelle; de là
enfin cette confiance dont rien ne pouvoit faire prévoir l'abus.
Une longue habitude de ces mœurs simples et toutes de
famille avoit donné aux colons une franchise dont les foibles
restes prouvent quelle devoit en être l'étendue et la plénitude;
ainsi les portes demeuroient ouvertes le jour et la nuit, et un
simple battement de main accompagné des mots: ave maria
annonçoit le visiteur qui étoit invité aussitôt à pénétrer dans
l'intérieur des maisons[1]. ~~et~~ le régime hygiénique des
~~Brésiliens~~ colons pouvoit entretenir longtems ces dispositions heureuses,
car il étoit simple comme leurs habitudes, or la sobriété n'est-
elle pas la condition première de la simplicité des mœurs?
~~l'élévation de la température~~ le climat exerçoit aussi une influence
favorable, car exempts des besoins nombreux que fait naître
une température rigoureuse, les colons du Brésil devoient sans
peine avoir douce nonchalance et les fibres détendues par l'action
de la chaleur communiquoient au corps le besoin d'une vie sédentaire.
De là, il est vrai pouvoient naître les maux que produit l'oisiveté
c.a.d. un relâchement funeste dans les habitudes de moralité,
mais ces maux étoient de difficile accès dans une société trop
peu nombreuse pour que la honte du scandale ne retombât
sur son auteur; de plus l'intérêt de famille mieux senti en
raison du peu d'étendue du cercle social, étoit encore un frein
pour l'immoralité et enfin la facilité des mœurs étoit assez
grande, à cause de l'isolement des colonies, pour qu'en dehors
des choses admises ou tolérées, on cherchât des plaisirs ou des
avantages qui eussent froissé les liens de famille ou ~~les sentiments~~ les intérêts
de propriété. aujourd'hui on chercheroit en vain ces
habitudes de simplicité défigurées par les penchants mauvais
nés des commotions politiques, et étouffées sous les besoins nom-
breux issus d'une civilisation hâtive implantée sur un sol
vierge et parmi des hommes trop neufs pour distinguer le besoin
du caprice sous l'empire desquels ils se débattent. pour faire
comprendre l'absence des idées perturbatrices de l'ordre social, au
tems d'alors, il suffit de dire que depuis la découverte des mines
de diamans de la Tijuca, le convoi mensuel qui portoit ~~[illegible]~~

---

1 ce battement de mains se retrouve aussi en Egypte, reste des mœurs primitives de l'Arabe hospitalier que n'a pu effacer le despotisme de la domination ottomane; mais un rapprochement plus remarquable encore entre les mœurs des Brésiliens et celles des orientaux, c'est le respect religieux qu'ils portent les uns et les autres pour la partie de la maison affectée à la résidence des femmes; aujourd'hui cette coutume se perd au Brésil, par le contact des Européens.

au gouvernement le produit de leur exploitation, composé de quelques muletiers, traversoit paisiblement l'espace ~~[illegible]~~ considérable qui sépare les mines de la capitale, sans qu'il y ait eu un seul exemple de cupidité qu'il eut été si facile de satisfaire.

Tel étoit l'aspect général de la colonie portugaise au Brésil, abstraction faite de l'avidité des chefs pour une fortune prompte et facile par l'abus du pouvoir, mais ces maux répartis dans les masses, se perdoient dans les bienfaits d'une terre fertile ~~et~~ qui réparoient promptement des vexations passagères.

Quelques restes de ces habitudes bonnes ont résisté aux commotions politiques dont il faut chercher la cause première dans le désir si naturel à l'homme de donner à la propriété qu'il s'est créé, ce caractère de solidité consacré par le prestige du mot patrie. ces restes de simplicité on les retrouve dans les localités qui en raison de leur éloignement du foyer de commotion en ont moins ressenti les violentes secousses. ~~ainsi dans~~ Mais n'anticipons pas.

On vient de voir la domination métropolitaine importée tout d'abord au Brésil sur les bases de la légalité; on verra bientot sur quel faisceau de forces physiques et morales reposoit l'avenir de cette ~~légalité~~ domination dont l'action exclusive devoit se développer au Brésil.

Chaque année la métropole versoit dans ses colonies cette partie de sa propre population qui vouée à la misère en Europe, n'aspiroit qu'à s'expatrier; mais le gouvernement voulant n'avoir à commander qu'à des hommes déjà attachés au sol colonial par l'intérêt puissant de la propriété, avoit soin de n'expédier que la jeunesse portugaise, ~~par~~ avec l'appas d'une perspective heureuse et assurée. Ce choix avoit deux grands buts: 1° fournir sans cesse des bras jeunes pour travailler à la prospérité des colonies, dans une progression lente mais assurée; 2° assurance que ces enfans devenus hommes et habitués aux rigueurs de la température et à une position sociale bien supérieure à celle dans la quelle ils étoient nés, s'attacheroient au sol où ils trouvoient ces biens et au gouvernement qui les leur avoit procurés. Arrivés au Brésil, ces enfans étoient répartis entre les colons qui les formoient à leurs besoins, à leurs habitudes et ils trouvoient toujours un avenir dans les maisons où ils étoient élevés, soit que le chef, pour se reposer de longs travaux leur céda la suite de ses affaires, soit qu'un mariage, toujours avantageux p. le jeune homme, le rendit membre de la famille du colon. ~~ainsi~~ avant d'acquérir un de ces résultats, les enfans venus du Portugal, recevoient une éducation toute coloniale, c'est à dire qu'on inculquait dans ces jeunes têtes un profond respect pour tout ce qui tenait au Royaume, car le royaume leur représentoit la Royauté, c'est à dire la puissance, l'autorité, l'inviolabilité, enfin tout ce qui est grand et respectable. mais la Royauté étoit

étoit là bas, bien loin, au delà des mers, en Portugal, et le portugal étoit pour les colons, le foyer de vie, de force, de puissance, le Portugal étoit tout ; la colonie rien qu'une propriété pour la conservation de la quelle ils appelloient la protection du pouvoir, or tout pouvoir emanoit de la Royauté ; la royauté étoit dans le royaume, et le royaume c'étoit le portugal mère-patrie des colons du Brésil. cette politique habile flattoit l'amour-propre du colon et faisoit la puissance du gouvernement en infusant dans la colonie l'idée de l'omnipotence métropolitaine qui enveloppoit dans une commune origine nationale jusqu'aux objets les plus propres de la vie apportés au Brésil par le commerce Portugais. ainsi on appeloit fromage du Royaume, le fromage de ~~Hollande~~ et poivre du Royaume, celui qui importé de l'Inde en Portugal étoit reporté au Brésil ; encore pour cet article, la désignation étoit-elle moins choquante, puisque les lieux de sa provenance étoient alors sous la domination Portugaise, mais il est facile de comprendre combien grande étoit la volonté intime de domination et le désir de ne laisser voir aux colons du Brésil rien qui portât leur attention hors le grand Royaume, la métropole. l'effet inévitable de ces dispositions, étoit la reserve exclusive du commerce du Brésil, au pavillon Lusitain, et les portugais prenoient à tâche d'entretenir chez les enfans de leurs frères nés au Brésil cette haute idée de l'universalité de prépondérance de la métropole, afin qu'ils s'estimassent heureux de vivre sous une protection aussi puissante.

C'est ainsi que se naturalisoit au Brésil la domination Portugaise, sage dans son égoïsme, mais dont l'égoïsme peut-être a causé la ruine, car il est possible que sa durée se fut prolongée long-tems encore, malgré l'exemple des ex-colonies Espagnoles, si le gouvernement Portugais, avant la venue de D. João, au lieu de tenir strictement à un rigoureux statu quo administratif, avoit cédé pas à pas à l'invasion des idées d'indépendance, en employant des moyens de persuasion pour convaincre les ~~[illegible]~~ colons de son désir unique de prospérité locale. en effet tout ne favorisoit-il pas cette confiance du colon envers les pères ? mais pour cela il eut fallu lui laisser croire qu'il pouvoit être indépendant sous le patronage de la métropole et en conséquence remplacer peu-à-peu un commandement absolu par une administration mixte dans la quelle le colon aurait pu ~~représenter~~ voir ~~[illegible]~~ ses propres intérêts représentés convenablement et protégés de tout envahissement d'un pouvoir qui commençoit à lui paroître étranger en raison des distances d'où émanoit sa force d'exécution

En effet.

En effet tant que la foiblesse des colons leur fit sentir la nécessité d'une protection d'outre-mer, ils se résignèrent aux lenteurs inévitables d'une administration dont l'action émanoit de la puissance lointaine, mais lorsque plus tard, l'accroissement des forces matérielles de la localité leur fit comprendre qu'ils pourroient travailler plus activement à leur prospérité en établissant au milieu d'eux un foyer de résolution pour tout ce qui touchoit aux intérêts immédiats de la localité, intérêts qu'ils voyoient languir dans un ennui causé par l'éloignement de la Direction Suprême, alors ils conçurent la création d'une patrie nouvelle. Des événemens immenses, indépendans des nécessités de la localité, hâtèrent le dénouement qu'appeloient ces mêmes nécessités.

Trois siècles environ s'étoient écoulés depuis la conquête de ces belles contrées dont l'exploitation avoit versé de grandes richesses dans la métropole, lorsque à l'époque déjà signalée (1808[1]), D. João VI Roi du Portugal et des Algarves, suzerain ou plutôt possesseur des Indes orientales et d'une grande partie de l'Amérique du Sud, fuyoit sa patrie envahie, abandonnant sa trop lourde couronne sous les pieds du Soldat-Empereur; D. João choisit pour asyle sa colonie du Brésil.

L'effet moral de cette chute du Souverain fut d'arracher des yeux des colons le dernier lambeau du voile des distances qui cachoit le pouvoir dominateur grandi par le lointain, et dès lors ils se sentirent animés d'une confiance en leurs forces, jusques là inconnue. Cependant le moment de l'explosion n'étoit pas arrivé, car les peuples ne peuvent passer sans gradation d'un joug long et pesant à une entière indépendance; mais l'arrivée de D. João à R.o J.o fut le signal des exigeances qui se multiplioient par la facilité même avec laquelle il les satisfesoit, soit par la crainte des effets d'une résistance impossible, puis qu'elle n'auroit eu pour appui que la force de l'habitude déjà usée, privée qu'étoit D. João de la force matérielle; soit qu'il espérât que sa présence modifieroit l'impulsion d'indépendance dans l'esprit des colons. Le premier acte de D. João fut d'ouvrir les ports du Brésil au commerce étranger; dès lors fut détruite cette unité d'influence de la domination Portugaise, par le contact des mœurs dont la nouveauté seule étoit un titre à la bienveillance des colons avides de tout ce qui pouvoit éclairer leur ignorance.

Quatorze années s'écoulèrent pendant les quelles innovations Législatives [illegible] disputoient de franchise, pour les droits des colons.

---

1 Voir à l'introduction

-pour les droits des colons, avec les modifications adminis-
-tratives. C'est pendant cette époque que l'esprit envahisseur du gouvernement Britannique mit en jeu tous les ressorts d'une politique astucieuse cachée sous le voile de l'amitié, pour obtenir un coin de terre sur le sol du Brésil où il pût apposer la griffe du léopard. D. João peu versé, sans doute, dans la topographie du Brésil, ou peut-être désireux de reconquérir la couronne d'Europe que l'Angleterre lui faisoit espérer montroit pour prix de ses exigeances, D. João manqua commettre une faute dont la conséquence inévitable immédiate eût été le démembrement du vaste empire du Brésil. Pressé par les sollicitations de l'ambassadeur Anglais, le Roi alloit promettre l'abandon de l'île Ste Catherine clef de la partie du Brésil située sous la zône tempérée du Sud; par là, les Anglais auroient dominé sur les provinces du continent dont la température modérée rend l'exploitation possible au colon Européen sur un grand tiers de l'étendue du Brésil, les autres terres, jusques sous l'équateur, n'étant exploitables que par les enfans de l'Afrique habitués à un soleil brûlant. Heureusement pour le Brésil, un ministre se trouvoit auprès de D. João inaccessible ~~à la corruption~~ aux guinées Britanniques et il eut le courage d'exposer à son Roi les conséquences désastreuses de cet abandon. D. João fort embarrassé à cause des espérances par lui données à l'ambassadeur, fut encore aidé par son ministre qui lui ~~demanda~~ proposa de demander à l'Angleterre l'occupation de Portsmouth en échange de l'île Ste Catherine. La proposition effraya l'ambassadeur mystifié et le Brésil resta intact.

Cependant les événemens se pressoient en Europe comme au Brésil; depuis plusieurs années l'Europe conjurée contre le génie d'un homme, se soulevoit en masse, et les thrônes se relevèrent à la chûte du colosse. Alors le Portugal délivré de l'invasion étrangère, rappeloit son Roi et menaçoit d'une scission violente, envieux qu'il étoit de la suprématie que donnoit au Brésil le siège du gouvernement, tandis que le Royaume étoit livré à l'autorité secondaire d'un vice-Roi. D'autre part l'émancipation intellectuelle des colons s'accroissoit menaçante des idées neuves infusées chez eux par la connoissance des grands événemens de l'Europe; déjà la dénomination de colonie n'existoit plus que dans les formes, car la population se familiarisoit chaque jour avec les idées d'indépendance dont la réalisation devoit ouvrir une voie large à toutes les ambitions.

Placé entre le double écueil de la scission du Royaume et de l'émancipation de la colonie, le Roi D. João s'efforçoit d'éviter le premier, en contournant le second; dans ce but il promit son retour aux Portugais d'Europe

et une constitution

= Cette digression doit suivre en note et non dans le corps du livre =

Un des actes les plus saillants du séjour de D. João au Brésil, fut le traité qu'il se laissa imposer par l'Angleterre pour la suppression de la traite des nègres. Sans ~~entrer dans les~~ se livrer aux considérations ~~philanthropiques~~ philanthropiques qui qui entrèrent pour bien peu, quoiqu'en disent les philanthropes de cabinet de la grande Bretagne, dans cette exigeance de pure politique anglaise, et en considérant cette grande question sous le simple rapport de l'intérêt matériel du Brésil, il seroit imprudent de nier que D. João en se laissant dominer par l'esprit Breton, n'ait pas décrété sciemment ou imprudemment, par le fait de ce traité, la ruine de la partie du Brésil située sous la zône torride, c.a.d. l'abandon des deux tiers de cet immense empire. En effet l'Angleterre, comme D. João n'ignoroient pas que ces contrées douées d'une fertilité dont l'Europe ne peut offrir d'exemple, ne demandent que des bras pour déployer leurs richesses, et que ces bras ne sauroient être pris ailleurs que sous le ciel brûlant de l'Afrique. or, privées de ce secours qui seul leur est propre, elles devront demeurer incultes et nuisibles plutôt encore qu'inutiles pour le gouvernement.

Que si une philanthropie exagérée et sans examen se récrioit contre cette assertion, qu'elle élève la voix et pourvu qu'elle n'exige pas autre chose que d'être convaincue d'erreur par la preuve des nécessités locales qu'elle ignore, on entrera en lice avec cette puissance de conviction puisée dans la connoissance de ces nécessités, et qui sait braver des préjugés même honorables, pour marcher, les faits en mains, à la recherche de la vérité. en attendant, on se bornera à citer un fait facile à apprécier. C'est la continuation patente de l'importation des nègres au Brésil, au mépris de la loi et en dépit de la pénalité rigoureuse qu'elle prononce, et à travers les difficultés dont la multiplicité et l'importance rebuteroient les plus intrépides, si d'autre part ils n'étoient encouragés par un placement constamment assuré par ~~la loi~~ les besoins de l'agriculture brésilienne, loi plus puissante pour ~~aux~~ introducteurs que n'est effrayante, pour ~~les introducteurs~~, la loi de prohibition. Si un fait aussi prouvé n'étoit pas preuve évidente de la vérité de l'assertion, qu'on ~~propose~~ discute la solution de ces deux questions: l'Africain est-il malheureux de son esclavage en Amérique; 2° l'introduction des nègres au Brésil est-elle une nécessité de localité?. la première de ces questions fournira de belles pages au sentiment de la philanthropie, et la 2ème exigera une grande connoissance des lieux; mais l'une et l'autre peuvent-elles être niées malgré les faits? qu'on ~~essaye~~ en fasse l'essai: c'est une question assez grave pour être traitée largement, mais la condition indispensable, c'est la bonne-foi, c.a.d. l'abnégation de tous préjugés de l'esprit ou du cœur, afin d'examiner les faits avec impartialité. Du choc naît la lumière, et il ne sera personne même courage que celui qui aura porté un homme à se ~~[illegible]~~ poser en regard d'une opinion d'autant plus redoutable qu'elle a pour elle les ~~[illegible]~~ sympathies du cœur sous le voile desquelles se dérobent d'immenses intérêts politiques et qui ne peut être attaquée que par les armes de la froide raison étayée cependant de toute l'autorité des faits. Certain offriroit-on pour preuve contraire à l'assertion, ~~la révolution~~ l'initiative que l'Angleterre vient de prendre dans

Dans des colonies de l'ouest ; ce fait est au contraire une preuve irrécusable de ces intérêts gigantesques qui recouvre le voile de la philanthropie, et l'évidence de cette démonstration n'attend qu'une provocation, pour être dévoilée.

et une constitution aux habitans du Brésil. En effet D. João promulga la constitution octroyée au milieu des enthousiastes acclamations d'un peuple qui, délivré enfin de la verge métropolitaine, dont la puissance avoit étouffé tout élan des passions pendant près de trois siècles, croyoit voir luire l'aurore d'un beau jour. Mais cet avant-goût de liberté loin de satisfaire les ~~[illegible]~~ ambitions en éveil, leur donna un essor plus rapide et d'exigeances en concessions, le pays avançoit à grands pas vers l'in-dépendance. Alors convaincu que sa présence ne pouvoit que retarder, sans détourner la réalisation de ce projet qui occupoit toutes les têtes, et effrayé de la fermenta-tion des esprits dans le Royaume du Portugal, Dom João abandonna le Brésil où il laissa son fils ainé D. Pedro, avec ordre de diriger le mouvement ~~[illegible]~~ s'il ne pouvoit le comprimer; politique sage eu égard aux circonstances qui dominoient la volonté.

Voir le Supplément — point 10

En effet à peine D. João avoit quitté le Brésil, lors qu'une opposition s'organisa, redoutable, contre les restes de la domination portugaise, réclamant avec énergie l'indépendance absolue du joug de la métropole et proclamant la nationalité Brésilienne. Dans l'al-ternative de s'exiler ou de se mettre à la tête du mouvement, le choix de D. Pedro ne fut pas douteux, et ce qu'on a appellé la rébellion du fils contre le père, fut excusé par l'entrainement des circonstances et peut-être par l'irrésistible nécessité.

Le jeune prince proclama l'indépendance du Brésil et fut proclamé à son tour Pedro Ier Empereur Constitutionnel et Défenseur perpétuel du ~~[illegible]~~ sol Brésilien, titre pom-peux dont l'éclat ~~[illegible]~~ devoit pâlir bientot devant l'oriflamme Argentine,[1] et cependant D. Pedro, par son courage, étoit à la hauteur de sa position, mais les capacités de l'empereur étoient au dessous du caractère de l'homme. Pour comprendre cette distinction, il faut connaitre le peu de soins dont fut entouré l'enfance de ~~l'empereur~~ ce prince, et l'éducation déplorable qu'il avoit reçue.

Jetté sur la terre du Brésil par le naufrage de la puissance de son père, D. Pedro, enfant, n'avoit pu y porter que le souvenir de sa naissance royale, ce souvenir même étoit un écueil pour ses dispositions morales que rien ne tendoit à diriger vers le bien, vers le beau; il ne pouvoit donc en concevoir que de l'orgueil. Son père absorbé par le sentiment des maux qui pesoient sur sa destinée, et privé, dans son exil, des ~~ressources~~ moyens d'éducation qu'il eut trouvés en Europe, ne pouvoit pourvoir dignement à l'éducation de l'héritier présomptif; sa mère... paix aux morts.

---

1 Voir Page guerre contre B^os^ Ay^res^ chapitre VI ses résultats —

Ainsi le jeune Royal croissoit, sans culture d'esprit, dans un palais infesté par le scandale et la démoralisation, sous la férule d'un père dont le caractère aigri par le malheur imposoit aux enfans des privations dues à une étroite parcimonie. quelles pouvoient être les conséquences d'une enfance ainsi passée? il falloit bien que les dispositions naturelles du jeune prince fussent droites et bonnes, pour qu'il ne se soit pas laissé aller à tous les excès d'un caractère violent, (car tel étoit celui de D. Pedro) et si à l'âge des passions, alors qu'élevé par un événement brusque sur le trône du Brésil, et échappé à peine à la dépendance outrée où le tenoit son père, on n'a eu à lui reprocher aucun abus ~~honteux~~ de pouvoir dont la cause tint à un naturel mauvais ou cruel, comment lui feroit-on un crime de la dissolution de ses mœurs que la jeunesse seule pourroit excuser, si le climat, les facilités locales, et enfin sa position, la plus critique pour un jeune homme, n'atténuoient encore l'importance des exagérations haineuses. au reste sous des formes un peu âpres, D. Pedro cachoit un fonds de bonté, et son âme flétrie par la corruption de l'exemple, conservoient encore des traits de grandeur qui lui étoient propres, originels. D. pedro étoit libéral sans profusion, généreux de caractère, fort d'esprit et de corps, en un mot capable de choses grandes, si l'éducation n'eut pas failli aux dispositions naturelles. on lui a ~~reproché~~ imputé la mort de sa première épouse; un jugement droit ne sauroit accepter cette tradition sans injustice, car sa conduite envers sa seconde épouse démentiroit cette accusation qu'aucun acte de sa vie privée ou publique, ne viendroit du reste confirmer.

Cette digression sur le caractère de l'homme, ne sera pas hors de propos pour juger l'Empereur.

Monté sur le trône du Brésil, D. pedro trop jeune pour gouverner, régna d'abord sous l'influence des hommes qui avoient su lui inspirer de la confiance par la manifestation de leur dévouement à la cause nationale.

Le plus remarquable entre les hommes qui figurèrent dans les premiers tems de l'indépendance Brésilienne, est José Bonifacio de Andrada né à minas-geraes. Doué d'une intelligence à proportions vastes, il figura, dans sa jeunesse parmi les premières capacités de l'université de Coïmbra où il acheva son éducation. revenu au Brésil, il se livra à l'étude des sciences naturelles qu'il étudioit dans la belle page écrite sur le sol de sa patrie, et on doit à ce savant des notions précieuses sur les richesses de l'intérieur du Brésil en minéralogie. mais travaillé secrètement de l'amour du pays, il s'abandonnoit à l'espérance de le voir fort de ses propres ressources, heureux des richesses dont la nature l'avoit comblé et fier d'une indépendance dont une immense prospérité devoit être le complément et le but. absorbé dans ce rêve doré, José Bonifacio se voua à la cause de la nationalité Brésilienne. toutefois il connoissoit assez la situation morale de son pays pour être convaincu que la grande cause avoit besoin d'un grand appui et cet

appui,

et cet appui, il le vit dans le fils des Rois du Portugal et ce jeune prince devint l'objet de ses soins. Il travailla et parvint à lui faire comprendre la nécessité de s'attacher les patriotes Brésiliens pour détruire la influence égoïste de la métropole, lui faisant entrevoir dans un brillant avenir la gloire de la création d'un grand empire.

Il faut le dire, José Bonifacio ne regarda pas son jeune empereur seulement comme l'instrument du bonheur national; il lui voua de plus un attachement sincère qui prenoit sa source dans une sorte de reconnoissance pour D. Pedro dont la naissance et le nom étoient pour le Brésil la sauvegarde de l'anarchie. au fait il est difficile de dire quelles eussent été les conséquences d'une révolution aussi importante, si le but ~~tant~~ présenté au peuple n'eut été la fondation d'une dynastie Brésilienne qui devoit garotter toutes les ambitions au pied d'un trône. ou plutôt il est certain que le Brésil auroit subi le sort des colonies espagnoles, alors que soustraites au joug de la métropole par des efforts et des sacrifices héroïques, elles devinrent immédiatement la pâture des ambitions individuelles, et ces ambitions n'ont cessé de les torturer depuis leur émancipation politique.

Les hautes qualités de José Bonifacio doivent lui assurer l'estime des Brésiliens qui voudront se reporter aux évènements de l'indépendance de leur pays, et telles que soient la modification que les évènemens postérieurs ont apportée dans l'opinion des Brésiliens, ils doivent honorer le caractère de cet homme dont la fermeté, le dévouement et le désintéressement avoient posé la base sur la quelle auroit dû reposer la prospérité l'avenir de ce grand empire, s'il eut pu le préserver de l'action délétère des passions mauvaises qui appèlent aujourd'hui le démembrement du sol, pour le plus facile développement des ambitions individuelles. Dirigé par un tel maître, D. Pedro adoptoit avec docilité les conséquences de l'évènement qui l'avoit porté à l'empire, et les institutions libérales appropriées au besoin de la localité, se développoient avec sagesse dans le fond et avantage dans leurs effets; ce n'est pas que D. Pedro ne heurta quelque fois contre une force qui résistoit à ses volontés, car José Bonifº possédant la confiance de son jeune souverain, lui prouvoit son dévouement par une opposition résistance froide et raisonnée à des projets qu'il jugeoit précoces ou inopportuns, mais convaincu qu'il remplissoit un devoir, José Bonifacio résistoit et D. Pedro le laissoit faire. un trait seul suffit, quelque fois, pour juger la portée du caractère d'un homme; il faut en citer un qui dépeint le rigorisme moral de José Bonifacio: Ministre des finances, il étoit convaincu que son exemple devoit influer sur la moralité publique, en conséquence il avoit soin de laisser voir combien il étoit distributeur religieux des deniers publics; ainsi privé de fortune, il préféroit emprunter à ses amis pour satisfaire à son penchant pour la bienfaisance, et même pour les besoins de la maison,

plutôt que d'anticiper d'un seul jour sur les revenus qui lui étoient alloués sur les deniers de l'état. Cette honorable modération, il l'appliquoit à tous les actes de son administration. Or son frère, aussi ministre d'état, lui ayant demandé une somme en anticipation de ses honoraires, José Bonifacio refusa; plainte est portée à l'Empereur qui lui fait dire de payer la somme demandée; José Bonifacio exige un ordre par écrit; on le lui présente. Alors José Bonifacio muni de l'ordre et de son porte-feuille, va les remettre à D. Pedro avec sa démission, mais D. Pedro sourit, paya la somme de ses propres deniers et conserva à José Bonifacio le ministère des finances. Heureux D. Pedro, s'il n'eut jamais perdu un tel souvenir pour se laisser aller plus tard à une injustice en exilant José Bonifacio devenu des intrigues ambitieuses dont le jeune Empereur se laissa envelopper. Mais il ne faut pas anticiper.

L'indépendance du Brésil eut un fâcheux retentissement dans le royaume de Portugal, et la fierté métropolitaine se soumit avec peine à ce grand événement dont il étoit facile de prévoir les conséquences; ~~et ces~~ c'est-à-dire l'anéantissement du crédit Portugais dans son ex-colonie et le froissement de nombreux intérêts; ces conséquences, il fallut cependant les accepter. En effet, soit que le progrès des idées libérales facilitât chez les Portugais les conséquences de l'implantation de ces idées au Brésil auquel ils avoient donné une haute leçon par la constitution arrachée à leur Roi D. João, ~~à ton~~ soit que D. João ~~fut~~ ~~[illegible]~~ comprit la l'impossibilité de reprendre par la force sa domination du Brésil, D. João accepta le fait sans le reconnoitre d'abord, et c'est à peine si pour satisfaire aux exigeances des intérêts froissés, il accorda un semblant de protection et de secours au gouverneur de la province de Bahia, le général Madeira, qui n'avoit pas voulu reconnoitre la révolution opérée à Rio Janeiro, protestant contre la constitution de l'Empire et les droits de l'Empereur. Telle qu'ait été l'inutilité de la resistance de Madeira, il faut honorer le sentiment de fidélité qui excita ses efforts car ce n'est pas pour un homme un léger titre de gloire, que de se montrer seul fidèle à la foi jurée, au milieu de l'entrainement général, abstraction faite de considérations autres que celle du devoir consciencieux.

Deux années d'une lutte sans énergie furent le seul obstacle que rencontra l'Empire naissant, et le Portugal éclairé sur ses vrais intérêts, préféra se ménager des avantages dans son ex-colonie, que de s'épuiser par une lutte dont il n'étoit pas possible de prévoir le terme et dont les résultats mauvais déjà se faisoient sentir en Portugal, privé qu'il étoit des relations commerciales du Brésil. Plus sagement inspiré que le gouvernement Espagnol ne l'a été au sujet de ses propres colonies, le Portugal retrouva dans un traité d'amitié et de commerce les avantages que l'Espagne est réduite, aujourd'hui encore à attendre du bon vouloir de ses ex-colonies, car celles-ci ouvrirent leurs ports à toutes les nations à l'exception et au grand préjudice de la métropole.

Mais ce ne fut pas sans ~~et~~ déchiremens internes que s'opéra la révolution du Brésil, et les colons Portugais qui ne voulurent pas jurer la constitution, n'eurent d'autre ressource que l'exil. Il y eut de grands intérêts mutilés, des fortunes anéanties et des calamités inévitables dans le bouleversement d'un ordre de choses qui s'écroule sous les ruines mêmes de son institution.

En paix avec le Portugal et solidement assis sur le trône du Brésil, D. pedro laissoit se développer les institutions ~~nouvelles~~ libérales avec une rapidité qu'assortoient avec peine les formes monarchiques et la volonté quelques fois absolue d'un monarque jeune encore qui n'entrevoyoit pas toutes les conséquences des idées neuves pour lui et pour le pays. aussi D. pedro se voyoit quelque fois froissé dans ses opinions personnelles encore non dépouillées du sentiment de suprématie qu'il ne pouvoit se résoudre à abdiquer en faveur des ordres de l'état ~~qu'il a~~ crées par la constitution; delà quelques chocs dont l'effet sans influence immédiate sur le pays trop ébloui du grand événement de l'indépendance, préparoient cependant autour de D. Pedro le foyer des intrigues et des haines qui s'alimentoit de tous les incidens provoqués par les désordres de la conduite privée du jeune empereur; mais laissons au tems d'en développer les conséquences.

L'événement le plus remarquable du règne de D. pedro et peut-être le moins glorieux, fut la guerre qui éclata entre le Brésil et la ~~Révolutionnaire~~ République Argentine. Sans entrer dans de longs détails sur cet événement, il est bon de faire connaître les causes qui l'amenèrent, et pour cela il faut jetter un regard en arrière. L'arrivée de D. João au Brésil fut suivie de près du soulèvement des colonies Espagnoles contre le pouvoir de leur métropole alors bouleversée par la guerre qu'avoit provoqué l'invasion Française en Espagne. effrayé de ce grand événement dont il redoutoit les conséquences pour sa propre colonie, le Roi D. João envoya une ~~arm~~ armée de dix mille hommes aux frontières du Brésil, pour les préserver de la contagion révolutionnaire. l'expédition pénétra dans la province orientale de l'Uruguay sous le prétexte d'en chasser le tyran Artigas dont les bandes affamées mettoient à feu et à sang cette belle contrée, tenant dans une alarme perpétuelle les colons des frontières du Brésil qui n'étoient pas exemptes de dévastations partielles. un but aussi plausible en apparence, cachoit le désir bien naturel de refouler le mouvement insurrectionnel sur la rive occidentale des fleuves de la plata et de l'uruguay. les forces Portugaises occupèrent donc Montevideo clef du Rio de la plata, et parvinrent à chasser de la campagne le fameux chef Artigas qui depuis lors refugié au Paraguay, auprès du Dictateur Francia y termine doucement sa carrière aujourd'hui avancée.

L'avantage de cette position étoit immense pour le Brésil car outre l'intervalle de la rivière qui séparoit l'insurrection américo-espagnole des colons Portugais, ceux-ci gagnoient le vaste territoire de la rive orientale du fleuve qui formoit une limite bien démarquée et du reste la plus naturelle des colonies Portugaises au Brésil depuis un littoral de 1200 lieues environ depuis l'embouchure du fleuve des Amazones, jusqu'à

jusqu'à celle du Rio de la plata. le vice-Roi de Bs As trop occupé de la lutte qui se développoit menaçante sur tous les points de son gouvernement, et redoutant moins encore l'ambition du Portugal que la contagion de l'insurrection, laissa faire D. João. plus tard la vice-royauté fut abolie, l'indépendance proclamée et le gouvernement démocratique établi sur les ruines de la puissance Espagnole. les succès de la République refouloient le pouvoir Espagnol de province en province et bientôt le pérou seul devint le théâtre de la lutte qui se prolongea jusqu'en 1823, peu après l'avènement de D. pedro au trône du Brésil. cependant les forces Portugaises à Montevideo occupoient la province orientale au nom du Roi de Portugal. c'étoit un grand spectacle que ce débris de la domination des deux métropoles, subsistant comme par prodige sur la limite des deux colonies insurgées; singulier enseignement offert à la méditation des Rois. ensuite vint le traité de paix entre le Portugal et le Brésil qui mit fin à la résistance de Madeira gouverneur de Madeira dont le retour en Europe fut suivi du rappel des troupes Portugaises de Mte Vdeo en Europe. cette mesure concertée avec D. Pedro, permit à celui-ci de s'emparer de la province ~~de Montevideo~~ orientale, avant que la République Argentine fut en mesure de revendiquer ses droits sur une partie du territoire de l'ex-vice royauté; mais les prétentions mutuelles ne tardèrent pas à troubler les relations de sympathie que le Brésil indépendant avoit formé avec la République. celle-ci invoquoit le droit de la province Orientale à l'indépendance qui devoit lui être commune avec les autres provinces de l'ex-vice-royauté, et le Brésil s'appuyoit sur le fait de l'occupation ~~qui~~ et sur les limites naturelles que le Rio de la Plata formoit, avec le Rio Amazonas, à l'Empire du Brésil. de telles prétentions ne pouvoient être réglées que par la force; de part et d'autre on en appela au pays. le voeu de la République fut unanime, et la guerre fut décrétée par acclamation. au Brésil au contraire, une forte opposition s'éleva contre les prétentions du gouvernement que l'on qualifioit d'attentatoires au droit des gens. ce fut le premier obstacle sérieux que rencontra D. Pedro; il convoqua extraordinairement le sénat et les députés, et après avoir développé les ~~[illegible]~~ motifs qui le portoient à disputer par la force une conquête qui avoit couté du sang et des sommes considérables au Brésil, sous le règne de son père, il déclara que reculer devant les prétentions de la république, étoit indigne du Brésil, et que plutôt que d'abandonner la bande orientale sans une indemnité égale à la grandeur du sacrifice, il falloit accepter les sacrifices nouveaux que provoquoit l'agression de la république. l'opposition s'étayant sur l'injustice des prétentions du gouvernement, résista à cette manifestation énergique du vouloir Impérial, mais D. Pedro avoit trop avancé pour pouvoir reculer, et après avoir exposé l'ignominie qui entacheroit son règne s'il consentoit à céder un pays qui formoit la limite effective de l'Empire, à l'avènement de l'Empereur, et que le faire, seroit manquer à un principe fondamental des constitutions de l'Empire, qui en prohiboit le démembrement, D. Pedro protesta contre la violence qui lui étoit faite

qui lui étoit faite, annonçant que si les pouvoirs de l'état lui refusoient leur concours, dans cette circonstance, il trouveroit, dans ses propres ressources, les moyens de venger l'honneur de la nation qui lui avoit confié ses destinées. cette résolution vigoureuse déconcerta l'opposition, et après de longues discussions la guerre fut votée.

De part et d'autre on se prépara à la lutte d'autant plus sérieuse qu'elle étoit le premier essai des forces de deux peuples nouveaux, et fiers de leur nationalité qu'ils venoient d'arracher à trois siècles de domination contre deux pouvoirs dont l'origine même paroissoit assurer la perpétuité. pour se servir d'une image plus claire, c'étoient deux jeunes ~~[illegible]~~ athlètes qui après avoir terrassé leur maître, s'avançoient l'un vers l'autre, l'orgueil sur le front, le feu dans le regard, et au cœur, la conviction de leur droit ou de leur force. il faut le dire cependant car c'est la vérité: la conduite du gouvernement de Buenos Ayres ferme, mais moins hautaine que celle du gouvernement brésilien, sembloit attester la conscience de son droit et Buenos Ayres annonça la guerre contre le Brésil, comme la continuation de la croisade pour la cause de la liberté et de l'indépendance dont elle avoit donné le premier signal sur le continent du Sud amérique. il y avoit chez le peuple argentin conviction de sentiment, et dans ~~l'esprit~~ la résolution du gouvernement brésilien on ne pouvoit voir qu'une nécessité politique. les dispositions morales des deux peuples indiquent la nature de leurs efforts; en effet, abstraction faite de l'orgueil national également exagéré de part et d'autre, on vit chez les républicains un dévouement courageux lutter, presque sans moyens, (car la guerre de l'indépendance déjà les avoit absorbés) contre la puissance matériellement supérieure du Brésil, ~~fort~~ car c'étoit de la vivacité de ses ressources dont il usa avec prodigalité. les désordres de l'administration pendant cette guerre ruineuse, et les abus sans nombre qui en devinrent la conséquence, ne furent pas une des moindres causes du peu de succès des efforts du Brésil; cependant le gouvernement n'avoit rien négligé, au contraire D. pedro voyant dans cette guerre, non seulement un but puissant d'intérêt, mais encore une occasion peut-être unique d'acquérir de la gloire, résolut de faire triompher ses prétentions par un coup d'éclat. à cet effet des préparatifs immenses eurent lieu et une flotte imposante se rallioit à l'île Ste catherine tandis que l'armée expéditionnaire réunie dans la province de St pedro do rio grande do Sul s'avançoit dans la bande orientale pour faire lever le siège de Montevideo cerné par l'armée argentine. si D. pedro avoit pu, comme c'étoit son vouloir, prendre le commandement de l'expédition, il est probable que l'ardeur de son caractère, son courage personnel et les intérêts puissans qui l'animoient, eussent donné à l'entreprise une impulsion de vigueur, un sentiment de résolution que n'ont pu lui imprimer les chefs au moins inhabiles qui furent loin de justifier la confiance de l'empereur. mais à peine arrivé à Ste catherine D. pedro se vit forcé de retourner à Rio Janeiro où un événement malheureux avoit jetté la consternation parmi le peuple; c'étoit la mort de l'impératrice qui fut suivie de quelques symptômes

symptômes de fermentation exploités ambitieux pour flétrir ce qu'on appeloit le despotisme de D. Pedro. Les rumeurs populaires allèrent même jusqu'à accuser ce prince de cruauté envers la défunte impératrice, à cause des mauvais traitemens dont elle étoit dit-on l'objet. à ces nouvelles D. pedro s'empressa de nommer un général en chef qu'il investit à tort du double commandement de la flotte et de l'armée: sans doute le but de D. pedro étoit de donner à ses forces une action d'ensemble pour tenter des résultats simultanés sur terre et sur la mer, mais cette pensée bonne, peut-être, s'il l'eut exécutée en personne, devint une cause de désunion et même d'antipathie entre les principaux officiers supérieurs, car tous eussent obéi à des ordres émanés de leur Empereur, tandis que chacun d'eux se sentoit froissé de prêter obéissance à l'amiral pinto commandant général de terre et de mer, soit que de son quartier général il envoyât un ordre à l'escadre, soit que de son vaisseau amiral il ordonnât des dispositions aux troupes de terre. On conçoit quelles durent être les conséquences d'une direction aussi difficile pour le chef que favorable à l'intrigue. Il n'est pas tems de faire connoître les résultats de cette guerre, car ils se rattachent aux événemens qui amenèrent l'abdication de D. pedro; il faut avant développer ~~—~~ les combinaisons morales qui réunies aux effets matériels de l'indépendance d'abord, puis de la guerre contre Buenos-Ayres, préparèrent la chute de ~~D. Pedro 1.~~ l'empereur.

Revenu dans sa capitale, D. pedro y trouva une morne consternation causée par la mort de l'impératrice que le peuple appeloit la princesse bonne, sa bienfaitrice; le deuil fut général et spontané, c'est le plus bel éloge du caractère de cette princesse. Archiduchesse d'Autriche, belle-sœur de Napoléon, elle ne croyoit pas, en épousant le prince royal du Portugal, porter un jour le même titre que sa sœur Marie-Louise; mais si Marie Louise, après avoir porté la première couronne du monde, n'a pas su en traîner les débris glorieux dans un exil qui l'eut honorée, au contraire sa sœur, de princesse royale, devenue impératrice, n'a vu d'autre moyen de faire briller sa couronne qu'en l'ornant du sentiment de bienfaisance dont elle étoit possédée; et si, princesse royale et soumise aux exigeances parcimonieuses du père de son époux[1] son cœur souffroit de ne pouvoir remplir le besoin de bien faire, impératrice du Brésil, elle se livra sans réserve à ce penchant heureux qui honore sa mémoire. ainsi les sœurs archiduchesses auront un renom bien différent: l'une, de la plus haute place du monde, est tombée sans éclat; l'autre a fait briller par les qualités du cœur le titre d'impératrice qu'elle porta trop peu de tems pour le bien de son peuple. trop bonne pour s'occuper de son bien propre, les égaremens de son époux l'affligeoient sans lui causer ces tourmens que les femmes

---

1 On assure que D. João poussa l'avarice jusqu'à assigner à son fils D. Pedro, la modique somme de 400$rs reis par mois (f. 2400) pour ses dépenses privées, même après son mariage avec l'archiduchesse

attribuent au malaise du cœur ; elle attendoit du tems seul le changement de son époux, aussi n'opposait-elle à la fougue de son caractère que cette douceur de résignation qui seule donne un cœur vertueux. Cinq enfans furent le fruit de cette union : l'ainée Da maria da gloria, depuis Reine de Portugal, le second est D. pedro IIe proclamé Empereur du Brésil, après la chute de Don pedro ; un autre est mort bien jeune et deux sœurs restent au Brésil, princesses impériales.

Trop jeune pour comprendre son épouse, et emporté par le tourbillon des passions, D. pedro laissoit bénir les bienfaits de l'Impératrice, sans s'inquiéter si une partie de ces béné-dictions ne se changeoit en haine contre lui-même, à cause des bruits répandus par l'intrigue, accrédités par la crédulité, qui le représentoient comme le bourreau de son épouse. et cependant son plus grand tort, peut-être, étoit de ne pas s'occuper assez d'elle, surtout depuis qu'une femme fameuse par l'em-pire absolu qu'elle exerçoit sur l'esprit de D. pedro, le tenoit sous le joug de ses charmes. À eux seuls, cette femme devoit sa puissance, car son intelligence inculte ne pouvoit influer sur le moral du prince : habile seulement au soin de ses intérêts, elle travailloit pour assurer à sa vieillesse un avenir fortuné et à ses enfans illégitimes une carrière brillante. Le premier de ces buts, elle l'a obtenu, mais le second fut son écueil, et plus sage ~~[illegible]~~, que ne l'est de coutume l'ambitieux, elle préféra une disgrâce prématurée à une chute inévitable. La marquise de Santos, c'est le nom de la favorite, après avoir épuisé le poison de ses charmes sur son royal amant, se retira de la cour et, dans une splendide retraite, elle termine des jours tranquilles, s'ils peuvent être exempts de remords. De tous les enfans nés de ces illicites amours, on ne cite que la Duchesse de Goyas qui, enfant, fut conduite en France, comme on le verra plus tard. peut-être la marquise de Santos ne fut-elle pas étrangère à la disgrâce d'un homme que D. pedro auroit dû respecter ; cet homme c'est Jose Bonifacio de Andrada qui succomba sous les coups de l'intrigue et vit son dévouement à la fortune de D. pedro payé par un exil qui l'honore. Il est probable que dépeint aux yeux du prince, par les courtisans que tenoit en émoi son inflexible droiture, comme un homme dangereux qui tôt ou tard abuseroit de la faveur du maître, D. pedro s'empara de cette idée qui excusoit une injustice et sous le voile spécieux du bien public, peut-être ne fut-il pas fâché d'éloigner un témoin de ses désordres d'autant plus importun qu'il étoit sévère et dévoué.

alors D. pedro n'eut plus de frein et le déréglement de sa con-duite jetta la démoralisation dans une cour corrompue dont le modèle étoit la marquise de Santos, les honneurs et les dignités souvent devinrent le prix d'une honteuse corruption que révéloit une basse adulation et l'intrigue des ambitieux. or s'il est vrai de dire que là furent les causes premières de

la chute

De la chute de D. Pedro, on conviendra que, pour sa part, et eu égard au vice de son éducation faussée, il étoit fondé dans le mépris, qu'il ne cacha peut-être pas assez, envers les hommes qui l'entouroient; ces hommes devoient tout à D. Pedro, ou plutôt aux passions du maître qu'ils excitoient pour se rendre nécessaires, ils lui devoient tout, et bien ils furent les auteurs de la chute du maître qui les avoit élevés jusqu'à lui, s'il ne s'étoit abaissé jusqu'à eux. Leçon grave, exemple redoutable de l'action délétère de l'immoralité sur l'existence des empires.

Mais laissons la classe élevée pour jetter un coup d'oeil sur les classes inférieures de la société et examiner l'influence de l'exemple sur la moralité publique.

chapitre III.

Causes de démoralisation – un tableau de mœurs – nègre fidèle – population noire – population mixte – leur influence sur les mœurs et la prospérité du Brésil – ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ nègres marrons.

Si jusqu'alors (1825-26) quelques restes de la simplicité première des mœurs avoient résisté à l'ébranlement immense causé par l'intronisation de l'empire sur les ruines de la puissance métropolitaine, c'est à cette époque que la démoralisation jettée d'en haut se répandit comme un torrent. Les lumières de la civilisation dont l'action simultanée auroit dû opposer une digue au torrent, devinrent impuissantes et cela devoit être, car les lumières guident l'intelligence, tandis que la démoralisation flatte, attire, entraine les sens; or s'il est vrai que l'empire des sens est redoutable pour un jeune homme abandonné à ses penchants, combien sensible devient cette vérité appliquée à un peuple jeune d'organisation; avide de moyens jusqu'alors inconnus qui s'offrent ~~[illegible]~~ aux passions pour les satisfaire, et qui n'a pas pour frein, regardé collectivement, la loi des convenances imposée aux individus. Ainsi la diffusion des lumières moins prompte et moins puissante que l'action des passions déchaînées, n'eut d'autre effet sur les masses, que de voiler sous des dehors polis, les désordres d'un intérieur corrompu. Alors l'égoïsme, ce fruit nécessaire et toujours précoce de la civilisation, effaça le souvenir de cette facilité de secours mutuels qui avoit été la base de la prospérité coloniale, alors le travail fit place à ~~[illegible]~~ l'ambition, et l'intrigue devint la voie la plus facile et la plus large de prospérité. L'altération des principes de la morale pénétra jusques dans la famille et il est douloureux de dire que jusqu'à ce jour la civilisation n'a pu atteindre encore, au Brésil au delà de la superficie des formes. De longues années passeront, de nombreuses révolutions physiques ou morales se succèderont avant que le Brésil retrouve des mœurs consciencieuses; ou plutôt c'est fini pour lui, car pourquoi seroit-il en dehors de la loi commune? or la loi commune des nations n'est-elle pas d'errer dans de longues erreurs, puis de finir, en s'effaçant, et disparoître...

Assurément rien de plus disgracieux que de fouiller dans l'ordre sociale d'un peuple, car de ce travail ingrat peuvent naître des jugements exagérés dans l'esprit du lecteur qui envelopperoit imprudemment une nation dans l'opprobre qu'appellent seuls les méfaits individuels; d'autre part l'intérêt de la morale exige de flétrir l'immoralité. Dans ce but il n'est pas indifférent de choisir quelque fait isolé qui puisse faire comprendre toute la gravité du mal sans jetter cependant une tache sur les masses.

Entre les faits nombreux qu'un long séjour offre au souvenir, on en choisira un seul d'un caractère frappant; la préférence lui est acquise à d'autres titres, et le principal est d'avoir eu lieu dans une province du Brésil autre que celle ~~qui en~~ de Rio Janeiro. quant à l'exactitude, elle est trop avérée sur les lieux, pour que ce récit encoure le blâme généralement prodigué à ce que l'on appèle contes de voyageur, aussi laissera-t-on parler le témoin.

Prié par une personne de connoissance de l'accompagner ~~[illegible]~~ dans une visite qu'elle vouloit faire à son beau-père avec témoin, disoit-elle, je me rendis à son invitation; arrivé chez le beau-père, le gendre le salue dans les termes usités.

« Vive mon beau-père, j'estime qu'il jouit de la santé, et je « m'en félicite — oui, mon gendre, et vous-même êtes en bonne « santé, et je m'en réjouis; quel événement vous amène? — « ce n'est rien, mon beau-père, après le plaisir de vous voir, seule- « ment je viens réclamer de votre obligeance quelques papiers « que je laissai dans la chambre de mon épouse, votre fille, « lorsque je quittai votre maison — eh bien, mon gendre, la « maison est à vos ordres, entrez et cherchez; ce que vous aurez « laissé, vous le retrouverez — je désirerais que mon beau-père « m'accompagnât pour lui montrer que je ne veux que ce qui « m'appartient — c'est inutile, mon gendre, la maison est « à vos ordres, allez. » et le gendre passa dans l'ex-chambre « nuptiale, cherchant les papiers qu'il y avoit laissés. Cependant le beau-père appelle son nègre, le fidèle, et lui dit: mon gendre est ici... le nègre balbutie et répond: Seigneur, cependant je l'ai vu tomber... — allons! on se sera trompé; retire-toi et le fidèle se retire. le gendre rentra. « mon « beau-père, dit-il, je suis fâché de vous annoncer que les papiers « que je cherche, ne sont plus où je les avais laissés — j'ignore, « mon gendre, ce que vous voulez dire — il est cependant facile « de comprendre que mon beau-père se sera emparé de ces « papiers, car ils renfermaient l'acte de donation de la « sucrerie dont mon beau-père me fit propriétaire, au jour « où j'épousai sa fille — j'ignore complettement ce que « vous voulez dire, mon gendre, et ce que vous avez pu faire « de ces papiers, mais si vous avez des droits à la sucrerie, « faites-les valoir et justice vous sera faite — pouvez-vous « nier mes droits, mon beau-père, lorsque je les tiens de « vous? — Dieu me garde de nier, mon gendre, puisque « je vous dis: justice vous sera faite — oui, mon beau- « -père, justice du couteau, comme vous avez voulu la « faire, mais votre fidèle vous a mal servi, puisque je « suis vivant — j'ignore ce que vous voulez dire, mon gendre, « mais je sais bien que grâce à votre fidèle, je n'ai pas « été tué moi-même, car il avoit reçu une double (90 fr.) « et je lui en ai donné deux, mais n'en parlons plus, « le ciel est juste! —

» — alors, beau-père, il ne me reste qu'à dévoiler le vol de mes papiers
» et publier ce que je sais de votre vie — c'est comme il vous
» plaira, mon gendre, mais songez qu'on recherche encore le meurtrier
» du voisin, et que sa femme va mettre au monde votre enfant;
» croyez-moi, n'en parlons plus ..... » et le colloque se terminait sur
un ton grave, calme et poli, comme il avait commencé, lorsque
le gendre ajouta: » je ne vous laisserai pas, beau-père, sans
» vous prier de me dire la bonne santé de ma belle-mère —
» — cette dame est fort bien, mon gendre, et vous pouvez lui faire
» des politesses, si vous le désirez — je craindrais d'être impor-
» -tun à cette dame — nullement, mon beau fils, elle a beaucoup
» de plaisir à vous voir; venez. » le gendre introduit dans
la résidence des femmes, baisa la main à sa belle-mère et
après les politesses usitées, la belle-mère s'informa si les différens
entre son époux et son gendre étaient ~~[illegible]~~ terminés.
» pas encore répondit le gendre, mais le ciel est juste, mon beau-
» -père l'a dit » — et il sortit avec le bon père dont il se sépara
en lui souhaitant longue vie et lui dit: » Dieu vous garde ».....

On livre aux reflexions du lecteur cette anecdote capable
d'inspirer de douloureuses méditations aux moralistes.

Bien des complications et même des invraisemblances apparoissent
dans ce récit, en raison de nos mœurs Européennes, mais il faut les
laisser subsister, car on ne pourrait les dissiper que par le récit d'autres
faits, et ils sont abondans; or mieux vaut en laisser l'appréciation à ceux
qui connaissent le pays et le soin d'une triste conviction aux voyageurs
que le hazard mettra au cas de l'acquerir, cette conviction déplorable.
Mais un mot s'est présenté dans ce colloque, qui pourrait n'être pas compris,
c'est l'épithète de fidèle donnée aux nègres dont il est fait mention;
pour l'expliquer mieux, il faut en faire connaître l'origine et le
but.

Un usage admis dans les familles aisées au Brésil, est d'af-
-fecter un nègre jeune au service spécial de chacun des enfans
de la maison; ainsi à la naissance d'un enfant, on choisit par-
-mi les nègres créoles, ou l'on achète un nègre à ce destiné, sa
mission est de passer le jour et la nuit auprès du berceau de
l'enfant pour avertir, de ses besoins, les autres esclaves ou la
mère de l'enfant; plus tard, le nègre accompagne l'enfant
dans tous ses jeux, et dans l'adolescence, le nègre devient
l'instrument obligé de ses volontés ou de ses caprices, habitué
qu'il l'est à ne jamais s'opposer aux désirs de son jeune maître;
ce nègre est appelé <u>le fidèle</u>. le but de cet usage étoit
d'identifier l'esclave avec les besoins de son maître de manière à
trouver plus tard, chez cet esclave, un dévouement à toute épreuve.
à cet effet le fidèle étoit traité avec plus de douceur que les autres
esclaves, et se voyant par là placé au dessus d'eux, il se
croyoit obligé à veiller sur leur conduite, dans l'intérêt du maître
commun; or c'est là une confiance dont s'enorgueillit le
nègre qui en est investi, et rarement il en abuse. C'étoit
donc pour les premiers colons, un usage voulu par les
nécessités locales, mais comme l'abus se glisse même dans
les usages les plus utiles d'une société, on comprend combien

Il a été facile au maître sans moralité, de faire, de son fidèle, l'instrument d'une action mauvaise. Il en est résulté que ces êtres malheureux sont devenus tour à tour fauteurs aveugles d'immoralité, puis exécuteurs nécessaires du crime qu'avoit pu concevoir le maître, mû par des sentimens de haine ou d'ambition, car à qui confier un projet criminel, si non au confident de tous les désordres passés avant d'en venir au crime, surtout lorsque le prix de ses condescendances est une existence heureuse pour le nègre, autant que le bonheur peut être dans l'esclavage, puis la certitude de sa liberté. Les exemples fréquens de cet abus d'un usage bon et utile de sa nature, en font déplorer la pratique.

Que si l'on examine cet usage dans ses rapports avec la facilité de démoralisation dans l'intérieur de la famille, on sera effrayé de l'influence qu'exerce le fidèle, comme instrument, sur les passions précoces de la jeunesse. En effet sous une température ardente, tout porte à un grand abandon dans la tenue des deux sexes à l'intérieur domestique; l'action des sens qu'échauffe un soleil brûlant, accélère les désirs de l'adolescence et les tableaux que lui offre le laissé-aller de la tenue, ne peuvent qu'exciter les désirs naturels; or quel aide plus sûr, pour l'adolescent, que le nègre fidèle dont l'enfance commune a fait pour lui un ami aveugle en son obéissance; il s'adressera à son fidèle qui a appris à ne lui rien refuser, et si celui qui est ordinairement plus âgé que son maître de quelques années, effrayé de l'entreprise dont il entrevoit les conséquences, se roidit pour la première fois, son jeune maître le priera d'abord, puis il le menacera et enfin il lui promettra l'impunité. Dans la fâcheuse alternative de se voir maltraité par son maître, ou de gagner les bonnes grâces sous promesse d'impunité, pour le fait de sa coopération, comment le choix du nègre seroit-il douteux, puisque placé dans une condition sociale telle que les besoins matériels sont les seuls qu'il ambitionne de satisfaire, quel moyen plus facile pour lui que les bonnes grâces de l'homme que le hazard lui a donné pour maître? Dénué de toute idée du bien moral, par le matérialisme de son éducation, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'habitude du servilisme qui devient pr le nègre une nécessité, il est soumis à une influence constamment passive qui étouffe, chez lui, toute velléité du sentiment de moralité. C'est là un reproche grave adressé à cet esprit étroit qui présida au mode d'éducation adopté par les Portugais envers ces êtres qu'ils ont considérés comme instrument grossier et inerte de leurs besoins, de leurs intérêts. Sans doute les Portugais ont voulu neutraliser par ce moyen, les effets du développement d'une intelligence ordinairement vive, puissante, chez les nègres, car leur imagination chaude comme leur soleil, étoit susceptible d'impressions profondes; ils ont craint que le développement de cette intelligence ne produisît une antipathie flagrante et irrésistible

et irrésistible pour la condition machinale à laquelle ils vouaient le nègre esclave ; alors ils ont préféré étouffer l'intelligence pour mieux dominer la matière plutôt que de donner à cette faculté une direction sage de moralité relative à la condition de servitude du nègre, aussi ont-ils obtenu quelquefois des esclaves dévoués ; jamais des serviteurs consciencieux.

Les considérations qui précèdent s'appliquent avec une vérité plus effrayante encore aux personnes du sexe et sans reproduire les causes d'un mal avéré, on se bornera à en déplorer les effets patents. En effet combien de familles ont à gémir sur des désordres domestiques qui n'ont pas eu d'autre origine. C'est surtout dans ces lieux éloignés des villes, où des familles isolées se sont créé une existence totalement indépendante des influences sociales, que l'on trouve les ravages de ce mal ; au fait on conçevra sans peine qu'une jeune personne qui n'a connu que sa propre famille, élevée loin du contact de la société et habituée par les jeux de l'enfance à n'avoir pas d'autre compagne que sa négresse fidèle, en fasse plus tard la confidente de ses pensées intimes ; et la jeune négresse élevée au milieu de ses semblables, dans la coutume du servilisme, sans calcul aucun de moralité, ne deviendra-t-elle pas un instrument forcé de dépravation, alors que soumise à l'influence des désirs naturels à l'adolescence, que excite ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ l'organisation brûlante de l'Africaine, elle reconnoîtra les mêmes penchans chez sa jeune maîtresse ? puis la jeune maîtresse réduite au cercle de la famille, quelle coopération pourra-t-elle chercher pour assouvir la passion infusée par un climat ardent, développée par l'absence de toute contrainte, au moins sociale, et irritée par les confidences de sa négresse déjà pervertie par ses semblables ? elle ne pourra trouver cette coopération funeste que dans le cercle de la famille, et si la voix de la nature a plus de force que la passion, eh bien, n'a-t-elle pas à choisir parmi les jeunes nègres compagnons naturels de son enfance ?..

Si les faits ne parloient pas plus haut qu'une répugnance bien naturelle à adopter une telle croyance, ces détails pourroient paroître empreints de fausseté, mais parmi les exemples malheureusement trop nombreux de ces désordres, on citera d'abord une tradition d'autant plus certaine que son origine est irrécusable, c'est le récit d'un Brésilien ; il affirme connoître un père malheureux qui dans un moment de désespoir, égaré par le sentiment profond de la souillure de son sang, précipita dans une chaudière de sucre bouillant le nègre audacieux et sa propre fille coupable. Un autre exemple rapporté par des voyageurs nombreux, désigne une famille, dans une province ~~[illegible]~~ de l'intérieur, comme frappée d'interdict, par le soupçon du même contact, et le chef de cette famille, voit ses trois filles délaissées, malgré la grande fortune qu'il possède ; enfin l'Europe même a été témoin d'un fait dont l'origine a pu être identique, c'est le cadavre d'un nègre trouvé dans une C^{tte} de sucre expédiée du Brésil en Italie.

en Italie : un procès-verbal constatant minutieusement les marques originaires de la caisse, par lesquelles on devait en reconnaître la provenance[1], n'eut aucun résultat, au moins à la connaissance du public.

L'habitude de ces passions mauvaises est une source puissante d'immoralité, car ces passions sont fomentées par la facilité d'exécution, en raison de l'abondance de la race africaine introduite au Brésil pendant près de trois siècles, et les désordres qu'elles produisent, deviennent incalculables si l'on reporte leur influence sur l'harmonie des familles. ainsi on voit l'esclave fière des avantages ~~extérieurs~~ physiques dont l'attrait étouffe la répugnance qu'inspire la couleur, dominer momentanément les volontés du maître au mépris des devoirs conjugaux ; les allures lascives de l'Africaine et son abandon à la volupté dont elle épuise les ressources pour captiver son maître, prêtent à sa possession un attrait qui ne peut s'expliquer que par l'action violente de la température et l'oubli de tout sentiment de morale et de justice, ou peut-être par l'habitude. cette seconde nature est tellement puissante sur la manière d'être des hommes que rien ne leur paraîtra plus naturel que ce qui aura été vu et connu sans objet de comparaison. assurément il serait absurde d'appliquer ce raisonnement aux mœurs des Brésiliens, puisqu'ils ont ce terme de comparaison, mais on emploie cette assertion pour faire confondre, et non excuser, les conséquences d'une habitude constante, dans son influence sur les mœurs, par la présence incessante des nègres dans les besoins ~~et les~~ de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants des blancs au Brésil.

Ce dérèglement déplorable qui d'abord ne paraît offenser que la morale, a cependant une portée infinie et on peut assurer qu'il mine, dans ses bases, la constitution sociale. en effet de cette union des deux couleurs que la nature réprouve moins encore que l'ordre social, naît une caste mixte qui porte sur son front le double sceau de la servitude et du commandement, eu égard à la patrie qui l'accepte sans la reconnaître, c'est la population mulâtre. son existence est la protestation vivante de l'homme contre la société et surtout contre les lois qui la régissent ; car de quel droit, le sang du maître infusé dans le sang de l'esclave, produit-il un fœtus social que méconnaît le maître et que l'esclave repousse comme une dégénération de sa propre nature ? de là le remords inévitablement attaché au cœur de l'homme blanc qui n'a pas le courage d'avouer à la société son enfant, fruit d'une union réprouvée, ou bien l'abus infâme du père dénaturé qui s'avilit jusqu'à trafiquer de son sang, en vendant comme une vile marchandise l'enfant d'une

[1] Des marques au feu désignent la sucrerie d'où sort chaque caisse, et le ~~pouvoir~~ l'administration exerce un contrôle constant sur ces marques qui sont considérées comme propriété de l'établissement, et dont la contre-façon est punie avec sévérité.

d'une passion honteuse! dépravation inouie qu'un seul exemple, fut-il même douteux, autorise à flétrir. De là la double haine de l'enfant de l'Afrique contre le maître injuste qui s'est abaissé jusqu'à son esclave, sans l'élever à lui, et contre une race d'hommes pour lui sans nom qu'il refuse pour frères et méconnait pour maîtres, car il a le droit de leur dire: ta mère, c'est ma sœur, et moi je suis esclave... De là enfin une incessante perplexité dans la société grevée d'un fardeau dont elle n'a prévu ni l'emploi ni la place.

Ces reflexions acquièrent encore plus de force, en les étayant de quelques details sur le caractère du nègre et du ~~mulâtre~~ mulâtre.

L'Africain nait dans un état d'indépendante-servitude; ce contresens dans les mots va disparaître à la définition de la chose. Le nègre est l'homme de la nature, indépendant par son origine, et cependant nul homme ne nait plus près que lui de l'esclavage. Il est indépendant d'origine, c'est incontestable, car groupée çà et là sur de vastes deserts ou au milieu de forêts impénétrables, la population africaine respire, en naissant, cet air ~~de~~ liberté que donne la solitude; divisée en nombreuses tribus ou peuplades dont la souche première a été la famille, elle en a, dès le principe subi les lois; plus tard l'accroissement ayant rendu nécessaire la repartition du sol, soit à cause des besoins qui se multiplièrent avec les individus, soit par le desir de quelques uns de se créer une position, la dissémination eut lieu autour du tronc principal de la famille avec laquelle on conservoit des relations amies. Tels furent l'effet et la preuve de l'indépendance pour laquelle les enfans de l'Afrique se sentoient nés, mais le desir si naturel à l'homme suggérent tous les maux qui affligent aujourd'hui cette terre malheureuse. Ainsi les liens de famille se trouvant relâchés par la séparation des membres, le chef principal ne vit pas sans douleur son autorité naturelle froissée ou méconnue, puis vint le desir de la domination fondé sur le sentiment de la force; de là la formation de pouvoirs rivaux qui tendoient à se détruire pour dominer, de là les guerres et la désolation, de là enfin le germe de l'ambition. En effet pourquoi se seroit-il borné à détruire des rivaux, le vainqueur qui voyoit un pouvoir nouveau à acquérir? Non la lutte ne s'arrêta plus après une victoire, elle devint provocatrice et le dominateur de la famille se créa roi de la tribu. Alors on pensa que la tribu pouvoit acquérir de la puissance, pour cela il ne fallut plus l'augmenter par de nouveaux membres, mais lui créer des sujets dont l'existence seroit consacrée à la prospérité de la tribu et les prisonniers qui jusques-là avoient été sacrifiés à la victoire, devinrent les instrumens du bien être des vainqueurs auxquels ils obeissoient en esclaves. Cet usage nouveau de la victoire trop avantageux pour ne pas trouver des imitateurs, devint l'origine et le but de guerres incessantes. Tel est l'état actuel des populations Africaines,

Africaines ; il est donc vrai de dire qu'indépendant par son origine le nègre nait, de tous les hommes, le plus près de la servitude, car il ne peut s'en affranchir que par la force et ne sauroit se créer une position neutre, placé qu'il est entre l'alternative inévitable de l'esclavage ou de la domination. il seroit osé et peut-être faux de dire que de tous temps la population de l'Afrique fut ainsi partagée en vainqueurs et vaincus, maîtres et esclaves; mais en l'état, voilà les faits. Or arraché de sa terre natale par l'effet déplorable de ces habitudes, le nègre en accepte les conséquences avec une résignation absolue, et transporté sur la terre étrangère, il y exploite cette résignation de nécessité au profit de son bien être matériel, c'est à dire que convaincu que le dévouement au maître est le moyen unique de suppléer aux **besoins** qu'il attendoit de son indépendance, lorsqu'il combattoit pour la domination, il emploiera toutes ses facultés au développement de ce moyen unique de bien-être, en remplissant avec exactitude la tâche lourde de la servitude.

Telle est la situation du nègre envers le blanc au Brésil; malgré la distance immense qui sépare le maître de l'esclave, il existe cependant une corrélation de devoirs mutuels que le nègre définit par la pratique, avec une justesse de logique qu'on ne lui supposeroit pas, car il semble dire: ~~l'échange d[illegible]~~ mon maître remplit son devoir en me donnant la nourriture, le vêtement et des soins quand mon corps les réclame, donc je lui dois l'emploi de mes bras; mais si mon maître me donne au delà de mes nécessités, je lui dois en retour un surcroît de travail. Cette réciprocité inspire au nègre un orgueil relatif à la condition de son existence, et cet orgueil du nègre heurté, en traversant la distance qui le sépare du maître, par la présence du mulâtre qui semble s'opposer à telle réciprocité, par sa nature mixte, se roidit contre l'obstacle, et se venge, par le mépris, de la préférence que réclame, à plus d'un titre, il est vrai, celui qui né esclave par la loi, sent couler dans ses veines le sang du maître.

De son coté le mulâtre fier de cette moitié de domination que devroit lui donner son origine, oublie volontiers l'autre moitié de cette origine; et traite le nègre en Paria créé pour l'esclavage; mais repoussé, à son tour, par la légalité de fait * qui assimile son existence à celle du nègre, il maudit cette loi et son père et sa vie se passe dans une perpétuelle alternative de mépris et de haine. Delà sa position inqualifiable au milieu d'une Société dont il est partie intégrante de fait et dont il devient, quant à ses droits, en quelque sorte partie négative. On comprend quelle doit être l'influence d'une telle anomalie morale dans le corps politique et institutions d'un pays, aussi l'expérience prouve-t-elle que dans toutes les commotions politiques, cette classe a rempli le rôle le plus actif. En effet, homme d'action par la chaleur du sang africain, le mulâtre ne voit dans le changement que l'espoir d'une amélioration qui rapprochera sa condition

Sociale

* ~~antérieure à l'introduction~~.

la condition sociale de celle des blancs, et peu inquiet d'une perturbation qui ne sauroit empirer sa position actuelle, les moyens sont indifférens pour lui qui n'entreroit que le but.

Ces reflexions paroissent d'une haute importance et méritent l'attention des hommes qui sont appelés à conserver l'equilibre entre les besoins et les intérêts des peuples soumis à de si fâcheuses influences.

La digression a été longue mais nécessaire, pour prouver l'action des populations noires et mixtes sur les moeurs du Brésil.

La ville de Rio Janeiro moins que toute autre de l'empire, doit redouter, il est vrai, les conséquences de cet ordre de choses, car c'est à peine si sa population compte la moitié d'hommes de couleur, puis qu'on en admet environ 90 mille dont 40 mille nègres, sur 180 mille habitans nationaux et étrangers ; sur les 50 mille habitans de couleur, on en suppose 20 mille non esclaves, et les 70 mille esclaves noirs ou mixtes, sont répartis dans les familles où ils se trouvent isolés d'intérêts et de contact direct entre eux, en proportions qui les retrouvent. De plus la capitale

Dans aucune autre ville du Brésil

et toutes les villes situées au sud, ont un avantage considérable sur les autres villes au nord de Rio Janeiro, en ce que ces dernières sont peuplées en grande partie de nègres venus d'un seul point du littoral africain (la côte nord-afrique) tandis que les villes situées au sud de Rio Janeiro, reçoivent des nègres de tous les points de l'Afrique, y compris ceux de la cote de l'Est (canal de Mozambique); or les nègres du nord-afrique, appelés **mina**, habitués au contact des blancs par les relations de commerce qu'ils y entretiennent, sont moins incivilisés que leurs frères de la cote du sud, en outre ils sont unis entre eux par une organisation à peu près homogène, par le même langage et surtout par un goût d'indépendance et de domination bien autrement prononcé que parmi les tribus innombrables qui occupent la cote au sud de l'équateur, ce qui les rend plus propres à nourrir un esprit de corps redoutable pour les populations blanches. à Rio Janeiro et au sud de cette ville, au contraire, l'importation des Africains a lieu, presque en totalité de la cote du sud; or ces populations sont désunies par des coutumes, des moeurs et un langage différents et surtout par l'habitude de la guerre entre elles, de sorte que transportés au Brésil, elles se regardent comme des ennemis que le sort de la guerre a courbés sous la loi d'une commune servitude, ou au plus comme des étrangers que la même destinée a rapprochés dans les maux. quant aux nègres de la cote de l'Est (mozambique) qui peuvent être comparés, pour l'organisation qui leur est propre, à ceux de la cote de **mina** dont ils ont les allures hautes et la demi civilisation, ils sont trop peu nombreux, pour que mêlés aux nègres de la côte ouest dont ils n'ont ni le langage, ni les habitudes, ils puissent jamais créer l'esprit de corps ; au contraire le caractère hétérogène de ces diverses populations, nait pour elles la nécessité d'admettre l'homme blanc comme le seul digne de les commander et ce n'est pas un léger avantage pour les habitans des provinces du Sud-Brésil sur celles du nord surtout depuis Bahia jusqu'au fleuve des Amazones. Cet avantage considéré sous le rapport de l'ordre et de la tranquillité, est constaté par l'expérience, car les provinces situées au nord de Rio Janeiro et principalement de Bahia

de Bahia ont eu à souffrir des désordres quelquefois [inquiétants], surtout depuis que le Brésil a proclamé une indépendance dont le bienfait ne peut s'étendre à la classe esclave. Que si l'on recherche l'influence de cet avantage sur la prospérité du pays, on sera frappé de l'inégalité que présentent les provinces du Nord, comparées à celles du Sud-Brésil; ce n'est pas que la nature ait été moins généreuse envers les premières; au contraire elle les a dotées d'une fécondité variée qu'on ne retrouve pas dans le sud; mais la différence de prospérité doit être attribuée d'abord à la non-interruption des travaux des hommes de couleur qui ne sont pas distraits de leurs habitudes par les mouvements insurrectionnels qui agitent leurs semblables dans les provinces du nord, puis à l'espèce de naturalisation qui s'opère dans le sud chez les nègres, car ils adoptent le Brésil pour patrie, même lorsque parvenus, après de longs travaux, à racheter leur liberté, ou lorsqu'ils l'ont reçue de leurs maîtres, ils pourroient retourner dans leur terre natale. Dans les provinces du Nord, au contraire, les nègres de la côte de Mina n'aspirent pas à d'autre but que le rachat de leur liberté, et pour cela, aucun travail ne les rebute; ardents comme leur climat et n'ayant d'autre désir que de revoir le soleil de l'Afrique, tous les moments de loisir que leur laisse le service du maître, sont employés à des travaux dont le salaire entassé pendant des années est destiné à payer au maître la valeur primitive de leur coût et dès cet instant ils sont libres par la loi. Alors leur désir le plus grand est de fuir la terre d'exil et d'esclavage pour retourner dans leur patrie où ils emploient l'industrie ou le savoir acquis pendant la servitude à se créer une fortune sur le sol qui les vit naître. Cette différence entre les nègres-Mina et ceux de la côte au sud de l'équateur, s'explique par les détails qui précèdent sur les coutumes de ces localités.

~~[illegible]~~

~~L'espace du Brésil, tel qu'il s'étend depuis les bords de l'[illegible] [illegible] 2° N. de l'équateur, jusqu'au 32e [illegible] [illegible] 1200 lieues [illegible]~~

~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

~~[illegible] littoral [illegible]~~

~~[illegible]~~

~~[illegible] ?~~

Le danger d'un esprit de corps, peu redoutable dans les villes, pourroit paroitre tel dans la campagne, même pour les provinces du Sud, car réunis en grand nombre sous la direction de quelques hommes blancs, les nègres pourroient se défaire sans peine de leurs maitres ; mais outre les difficultés d'un plan d'ensemble pour cette tentative, il est d'autres considérations qui démontrent la nullité du résultat final, même après le premier succès ; ces considérations ressortent, évidentes, de la topographie du Brésil qu'on a pu apprécier par la lecture de l'avant-propos. En effet quel refuge pourroient choisir les révoltés ? la fuite vers le littoral : mais là ils seront arrêtés par l'océan, sans moyens pour le franchir ; voudroient-ils s'enfoncer dans les bois vierges : mais outre la difficulté de s'y créer une existence, ne connoissant ni les localités ni les ressources, ils seroient poursuivis incessamment par la vengeance des blancs qui s'empresseroient de s'unir pour le châtiment d'un acte dont l'impunité seule deviendroit un agent puissant de ruine pour chacun d'eux ; quant à l'autorité, surtout dans les lieux éloignés, elle manqueroit à sa mission essentielle si elle refusoit sa coopération au châtiment de la révolte ; aussi n'y a-t-il pas d'exemple d'une telle négligence, même pour de simples méfaits privés. Enfin supposons qu'une troupe de nègres fut assez heureuse pour pénétrer dans les forêts assez loin pour ne plus craindre les blancs, elle deviendroit alors la proie des populations indigènes dont l'horreur pour l'homme noir est assez connue. Ces difficultés attestées par l'expérience et augmentées par la sévérité de la discipline, font comprendre la sécurité de l'exploitation des terres par les nègres esclaves, surtout dans les provinces du Sud ; aussi ne peut-on citer un seul exemple de révolte couronnée de succès. Seulement l'expérience constate des accidens isolés, mais si l'on en recherche la cause, rarement on la trouvera ailleurs que dans une conduite peu raisonnable de la part des victimes, abstraction faite encore des vengeances haineuses dont le nègre devient toujours l'instrument dans la campagne, comme au sein des villes. Aussi la fuite n'est-elle avantageuse qu'aux individus qui ont assez de courage pour braver les dangers de la vie aventureuse du bois vierge ; encore acquièrent-ils rarement une longue indépendance, pressés qu'ils sont par les besoins dont ils ont contracté l'habitude

au milieu de la société, quoique dans la servitude.

Cependant il est des nègres qui plus hardis ou plus intelligens ont choisi pour refuge un lieu de difficile accès, dans le voisinage d'une population ou d'une grande propriété; alors ils font de la propagande et entraînent ceux des nègres qu'ils trouvent les moins propres à l'esclavage, puis lorsqu'ils ont acquis quelque force par le nombre, ils se livrent à des méfaits qui éveillent la sollicitude de l'autorité. Là finira leur indépendance éphémère, ordinairement avec leur vie, car bien résolus à ne pas se rendre, ils succomberont après avoir épuisé leurs moyens de résistance. Au reste la destruction de ces bandes qui s'organisent ainsi par les secours de la désertion, est d'autant plus facile, surtout dans les provinces du Sud, que les nègres même des propriétés voisines y coopèrent toujours volontiers; d'abord ces hostilités leur rappèlent les jeux sanglans de leur patrie, puis la presque certitude de trouver parmi les révoltés, des ennemis de leurs propres tribus, les anime à travailler à la ruine de ces nègres qu'on appelle nègres marrons.

Par les détails qui précèdent, on a pu apprécier l'influence des populations noires sur les mœurs Brésiliennes et prévoir les fruits amers que doit produire ce germe empoisonné, mais il est encore d'autres influences dont l'action est plus intime sur le moral des peuples; la plus puissante, sans contredit, est celle de la religion et on va voir comment elle est comprise au Brésil; puis on remontera aux traditions Portugaises pour montrer l'esprit d'orgueil introduit tout d'abord par les conquérans dans leur colonie avec la rudesse des mœurs d'alors, enfin l'empire usurpé par le luxe sur la simplicité première, complettera la somme des influences mauvaises qui ont pesé sur le Brésil dans la refonte de ses mœurs.

Chapitre IV.

Religion – langage – traditions Portugaises, bases des mœurs – mœurs, coutumes, hygiène, bourgeoisie Brésiliennes jusqu'à l'abdication de D. Pedro 1er

Les Portugais avoient importé au Brésil leur religion, leur langage et leurs mœurs ; la religion est demeurée nominalement la même, et pour expliquer cette définition singulière que l'on pourroit trouver hardie, il est nécessaire de s'abandonner à des détails qui seront interprétés diversement, mais peu importe, car ils sont le résultat d'observations puisées dans la connoissance des lieux et des choses.

Les Jésuites furent les propagateurs de la religion au Brésil ; cette compagnie célèbre tant vantée, tant blamée, tant persécutée, et qui n'a eu d'autres torts ~~[illegible]~~ que ses talens et ses immenses lumières, la compagnie des Jésuites, disons-nous, se voua au pouvoir conquérant et ce dévouement noble, absolu sans restriction, assura le succès de la conquête. Maîtres du pouvoir moral, ils en disposèrent avec une habileté au dessus de tout éloge, car leur influence prévenoit ou arrêtoit souvent les effets désastreux de l'ambition effrénée des conquérans. Ceux-ci ne consultant, pour la plupart, qu'un sordide intérêt, sans comprendre la dignité du rôle de civilisateurs se livroient aux excès d'une insigne cupidité ~~[illegible]~~ qu'ils cachoient sous le masque de l'intérêt public ; les Jésuites, au contraire pénétrés de la haute mission à laquelle ils étoient appelés, et comprenant les résultats immenses qui devoient naître le fruit, marchoient avec persévérance vers leur grand but : la conquête morale. La difficulté étoit d'autant plus grande pour les Jésuites, que placés entre les indigènes révoltés d'une usurpation sanglante dont ils ne pouvoient admettre le droit ni la violence, ils avoient à lutter, d'autre part contre les exigeances et souvent l'injustice des conquérans. Sans autres armes que la morale et la raison, ils luttoient contre les vainqueurs et privés même de ce secours envers les vaincus, ils ne pouvoient leur faire supporter ou pardonner des violences qu'en leur faisant entrevoir le bienfait avenir de la civilisation et en leur faisant espérer les consolations que le foible ne peut trouver que dans la connoissance et les préceptes de la religion de paix et d'amour qu'ils venoient leur prêcher de la voix, et surtout de l'exemple. Il est vrai, ces préceptes offroient un douloureux contraste avec la force brutale des baïonnettes, et la farouche injustice des oppresseurs, mais c'est là, assurément, le titre le plus glorieux pour ~~ces hommes~~ les Jésuites qui souvent ont scellé, de leur sang, le plus noble dévouement ; ils le puisoient, sans doute, dans l'inébranlable conviction d'une récompense surnaturelle, en effet quel intérêt humain auroit pû porter ces hommes à une abnégation aussi facile de leur existence ?

Les exemples multipliés de ce courageux abandon de la vie, de la part des ~~qui offrent les~~ Jésuites pendant ~~l'histoire~~ de la conquête, sont frappans surtout par ce caractère de grandeur d'âme dont ils faisoient preuve au moment du danger. tel le Jésuite Nobrega qui s'offrit pour aller porter des paroles de paix à une tribu revoltée par de cruelles injustices; il part accompagné d'un autre Jésuite, et sans autre appui que leur courage, ils se présentent aux ~~milieu~~ ~~des~~ Indiens irrités. Leur allure calme, douce mais résolue en impose à ces hommes impressionables, on le sait, et enclins à respecter le courage; et après avoir appaisé la juste fureur des Indiens, par des paroles ~~[illegible]~~ de consolation [et d'espérances,] Nobrega leur propose la paix; offrant bravement de rester seul au milieu d'eux, pendant que son compagnon va porter les conditions de paix au général Portugais. comprend-t-on l'habileté et le courage de cet acte de dévouement: lui seul est écouté par les Indiens, et cependant il subordonne sa paix à la satisfaction du pouvoir armé, s'exposant à devenir victime d'un refus. en effet le compagnon de Nobrega part avec promesse de revenir dans trois jours.

Le premier jour se passa en protestations d'amitié de la part des Indiens envers Nobrega et selon leur coutume, ils lui offrirent en signe de réconciliation, tout ce qui était en leur pouvoir, jusqu'aux plus belles filles de la tribu. Nobrega refusa; et, surpris d'une d'une continence dont ils n'avaient pas supposé l'existence, ces hommes admiroient le Jésuite. Cependant les trois jours étoient passés et la réponse du général n'arrivoit pas; déjà les Indiens murmuroient craignant un piège sous les dehors de l'amitié, et mobiles comme leurs sensations, ils se livroient à des menaces contre Nobrega; lui, impassible, attendoit les évènemens. mais dans la nuit qui précéda le 4e jour il fut saisi et garotté pour être immolé au point du jour, si la réponse n'étoit pas arrivée. déjà les préparatifs du supplice étoient achevés, quand Nobrega demanda le chef de la tribu et le pria de lui donner encore quelques heures de vie, à condition qu'il le feroit mourir si, à l'heure indiquée, son compagnon n'étoit pas revenu, et Nobrega se mit en prières en présence des Indiens impatiens du resultat de cette attente. le temps fixé alloit expirer lors qu'on apercut au loin une pirogue. à cette vue, les Indiens brisent les liens de Nobrega, croyant que ses prières avaient hâté l'arrivée de la pirogue; elle approche et le compagnon de Nobrega s'élance vers lui, porteur de la nouvelle de paix. C'est par ce mélange heureux ~~admirable~~ de courage et de resignation, ~~que~~ enveloppés de mystique inspiration, que les Jésuites avoient acquis sur ~~l'esprit~~ des Indiens une influence d'autant plus grande qu'ils ne s'entouroient d'aucun appareil de puissance, forts de l'esprit qui les animoit.

Si l'on s'est laissé aller à cette digression, c'est dans le but de faire justice à qui de droit, car il est temps de dissiper les préjugés injustes propagés par la malveillance pour accabler des hommes célèbres en leur imputant les désordres et les horreurs des premiers temps de la conquête; du reste ce fut là, le coup de pied de l'âne, mais

C'est une erreur immense que de croire les Jésuites auteurs ou seulement complices des cruautés exercées par les conquérans qui seuls firent usage d'un fanatisme atroce pour assouvir leur ambition ou leur cupidité; c'est même une aberration de la raison car comment admettre que les Jésuites voulussent propager par le sang et le feu une religion qu'ils annonçoient toute de paix et d'amour? en vain dira-t-on qu'ils faisoient servir à l'ambition des conquérans, et comme moyen de conquête, le bucher élevé à côté de la croix, sous prétexte d'attirer, par la peur, les Indiens à la conversion et par là même à la sujétion; d'abord les faits ont prouvé que jamais l'Indien ne céda à la peur, et les faits sont des argumens irrésistibles, témoin celui qui au pied du bucher, sollicité de recevoir le baptême, pour aller en paradis après sa mort, demanda s'il y trouveroit des Espagnols; à la réponse affirmative il répliqua: » alors je n'y veux pas aller. «. en outre l'histoire est là, ainsi que la tradition, pour prouver tous les efforts des Jésuites contre les violences des conquérans.

Il est donc indispensable autant que juste et raisonnable de fixer la limite des efforts des Jésuites pour propager la religion, là où le fanatisme des conquérans élevoit les buchers malgré la volonté des Jésuites, et comme moyen ou abus de la conquête. Une atroce ingratitude fut le prix du généreux dévouement des Jésuites, et frappés de mort ou d'exil, alors que les gouvernemens qui leur devoient la possession de l'Amérique, crurent n'avoir plus besoin de leur appui, les Jésuites laissèrent inachevée la grande œuvre de leur mission après plus de deux siècles de travaux. Dépeints, aux yeux des peuples qu'ils formoient à la raison, en les éclairant de leurs lumières, comme des imposteurs qui cachoient sous le voile de la vérité et de la vertu, une ambition effrénée pour la domination, dès lors les longs travaux des Jésuites non seulement ne portèrent aucun fruit, au contraire le frein qu'ils imposoient aux penchans mauvais se trouva brisé violemment et les passions éclatèrent avec d'autant plus de force qu'elles avoient été long-tems comprimées par les leçons et les exemples des Jésuites. En effet les masses éclairées à peine des premières notions du bon et du juste, secouèrent bientôt le joug d'une doctrine qui asservissoit leurs penchans à la raison, aux règles de la morale religieuse, et privées de leurs guides, elles ~~flottent~~ marchent incertaines, aujourd'hui, dans la voie de l'erreur ou de l'ignorance favorables à l'immoralité. D'autre-part les idées religieuses tombèrent en désuétude, et de ce principe saint naquit le monstre de la superstition, car la semence religieuse jettée, par les Jésuites, sur un sol vierge encore, n'avoit pu germer et croître, et, comme la jeune plante étouffée par des herbes parasytes, elle périt avant d'avoir porté son fruit. C'est ainsi que placées entre ces deux excès qu'enfante l'ignorance: superstition et immoralité, les populations Brésiliennes sont à chercher la route moyenne qui pourra leur faire éviter l'un et l'autre écueil.

Si l'on ajoute à ces considérations l'espèce de mépris ~~[illegible]~~ que l'on jetta sur tout ce qui tenoit aux souvenirs des Jésuites, on comprendra les obstacles qu'a rencontrés le clergé appellé à conserver les principes religieux. Sa

position

Sa position étoit on ne peut plus fausse envers une population qui pouvoit autoriser son incrédulité en rappelant que ces discours des jésuites proscrits n'étoient point autres ; et que cependant on les avoit accusés de fausseté et d'ambition.

Ces élémens de démoralisation fermentoient sourdement; [illegible]

Ces élémens de démoralisation fermentoient sourdement;

Ainsi dans la campagne, que pouvoit un pasteur : ses leçons n'étoient pas écoutées ou bien elles jettoient un germe de superstition chez les hommes dont l'esprit pas assez perverti pour les repousser, manquoit de lumières pour les apprécier ; alors soumis à la lettre et ignorant le sens, les formes les entrainoient au préjudice du fond de la morale dont ils cherchoient à acquérir les dehors, sans s'inquiéter de sa pureté intrinsèque. Quant à l'esprit religieux, dans les villes ; on peut le dire, sans crainte d'être démenti : son influence sur les mœurs s'arrête à des formes extérieures, et son action dépourvue des lumières de l'instruction, n'atteint pas à l'intelligence qui gravite dans la sphère étroite des intérêts purement matériels, et si les cérémonies de la religion obtiennent encore un reste de respect, il est uniquement dû à l'esprit des convenances chez les hommes qui pensent, ou à une sorte de superstition presque machinale de la part des multitudes.

Tel est le résultat du legs des jésuites écrié par les passions, dénaturé par une longue désuétude et dégradé par l'ignorance. il faut avouer que le clergé, par de fâcheuses exceptions, a quelquefois failli à sa mission en s'occupant d'avantage des intérêts humains que de ceux de la spiritualité ; ainsi on a entendu au milieu de l'effervescence convulsive d'une révolution, un ministre des autels se faire l'organe des passions du moment et du haut de la chaire évangélique, laisser tomber l'expression d'une partialité au moins inconvenante en faveur du pouvoir d'un jour qui surgissoit des débris du pouvoir de la veille.

Cette esquisse des dispositions actuelles de la population Brésilienne pour les idées religieuses aura fait comprendre la qualification de nominale donnée à la religion que les Portugais ont léguée aux Brésiliens.

Quant à leur langage, il est resté le même que celui de la métropole, seulement les Brésiliens ont l'avantage de l'avoir vu dépouillé des défectuosités infusées dans celui de Portugal par le mélange des idiomes provinciaux. Cette remarque qui s'applique en général à tous les pays colonisés eu égard à leur métropole, est encore plus sensible au Brésil où les premiers instituteurs furent les jésuites ; et les premiers colons, habitans de Lisbonne. ainsi la pureté du langage et l'élégance de la diction furent tout d'abord importées au Brésil, puis, sous ce beau ciel, l'accentuation

Puis, sous ce beau ciel, l'accentuation s'empreignit du moelleux, de la douceur d'une température qui invite à un tendre abandon, et ce laisser-aller de coutume a donné à la langue Portugaise une aménité que la métropole ne lui connoissoit pas.
Si l'influence du ciel sur le langage paroissoit futile, que l'on jette un regard sur l'ancien continent ; on y verra les peuples qu'éclairoit un soleil brillant, remarquables par la beauté et la richesse de leur langage : ainsi, dans les tems reculés, la Grèce fut le berceau de la civilisation Européenne et traita, sans pitié, de barbares, tous les peuples qui ~~n'eurent~~ n'avoient ni son beau ciel ni son langage ; plus tard s'éleva Rome, reine des nations sur lesquelles elle domina moins longtems par la puissance de ses armes, que par la fusion de sa grammaire dans les idiomes, jours-elle barbares, des peuples conquis ; de cette fusion heureuse on vit naître l'harmonie mélodieuse et vibrante du Tasse, la majestueuse éloquence de la langue des Ibères et la faconde délicieuse de Bocage. Enfin la langue Française née de la fertilité du midi et des mélancoliques inspirations du nord, ne doit-elle pas son universalité au moins autant à sa modulation vive, pressante, qu'elle reçoit de l'action de son soleil, qu'à la régularité que donne ~~a~~ à sa construction le contact de la méthodique Allemagne, mère des langages du nord ?

Les mœurs du Brésil, telles qu'on les trouve aujourd'hui, résultent des effets combinés de ~~toutes~~ tous les agens déjà énoncés ; dans ces tableaux divers, rien ne devra être adopté vaguement, c'est à dire qu'il seroit tout aussi inexact d'appliquer aux mœurs collectives du Brésil, les détails puisés dans celles de sa capitale, qu'il seroit peu raisonnable de croire à l'unité des mœurs et coutumes, au sein même de la capitale. Si cette réflexion est applicable aux grands états de l'Europe presque tous formés par la réunion de diverses sociétés ~~d'hommes~~ étrangères entr'elles par l'origine, les mœurs et les coutumes, avec quelle attention ne devra-t-on pas s'y livrer pour comprendre et juger les mœurs et coutumes d'un peuple, enfant d'un de ces états de l'Europe, et au milieu duquel chacun des autres peuples de l'Europe est venu tour-à-tour ou simultanément greffer, pour ainsi dire, celles de ses propres habitudes dont le climat ~~a~~ admis ou favorisé la pratique, depuis que le Brésil ~~s'est ouvert à toutes les ambitions~~ a été ouvert aux nations étrangères ; cette esquisse abstraite des mœurs du Brésil suffiroit peut-être si de ces ~~parties~~ élémens divers il n'avoit été formé un type dont l'originalité est propre à ce pays en tout si différent des pays de l'Europe. Mais la base première reposant sur les traditions Portugaises il est utile de s'arrêter à ces traditions, après avoir examiné la situation de la métropole aux premiers tems de la conquête.

~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

Paisible à l'ombre de ~~la puissance~~ l'Espagne qui l'enveloppait de sa puissance, comme de ses frontières, la Lusitanie échappoit aux désordres qui désoloient l'Europe, surtout depuis les guerres de religion, et travailloit ~~labouroit~~ avec ardeur à la création d'un pouvoir exclusif, outre-mer. les enfans du Portugal se livroient à l'espérance d'une haute fortune, à cause de l'émigration continuelle qu'exigeoit les besoins du gouvernement pour exploiter ses possessions déjà considérables en Asie. puis eut lieu la découverte du Brésil qui donna une impulsion nouvelle à ce désir de lucre. D'abord cet événement important n'accrut pas les richesses de la métropole, au contraire, plus d'une fois la conquête eut à souffrir, dans ses progrès, de l'épuisement momentané des ressources employées à une aussi immense entreprise; mais en revanche les portugais confians en la future prospérité d'une colonie dont la possession étoit due à leur courage, à leurs seuls efforts, puisoient dans cette confiance un sentiment d'orgueil juste, sans doute, mais peut-être exagéré. telles furent les dispositions morales qu'apportèrent les Portugais dans leur nouvelle colonie, et s'il est vrai que ces dispositions contribuèrent puissamment à la conservation de la conquête, par la constance qu'y puisoient les Portugais pour lutter sans relâche contre des obstacles toujours nouveaux; il faut croire aussi que plus tard ces dispositions dégénérèrent en suffisance et qu'elles firent naître chez les enfans de la métropole une sorte de morgue dominatrice envers les enfans de leurs frères nés au Brésil, ~~Aux~~ auxquels ils vouloient commander en maîtres, oublieux de leur origine commune, plutôt que de faire participer les colons à la jouissance de tous les biens de la colonisation. De leur côté, les colons, forts de leur origine et du sentiment de propriété à l'égard de la terre du Brésil arrosée de leur sueur, fertilisée par leurs travaux, ne voyoient pas sans un secret dépit la métropole puissante par sa colonie, faire de cette puissance, un instrument exclusif de domination.

En outre les Portugais voués aux spéculations calculs de l'intérêt matériel qui absorboient toutes les intelligences, ne se livroient nullement à l'étude des sciences et au goût des beaux arts qui seuls apportent au milieu d'un peuple, les lumières et le vernis de la civilisation de sorte que parvenus à une haute fortune, ils conservoient toute l'âpreté des mœurs des siècles précédents. aussi l'invasion des lumières a-t-elle été, pour le Portugal, une crise d'autant plus fâcheuse qu'elle a été presque soudaine, au milieu des esprits encore non-préparés, et l'on peut dire, au moins à l'égard du Brésil, que les idées et la civilisation du XIXe siècle ont suivi, presque sans transition, les notions arriérées du XVIIe siècle.

Enfin l'industrie portugaise quoique moins négligée que les beaux arts et les sciences, étoit cependant loin de suffire aux besoins de ses colonies, et ce fut une cause de sujétion du portugal à l'industrie de l'Europe dont ~~il~~ il achetoit les produits au prix de l'or extrait de ses ~~[illegible]~~ possessions; de sorte que métropole, à lui seul, d'un petit-monde, le Portugal devenoit à son tour ~~une~~ vraie colonie pour l'industrie Européenne. avouons cependant que cette réflexion s'applique moins encore au Portugal qu'à l'Espagne avec laquelle il partageoit alors la possession du Sud-Amérique dans l'atlantique seulement, car tout le littoral

suite à la marge #

Du Pacifique appartenoit à l'Espagne dont les colonies en Amérique entouroient celle du Portugal: le Brésil. ainsi dans les deux hémisphères, le génie de la Lusitanie se voyoit enlacé dans les bras du géant des Espagnes; seulement en Asie, le Portugal existoit, dans ses possessions éminentes, indépendant de l'influence Espagnole.

On le voit donc, l'assise des mœurs implantées au Brésil, fut un composé de rudesse, d'âpreté dans le caractère, d'insuffisance de lumières, cause nécessaire d'orgueil, et enfin d'autorité ; absolue ~~[illegible]~~ ces élémens qui ont dû composer le fond du caractère brésilien, passés au crible du tems et des événemens, ont subi des modifications : ainsi l'action bienfaisante d'une tempé-rature toujours douce et l'absence des besoins sur un sol si fertile, ont effacé du caractère brésilien la tache originelle d'âpreté et de rudesse que l'on retrouve en Portugal, surtout dans la classe du peuple ; l'insuffisance des lumières subsiste en général chez les masses, et par suite l'orgueil que corrobore aussi l'absence de besoins et surtout le souvenir récent encore de l'indé-pendance nationale arrachée à trois siècles de domination.

Dans l'ivresse de la victoire, le Brésil auroit voulu effacer, du Portugal, jusques au souvenir, et ce fut un tort, car tels que fussent les griefs des Brésiliens contre les portugais, ceux-ci étoient leurs pères ; aussi, quoi qu'on ait fait, le type original a résisté à des efforts mal dirigés, et le Brésilien poli conservera toujours quelques allures du Portugais bien né. Cependant voyons quels furent les effets les plus saillans du grand événement de l'indépendance ; l'ébranlement fut immense, il ~~atteign~~ pénétra jusques aux liens de la famille et les froissa ; en effet l'émigration des enfans de l'Europe que provoqua l'indépendance du Brésil fut grande, mais ~~cependant~~ les sommités sociales restèrent en grande partie occupées par les Portugais chefs de familles et possesseurs de grandes fortunes qu'il eut été trop douloureux d'abandonner, de plus ils étoient à peu près seuls les maîtres du mouvement commercial, et ces intérets puissans les portèrent à braver les conséquences de l'émancipation politique à laquelle ils adhérèrent de la tête, il est vrai, bien plus que de cœur, mais la tourmente se dissipa et les fortunes restèrent. De là une influence sur les masses due à la fortune et nullement à la sympathie, qui causa une fusion toute d'interêt ; mais cette fusion ~~[illegible]~~ n'agissoit pas, sur le moral, dans le sens portugais, au contraire son action étoit d'autant plus anti-portugaise qu'elle faisoit sentir aux Brésiliens le besoin qu'ils avoient des Portugais au pouvoir desquels étoient les moyens de prospérité agricole ou commerciale ; de telle sorte que le Portugais étoit considéré comme instrument de succès, soit que sa position fortunée attirât le Brésilien nécessiteux, soit que son aptitude à faire valoir ou diriger la fortune que le Brésilien avoit reçue de ses pères.

De leur côté, les Portugais comprenoient tout l'avantage de leur position et cette conviction les rendoit inaccessibles à toute sympathie pour les idées nouvelles, car elles étoient à leurs yeux causes de la ruine de leur prépondérance, et leur fierté repoussoit toute sujétion morale, possesseurs qu'ils étoient des avantages matériels. De là la

domination

De là la dénomination de Brésilien-né que prenant les enfans de portugais natifs du Brésil et celle d'adoptifs appliquée aux Portugais qui avoient accepté la nationalité Brésilienne en jurant la constitution de l'Empire. Telle étoit l'allure de la population du Brésil aux premiers tems de l'indépendance; on comprend combien grand étoit le besoin de concentration ou de réserve réciproque pour conserver un équilibre apparent entre poids et mesures si différens. Aujourd'hui la fusion des intérêts augmentée par le tems, s'est fortifiée de la faiblesse de l'opposition Portugaise, par la mort des anciens chefs de famille dont les enfans nés au Brésil, sont restés héritiers. ~~toute~~fois l'intérieur de la famille a dû prendre un ton de sérieuse monotonie inspiré par l'habitude du commandement de la part du chef, habitude que la jeunesse repoussoit si non ouvertement, au moins par une force d'inertie et de non-aveu; ensuite le Portugais chef de famille prêchoit à ses enfans des opinions antipathiques aux innovations produites par l'indépendance du Brésil; l'enfant entendant au dehors le panégyrique de ces innovations et la réprobation des idées Portugaises, se nourrissoit de ces contradictions en les poussant jusqu'à l'exagération. Encouragée et quelquefois excitée dans cette conviction, par les discours de la mère née sur le sol du Brésil, la jeune famille adoptoit les opinions du jour avec ardeur; et la dissimulation en présence du père, devenant l'unique moyen d'obtenir la paix à l'intérieur, la jeunesse attendoit du tems le triomphe de son libre arbitre pour la manifestation de ses opinions nationales.

Ce paragraphe doit suivre celui ci après: Cependant cette situation &ca =

Si de nombreux voyageurs ont jetté hardiment un blâme amer sur ce qu'ils appellent la dissimulation du caractère Brésilien, c'est qu'ils n'ont pas assez refléchi aux influences mauvaises qui ont enveloppé le berceau de la première génération nationale, mais en faisant la part de cette influence domestique, c'est-à-dire la concentration nécessaire à l'intérieur des familles, et en étudiant les dispositions naturelles au Brésilien, dispositions qu'il doit en grande partie à l'action douce de la température, on ne craindra pas d'affirmer que ce levain facheux devra être détruit par le tems seul; alors le vrai caractère de l'enfant du Brésil dépouillé du germe de dissention, par la cessation de l'opposition morale qu'exerce le souvenir de la domination Portugaise, apparoîtra tel que travaille à le former l'heureuse fertilité du sol, mère de l'abondance, du bien être et par là, de la mansuétude.

Ce paragraphe doit précéder celui ci avant: Si de nombreux voyageurs &ca

Cependant cette situation du Brésilien, pour ainsi dire anormale, a causé de grands maux, il est vrai, et le plus grand peut-être a été une sorte de rupture ou même une lacune, s'il est permis de le dire, dans les liens de la famille; en effet, chef de famille, le Portugais réunissoit en lui les titres à la fois les plus doux et les plus antipathiques; ainsi l'enfant aimoit son père mais il détestoit le portugais, uni qu'il étoit par la nature envers son père, et contre le Portugais par les discours qu'il entendoit et les choses qu'il voyoit. De son coté la fille du Brésil unie au Portugais, voyoit en lui deux êtres: l'un cher par les liens conjugaux, l'autre odieux à cause de son origine, et trop souvent le dernier sentiment l'emporta, soit faute de prudence de la part de l'époux, soit par l'exagération des idées de nationalité chez l'épouse. De nombreux désordres ont dû être le fruit de ces dispositions, car elles jettoient même au milieu de l'enfance, un levain d'inquiétudes et de discorde.

Enveloppée de préliminaires redoutables

Enveloppées de ces élémens redoutables, la famille Brésilienne étoit en travail pour la refonte de ses mœurs nationales; le tems, on le répète, le tems seul donnera à cette organisation nouvelle une base non divisée, et la fusion des lumières, surtout parmi les masses, parviendra peut-être à modifier les penchans mauvais nés de toutes les causes déjà signalées.

Un autre effet de cette concentration de nécessité dans l'intérieur a été une méfiance habituelle; ce sentiment a dû frapper surtout les étrangers attirés au Brésil en grand nombre par l'indépendance: en effet représentés, parmi les masses, comme des aventuriers accourus pour jouir des avantages primitivement réservés aux seuls enfans de la Lusitanie et à leurs descendants, les Européens furent accueillis avec d'autant moins d'aménité que les colons Portugais les considéroient comme de faux frères qui venoient, sous le ciel du Brésil, leur ravir une partie de son soleil: quelques exemples déplorables d'inconduite et même de fourberie vinrent corroborer le sentiment défavorable à leur accueil, de là une réserve d'autant plus outrée de la part des habitans du Brésil, qu'ils firent, à tort, une application générale de quelques méfaits individuels; aussi un étranger, aux premiers jours de l'indépendance, étoit-il presque l'objet d'une répulsion inhospitalière. Les tems sont changés aujourd'hui et l'habitude et la réflexion ont singulièrement modifié ces dispositions par trop absolues; ce n'est pas que la famille Brésilienne reçoive, sans examen, l'étranger dans son sein, mais on doit avouer qu'indépendamment d'un accueil amical, l'étranger recevra des témoignages de bienveillance, aussitôt que sa conduite justifiera la confiance qu'il sollicite.



La société Brésilienne telle que l'avoient créée les traditions Portugaises, étoit d'une monotonie peu attrayante, on va le voir, pour l'Européen aux coutumes larges de sociabilité; ainsi une soirée étoit remplie par le **chá**, c'étoit la récréation adoptée par les **Colons** pour se délasser du **non far niente** de la journée; le **chá** c'est le thé dont une étiquette rigoureuse régloit le cérémonial, et manquer au moindre accessoire du cérémonial, c'eut été une infraction grave aux convenances d'alors, c'eut été peut-être une cause de haines, mais assurément un sujet de blâme long et impardonnable. La maîtresse de maison avoit seule qualité pour faire les honneurs du **chá** et dans cette haute fonction, elle déployoit les manières les plus attrayantes qu'elle pût trouver dans le répertoire étroit des bienséances contemporaines: voyez-vous ces plateaux d'argent chargés de porcelaines de Chine, aux mains des esclaves? ils vont les déposer sur la table où les attend la maîtresse de maison, puis viennent d'autres esclaves portant la boîte à thé, le sucre et la bouilloire. La dame fait remplir une tasse d'eau bouillante et, sous ses yeux, la même eau est reversée de l'une à l'autre tasse pour les chauffer, afin que la froideur de la porcelaine ne diminue pas la chaleur du thé qui doit être servi bouillant; la même précaution est prise pour la théière dans laquelle la dame jette le thé nécessaire, le laisse infuser un instant et en remplit les tasses qu'elle fait distribuer. Les premières sont présentées aux personnes les plus considérables de la société, parce qu'on admet que la première eau du thé est la plus savoureuse. C'est alors surtout que la dame de maison a besoin de recueillir ses pensées, car malheur à elle si l'esclave ignare a présenté le thé à monsieur ~~[illegible]~~ A...

B...

avant de l'offrir à sa Seigneurie ~~[illegible]~~, malheur à elle, car sa Seigneurie inscrira sur ses tablettes noires l'offense cruelle faite à ses droits, à ses qualités &ca. on comprend toute l'importance du cha par les résultats que peut avoir une infraction aux bienséances qui en règlent l'étiquette ; enfin on distribue les petits gâteaux pétris des mains ~~même~~ de la Dame de la maison, car ce savoir-faire est partie plus qu'intégrante de l'éducation des Dames Brésiliennes. chaque convive rend à l'esclave sa tasse, vide, en ayant soin de poser la cuillère dans la tasse, car le nègre la lui rapporteroit pleine, si la cuillère restoit dans la soucoupe ; c'est là un signe de rigoureuse convention. Le cérémonial achevé, la Société se divise par sexes, et on se livre à des conversations que l'usage ne permet pas d'animer par des saillies joyeuses, même dans les bornes des plus sévères convenances. tel étoit le divertissement sinon unique, au moins le plus saillant dans l'usage de la vie, au bon tems de la colonie et même pendant les premières années de l'indépendance du Brésil.

Ces règles étroites tenoient à une longue habitude de simplicité première dans les mœurs de la colonie, et peut-être à la politique des Portugais qui pouvoient entrevoir dans cette nullité de relations sociales un moyen sûr de conserver intactes chez ~~l'esprit~~ la jeunesse, les idées qu'ils lui inspiroient des bonnes mœurs de la ~~capitale~~ métropole ; ou enfin à l'absence absolue de termes de comparaison avec le ton et les usages Européens. la tenue routinière de ces traditions étoit encouragée par la paresse et l'inaction dues à l'influence de la température ; le luxe, ce ver rongeur de toute Société, n'avoit qu'un empire borné sur les ~~besoins~~ habitudes d'alors et lorsque sonna l'heure de l'émancipation politique, et que les mœurs Européennes ~~[illegible]~~ s'infusèrent de toutes parts, les modes étrangères se virent inopinément jettées au milieu de leurs devancières de quelques siècles!.. Ce ne fut pas sans effroi que les principes conservateurs se virent en regard des innovations dont la hardiesse stigmatisoit des formes depuis long tems caduques, et la résistance fut grande, car c'est à peine si après dix ans d'indépendance on avoit élagué tous les usages traditionnels malgré l'exemple de la cour et des sommités de la Société.

Quant au sexe de la classe du peuple, il conservoit avec opiniâtreté le costume qui paroit avoir été le premier importé au Brésil ; ce costume est remarquable par sa similitude apparente avec celui des femmes de l'orient, et si, dans ses détails, il est loin d'avoir la recherche et la richesse que l'on trouve dans les harems des musulmans, il en conserve la forme extérieure. il faut croire que les femmes Portugaises venues au Brésil, aux premiers tems de la conquête, y portèrent, avec leurs habitudes casanières, le costume ~~qu'avoit~~ imposé à leur sexe, dans leur pays, par la domination des maures. favorable pour cacher l'abandon négligé des dessous, sous l'uniformité de l'extérieur, il l'étoit bien plus encore pour dérober aux regards la couleur souvent équivoque du teint, surtout dans les premiers tems de la colonisation, alors que le besoin de propagation joint à la facilité des mœurs, admettoit l'union des ~~sexes~~ castes avec indifférence, soit que la mère dût transmettre aux enfans le sang des filles d'Amérique, soit qu'elle dût apposer sur leur front le cachet Africain. ces marques distinctives des couleurs disparaissoit sous le costume.

Mais si la force

Mais si la force de l'habitude conserva au costume oriental ses apparences, le besoin d'aisance et de fraicheur sous le ciel du Brésil en simplifia singulièrement les détails et le costume oriental pour le sexe, si riche, si compliqué et empreint d'une voluptueuse élégance, fut transformé par les Brésiliennes en un vêtement aussi facile à prendre qu'à quitter: une simple chemise recouverte dans le bas par une seule jupe d'étoffe noire, est surmontée d'une pièce d'étoffe noire de forme carrée; cette pièce appellée **manta**, recouvre la tête de la femme et tombe sur son corps qu'elle entoure jusqu'à mi-jambe, retenue sur le devant par les mains de la femme, de façon à cacher le visage; c'est à peine si l'on distingue un oeil malin qui vacille à travers les plis tombans d'une dentelle à tissu large entremêlé de broderies, cette dentelle est adaptée à la partie de la **manta** qui descend sur le front. il y a dans ce costume une sorte de coqueterie qui, pour involontaire qu'elle soit, n'en est pas moins réelle, car dans une population généralement dessinée sur des formes sveltes et moëlleuses, la femme cachée sous des voiles importuns, laisse en doute les regards scrutateurs qui voudroient dévoiler, à travers les entraves, le plus ou moins de délicatesse des formes.

Jadis de rigoureuses convenances imposoient aux femmes la loi de ne se montrer en public, même sous le costume, que par nécessité; cette habitude, reste, peut-être, des influences mauresques en Portugal, étoit favorisée au Brésil, par le besoin de repos sous le ciel des tropiques. la tranquillité du ménage ne pouvoit que gagner à ces goûts casaniers, car c'étoit à peine si au soir la famille sortoit pour respirer l'air pur de la nuit et se délasser de la longue oisiveté de la journée; puis on rentroit et sur de simples nattes, on attendait le jour. alors les mêmes nattes servoient de sièges et les femmes accroupies laissoient couler les heures dans la plus complette oisiveté. Leur costume, à l'intérieur, dépouillé de la **manta** et souvent de la jupe, laissoit le corps dans l'aisance d'une chemise légère, tandis qu'autour de la mère, et dans le même costume, les enfans se livroient à leurs ébats sur des nattes, entourés des nègres ~~et~~ négresses affectés ~~[illegible]~~ au service de l'intérieur. habituée à cette présence incessante des esclaves, la famille croupissoit dans l'habitude d'**il dolce non far niente** et il n'est pas exagéré de dire qu'une femme accroupie sur sa natte, et voulant atteindre un objet peu éloigné, appelait trois négresses, plutôt que de changer sa position pour se procurer l'objet voulu. Dans une vie aussi vide d'action, le sommeil avait peu de prise sur des corps toujours rassasiés de repos, aussi rarement les portes étoient-elles fermées avant le milieu de la nuit; on se permettoit alors de soulever les grilles de bois appendues aux fenêtres privées de carreaux de verre. Sans doute cette construction des fenêtres est encore un legs des maures, dont le climat du Brésil a facilité la continuation. L'avantage de cette construction étoit grand, car indépendamment de la circulation de l'air qu'elle laissoit libre, elle donnoit ~~laissoit~~ aux femmes l'agrément de voir au dehors, sans



sont être vues au travers du grillage serré qui les garantissoit en outre de l'action du soleil pendant le jour. Dans les maisons peu grandes, cette grille de bois forme encore la porte extérieure d'entrée et souvent l'unique fermeture des fenêtres; à hauteur d'appui à la porte ainsi qu'aux fenêtres, des trappes grillées ~~étoient~~ suspendues par des charnières placées au haut, de sorte qu'une légère impulsion de la tête suffit pour entr'ouvrir ces trappes et laisser voir, librement la rue par les cotés; l'adresse de ces dames est unique pour laisser tomber à propos cette grille: ainsi lorsqu'un passant vient frôler la muraille pour distinguer la tête qui soutient la grille, arrivé assez près, la tête relevée laisse tomber la trappe à sa place naturelle, laissant le curieux désappointé, et souvent le jouet d'une malice féminine car sans changer de position, la dame jouit à l'abri de la trappe malencontreuse, de la mystification du curieux.

L'uniformité de la vie à l'intérieur, sans incidens, sans innovations, n'étoit rompue à intervalles que par les repas dont la simplicité analogue aux autres coutumes, avoit aussi sa monotonie: au matin le café ou le maté 1 servoient à préparer les voies pour le dîner fixé à midi, puis une siéste de plusieurs heures fesoit pendant avec le sommeil du milieu de la nuit et enfin dans la soirée avoit lieu le repas de préférence qu'on appellera le souper bien que la soupe euro-péenne n'en fasse pas partie.

La nourriture habituelle est simple; les ragoûts y sont peu connus, ainsi le dîner se composera presqu'invariablement d'une bouillie de haricots noirs, espèce que les Brésiliens préfèrent, ces haricots ou fèves sont cuits avec de la viande de bœuf et de porc salée ou fraîche; si la saveur de ce manger ne sympathise pas avec les goûts européens on doit avouer qu'il est substantiel, car il est augmenté dans sa consistance, par un mélange de farine de manioc qui s'enfle de la vapeur et du liquide de cette bouillie et rend compact l'ensemble de cette nourriture. puis vient la volaille bouillie que l'on mange avec du riz crevé dans l'eau assaisonné avec la poudre du Kari de l'inde, enfin le Rôti accompagné d'un pâté de farine détrempée et fortement imprégnée ~~de~~ jus du piment ~~indig~~ indigène 2. Le souper change ordinairement de nature, car le poisson y est de fondation; ainsi un robuste pâté de farine de manioc détrempé dans le suc du poisson bouilli accompagné de l'inévitable piment, sera la base du souper, puis la chevrette viendra mêler son incarnat de mort à la blancheur du riz crevé dans l'eau et les fruits ~~de~~ clôront abondamment le repas du soir, comme celui de midi. les plus communs et peut-être les plus estimables de ces fruits, sont les oranges et les bananas et les oranges, car l'Anana

---

1 On appelle maté une préparation de la feuille de l'arbre congonha indigène au Brésil; cette feuille est broyée, torréfiée, puis mêlée à l'eau bouillante, elle donne une infusion généralement estimée au Brésil, cependant sa consommation y est bien moins grande que dans les Républiques Espagno-Américaines du sud. Voir au 2e vol. artle Paranaguá, page...

2. ~~3.~~ — Les Portugais l'appellent a cena (la scène)

3. ~~2.~~ — Fruit de plante graminée qui prend, à sa maturité, un vif incarnat.

4. Légume vert que la cuisson rend mucilagineux; il est connu en Europe sous le nom de ~~[illegible]~~ gombo et en Égypte sous celui de Bamia.

Car l'ananas est une friandise attrayante par son parfum délicieux et autant peut-être par l'assaisonnement de sucre et de Rhum dont on l'accompagne. quant aux fruits innombrables du Brésil, ils n'attirent qu'une attention de circonstance ou de caprice : ainsi au milieu d'une journée brûlante, le fruit du manglier viendra offrir sa rafraîchissante saveur, le maracuja sa crème onctueuse, la goyaba sa chair ferme et sanglante, la pitanga son acide fraîcheur &ca

Si l'on descend à ces menus détails, ce n'est pas qu'on veuille tracer littéralement et invariablement les habitudes de la table au Brésil, mais c'est pour donner une idée générale de l'hygiène adoptée ~~par~~ le peuple. Le Brésilien n'est nullement porté à ce qu'on appèle en Europe la bonne chère, ainsi un brave homme du peuple voulant faire politesse à son semblable, lui offrira de partager ses chevrettes aux quincombos, (3 page 52) à son souper ; c'est là une invitation faite et acceptée sans arrière goût de friandise. Ce n'est pas que le pays, à Rio Janeiro surtout, n'offre tous les élémens capables de développer l'intelligence culinaire d'un gourmet, au contraire indépendamment de nombreux produits indigènes, on trouve encore à Rio à peu près tout ce qu'un palais exercé a coutume de savourer en Europe. Mais au Brésil les progrès de la civilisation n'ont pas atteint, sous ce rapport, le point culminant de haute friandise qui force l'Européen blasé à étudier les appétits matériels et presque ignobles de ses caprices. Ces caprices poussés à l'excès ont donné naissance à l'art culinaire trop vanté de nos jours, car son effet unique est de satisfaire l'animalité au détriment de l'intelligence. ainsi loin de jetter un trait de ridicule sur la sobriété naturelle au Brésil, on ne peut qu'en souhaiter la continuité pour la moins prompte usure des facultés physiques et surtout intellectuelles.

On a vu qu'il n'est pas fait mention de pain pour la nourriture, en effet le pain, au Brésil, était une friandise avant que la liberté du commerce eût ouvert les ports de cet empire aux étrangers, et surtout un débouché considérable aux agriculteurs de Nord-Amérique dont la farine est très estimée. aujourd'hui même, malgré son abondance ~~[illegible]~~, les familles du peuple le considèrent encore comme objet de luxe ou au moins comme superflu, car l'habitude, cette seconde nature, les porte à l'usage de la farine de manioc préférable, du reste, en bien des cas, puisque le résidu de la racine de même nom, par sa nature spongieuse et propre à faire savourer les liquides dont elle s'imprègne et qui en font un corps solide et nourrissant. le manioc ainsi préparé, prend le nom de angú ; de plus ~~[illegible]~~ ses propriétés laxatives en rendent l'emploi salutaire car il neutralise les irritations habituelles causées par la chaleur du climat. Au reste le manioc semble être une création spéciale à la zône torride où il remplace avec avantage le blé qui croît dans les autres régions où le manioc ne peut être cultivé.

On comprend

On comprend de quelle utilité est ce produit, dans les pays qui en sont favorisés; et cependant une substance si bonne est extraite de la même racine qui renferme un poison violent; en effet le suc du manioc, tel qu'il s'échappe de la presse, est mortel, et l'on a vu des animaux, pressés par la soif, s'abreuver de cette liqueur et tomber morts presqu'instantanément. on croit que l'eau de manioc contient en abondance des substances analogues ou peut-être homogènes avec l'acide prussique; eh bien, ce produit naturel qui devrait être la base d'une industrie lucrative, reste abandonné, tout comme une foule d'autres produits dont on obtiendra, avec le tems, des résultats fort avantageux, mais il faut pour cela que la population ne trouve plus assez de ressources dans les villes; alors elle se répandra dans la campagne et la nécessité deviendra mère de l'industrie. aujourd'hui de telles propositions seraient prises en pitié par les habitans des villes, accoutumés à une abondance aussi grande que facile à obtenir par le travail des enfans de l'Affrique, dont la nonchalance routinière suffit aux besoins des maîtres qui en recueillent les fruits dans l'oisiveté. pour apprécier ce fait, jettons un regard sur la classe qui est en tous pays, ~~tout de~~ l'expression vraie de la société ou si l'on veut, le type de ses mœurs; cette classe, c'est la bourgeoisie.

L'état de bourgeoisie n'est point constitué comme il l'est généralement en Europe, par le produit intrinsèque et périodique des immeubles; au contraire, la bourgeoisie Brésilienne repose principalement sur des meubles passagers et sujets aux vicissitudes de l'humanité, ces meubles sont les bras des nègres employés à un travail quelconque dont le produit sert à l'aliment de la famille du maître. sur cette base, la bourgeoisie subit des modifications relatives à l'importance ~~solution~~ numérique des bras qui en constituent l'existence, c'est-à-dire que toutes les classes de la société, depuis le fidalgo (noble) jusqu'à l'artisan se constituent, une ~~classe~~ rente bourgeoise de cette façon soit pour fournir aux superfluités du luxe, soit pour accroître les revenus de nécessité. il faut, entre ces distances sociales, choisir le terme moyen pour faire connaître la bourgeoisie Brésilienne telle qu'elle n'existe que dans les grandes villes, et telle qu'on ne la connait pas en Europe.

Voyez-vous, dans un quartier éloigné de la ville de Rio Janeiro cette maison d'apparence aisée: une porte cochère indique la remise qui occupe le rez-de-chaussée, sur le seuil de la remise ~~on~~ voit un nègre proprement vêtu, mais sans livrée, enfoui jusqu'à mi-cuisses dans une paire de bottes coupées sur la forme traditionnelle de celles de Sancho-pansa, le modèle des écuyers; dans la remise repose le char héréditaire qui servit au faste du Bisaïeul, et dans le fonds sont les mules voisines dont les allures sont calquées sur les habitudes paisibles de la maison. à côté de la remise est l'allée principale; ce passage est un vrai atelier des arts et métiers, car d'un côté on entend le nègre ruminant une chanson de la terre natale, il travaille et la sueur de son front marque du sceau de l'esclavage, la semelle du sabot qu'il façonne grossièrement: c'est l'artiste en tamancos (sabot) et le tamanco sert à ses maîtres pour l'intérieur de la maison, puis l'excédent du travail du nègre sur la consommation des maîtres, est vendu au profit de la maison.

De l'autre côté,

de l'autre coté de l'allée est le cordonnier de la maison : son habile tranchet ~~[illegible]~~ découpe également les formes moëlleuses du pied de la maîtresse de maison et celles de la chaussure des maitres ; plus loin est le coupeur affecté aux vêtemens des nègres de la maison, et par faveur spéciale pour les négresses, il leur offre par fois l'appui de son talent pour les vêtemens de tous les jours. autour de ces maitres de métier circule et travaille tour-à-tour la jeune famille noire destinée à l'hérédité de la maitrise. tels sont les échantillons de l'industrie de la maison et les indices de nombreux esclaves-ouvriers qui passent leur journée au travail dans les ateliers de la ville. au soir ils rentrent tous au logis et comptent fidèlement le produit de leur journée.

Indépendamment de ces bases fondamentales de la prospérité bourgeoise, et comme complément de ~~bourgeoisie~~ de possession des meubles de bourgeoisie, chaque maison a encore un certain nombre de nègres que leur mauvaise étoile ou la nue propriété de leur capacité a destinés à l'aventureuse exploitation de leurs épaules ; on les appelle nègres de gain. ces nègres sortent au matin de la maison du maître et sont tenus, de par la loi de leur industrie, de se nourrir, pendant le jour, du fruit de leur travail : leur industrie consiste à courir par la ville, offrant leurs bras au public pour des occupations passagères, ce sont les commissionnaires ambulans, propres à tout, ne refusant aucun travail jusqu'à ce qu'ils aient gagné la patague obligée qu'ils doivent rapporter au logis. chaque soir la patague vaut nominalement deux francs mais cette valeur est souvent réduite, même de moitié, par les variations du change ; n'importe, pour le nègre c'est toujours une patague et le tarif de ses peines et soins ne s'altère aucunement par la variation du change. ce genre de vie convient passablement à ceux des nègres qui dépourvus d'intelligence ou d'adresse pour un travail spécial, retrouvent, dans cette situation, quelque chose de la vie nomade de leur patrie, mais cette spécialité industrielle est soumise à des crises fâcheuses, lorsque, pour son malheur, le nègre a vu, pendant le jour, ses services payés par le public, moins d'une patague, car indépendamment des besoins de l'estomac qu'il est réduit, alors, à laisser en lesse jusqu'au soir, il a à redouter l'humeur du maitre qui pourrait accuser son incapacité du manque de besoin qu'a eu le public de ses services. cependant rarement le nègre est réduit à cette extrémité, pour peu qu'il ait la connoissance des lieux, et le plus souvent il fait des économies, mais en général il les conserve peu et l'excédant de la patague quotidienne s'échappe au soir, avant de rentrer au logis, avec les vapeurs de la cachaça (eau de vie de canne) dont il est friand.

On ne sortira pas de l'allée de la maison type de bourgeoisie, sans remarquer un meuble qui, à lui seul, indique l'aisance des bourgeois : au plafond est appendue la typoya recouverte d'une toile grossière pour préserver de l'action de l'air, la dorure de son fronton ainsi que ses rideaux d'étoffe et le plus souvent de draps ornés de broderies dorées. la typoya est une chaise entourée de rideaux descendus ~~un~~ baldaquin, le siège tient par le haut, au fronton du baldaquin auquel est adapté l'appui, en forme d'arc, dont les deux bouts reposent sur l'épaule d'un nègre, en sorte que la personne ainsi charroyée est assise entre les deux nègres porteurs. ce mode de transport est usité par les femmes, surtout par

par les vieillards, comme le plus doux et le moins sujet à de fâcheux accidents. Ainsi, par une chaleur de 30 degrés, voyez-vous venir une typoya, c'est une dame de qualité ou une bourgeoise aisée qui par respect pour les mœurs et le soleil, s'enveloppe des rideaux mystérieux du baldaquin ambulant pour faire une visite. La typoya est ordinairement suivie d'un nègre de renfort pour aider les porteurs, puis d'une ou plusieurs esclaves noires ou mulâtresses et enfin du petit nègre qui porte le titre de page. Cet enfant est affecté au service extérieur des femmes, c.a.d. qu'il portera le tapis pour y faire agenouiller madame, lorsqu'elle ira à la messe, ou à tout autre emploi de cette nature. Si le page est revêtu d'une livrée, il indique une grande aisance chez sa maîtresse; mais si les porteurs de la typoya portent livrée ainsi que le page, alors c'est un signe non équivoque de fidalguia (noblesse) ou tout au moins d'opulente bourgeoisie.

Ces détails expliquent assez l'inaction que l'on a décrite dans l'intérieur des familles dans la classe du peuple, comme modèle ou image des coutumes brésiliennes, telles que les avaient faites les traditions portugaises. Cependant les habitudes casanières du sexe brésilien ne résistaient point à la sortie hebdomadaire destinée à l'accomplissement des devoirs religieux, et au jour du dimanche, dès l'aube, les églises recevaient la visite des femmes qui par goût ou par piété voulaient remplir ce devoir avant l'heure où la foule abonde dans les temples. De nombreuses typoyas déposaient à la porte, les dames

de la classe aisées et les femmes du peuple partageaient avec elles l'enceinte du sanctuaire, là également accroupies, car l'usage des chaises est inconnu, les premières reposaient sur le duvet du tapis apporté par le page, et les autres, sur le parvis à nu, se durcissaient les os, de sorte que enveloppées de la manta uniforme, et vues de l'entrée de l'église, ces dames ressemblaient assez à des ballots emmagasinés.

Pendant le reste de la matinée, si l'on voyait par les rues de Rio Janeiro des files processionnelles longeant le haut du pavé, c'étaient des familles entières allant vers la paroisse. Il serait injuste de jeter l'épigramme sur cette marche processionnelle, car elle est encore une de ces nécessités locales que l'étranger ne saisit pas de prime abord, mais avec un peu d'habitude des lieux, il en reconnait le besoin: en effet sous le ciel de la zône torride les rayons du soleil presque perpendiculaires pendant un tiers de l'année ne deviennent jamais assez obliques, en autre temps, pour procurer une ombre large aux promeneurs, à l'abri des maisons, malgré le peu de largeur des rues, de sorte que pour jouir de l'ombre, il faut absolument se ranger sur une même ligne et c'est la marche qu'avaient adoptée les premiers colons. ~~Mais~~ cette tradition n'est pas tombée en désuétude car les causes premières en sont immuables, puisqu'elles tiennent à la topographie.

Telle est l'esquisse des coutumes du peuple Brésilien jusqu'aux premières années qui ont suivi l'indépendance; bien que ces coutumes soient étudiées au milieu de la capitale, on s'est appliqué à en extraire les traits principaux que l'on peut retrouver dans toutes les villes du Brésil, car sous ce rapport, chaque ville est soumise à des influences homogènes, et la nuance plus ou moins saillante de ces couleurs locales variera selon le plus ou moins de proximité d'une population des contrées équinoxiales; ainsi en approchant de l'équateur, on trouvera le penchant à la mollesse plus sensible qu'auprès de la zône ~~froide~~ tempérée, ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ comme aussi on trouvera chez ~~l'habitant~~ le pasteur des ~~terres~~ hautes plus d'énergie que chez l'agriculteur du littoral et cela s'explique par l'hygiène de la vie pastorale, saine, abondante, comparée au régime d'ichtyophage qui appauvrit le sang de l'habitant du littoral; mais l'ensemble du tableau offrira des rapports partout reconnaissables. En un mot, on peut considérer les détails de ce chapitre comme les lignes propres à dessiner le profil du portrait national tel que l'offraient les premières années de l'indépendance du Brésil. Quant aux modifications que subirent les mœurs et coutumes par l'effet des événemens politiques qui provoquèrent l'abdication de l'Empereur D. Pedro 1er, il faut, avant de les indiquer, parcourir les dernières années du règne de ce prince, car la transition, rapide comme les événemens, ne pourrait être bien comprise sans une notion au moins superficielle de l'époque indiquée.

Chapitre V.

Luxe à la cour – les deux aristocraties – fin de la guerre contre Buenos Ayres ; ses résultats – malaise général – les partis se dessinent – premières exigeances.

On a laissé la cour livrée aux désordres de l'immoralité, sous l'influence d'une favorite dont l'intérêt le plus grand étoit de proscrire la morale, afin de maîtriser à son gré l'esprit de son royal amant. (1). Si ces désordres ouvroient un champ libre aux passions du jeune Empereur, quel champ plus vaste ils laissoient aux intrigues de tout genre ! aussi vit-on les habiles meneurs de la dépravation du prince, se jetter dans l'ordure de leur démoralisation et acquérir, à ce vil prix, une fortune inique, autant que mal employée ; alors ils ambitionnèrent les honneurs, voulant sans doute cacher sous des dehors brillants une longue souillure. D. Pedro les traitoit assurément avec toute la familiarité possible envers de bas parvenus, mais obsédé par leurs instances que ses prodigalités ne pouvoient plus satisfaire, il résolut d'affubler ses créatures de rubans et de titres signes non-équivoques, alors, d'intimité princière, mais plus souvent d'immoralité. Il falloit cependant ne pas heurter de front les honorables préjugés de cette classe de la haute société, la fidalguia (aristocratie) revêtue des signes et titres héréditaires de courage et de noblesse. Les restes restes de l'ancienne noblesse étoient foibles car la plus grande partie avoit accepté la destinée du Roi D. João en retournant avec lui en Portugal, mais c'étoit pour D. Pedro un motif de plus pour ménager ces lambeaux de l'ordre. Placé entre cette double exigeance, D. Pedro ne vit rien de mieux que la formation d'une fidalguia nationale, et il la décora de l'insigne de l'ordre du Cruzeiro (2) qu'il créa à cet effet. Mais bientôt les créatures des créatures ambitionnèrent cette distinction à l'ordre du jour, et la politique seconda cette ambition, car indépendamment de l'esprit de nationalité que l'on flattoit, par ce moyen, on travailloit en outre à exciter une rivalité de dévouement entre l'aristocratie ancienne et la noblesse de création nouvelle à la faveur de laquelle le pouvoir se créoit des ressorts d'action ou d'influence. L'abus suivit de près l'institution, et titres ou rubans furent bientôt accolés à tous noms, appendus à toute boutonnière. Toutefois l'aristocratie moderne comptoit des noms bien recommandables ; ceux-ci considéroient leurs titres comme une récompense due à leur dévouement pour la patrie Brésilienne, mais cette considération rationnelle ne leur fit pas toujours trouver grâce auprès des anciens titulaires qui auroient voulu décliner l'incompétence impériale



(1) voyez la fin du chapitre deuxième.
(2) Croix du Sud ; c'est la constellation particulière à l'hémisphère-Sud, comme l'étoile polaire dans l'hémisphère-nord.

Impériale dans le baptême aristocratique. De là un état de malaise permanent qui créa à D. Pedro des embarras que non seulement il n'avait pas prévus, mais encore qu'il avait voulu éviter. En effet placé entre les exigeances des nouveaux favoris et la morgue de l'ancienne aristocratie, D. Pedro ne pouvait faire un pas vers les fidalgos de sa création, sans éloigner d'autant la primitive aristocratie; cet état de contraction perpétuelle attisait sourdement le feu de la discorde qui couvait comprimé sous l'influence du chef commun.

Cependant le cérémonial légué par la Royauté Portugaise ne perdit rien de ses formes appliquées à l'Empire; au contraire, il acquit à la cour du jeune Empereur aimant le luxe et le fracas, un éclat inconnu à la parcimonieuse Royauté de son père. La jeune cour stigmatisa les habitudes étroites de la cour ancienne et, pour en faire perdre le souvenir, elle s'attacha à éblouir par les formes, sans s'inquiéter du jugement qui pouvait être porté sur le fond. Cause nouvelle de démoralisation à ajouter à celles qui agissaient déjà si puissamment, le luxe vint jetter à la cour le principe de la plaie sociale la plus large, car il ~~était~~ devint effréné, sans calcul, et, pour nombre de courtisans, sans avenir autre que le maintien de la faveur acquise par une honteuse corruption. Dès lors l'action Impériale, sur les créatures du pouvoir, devint absolue, et le jeune Empereur profitant de ces dispositions serviles, entoura son trône d'un éclat favorable pour éblouir les masses toujours faciles à séduire au moyen d'un appareil magnifique au travers duquel il croit voir la puissance; aussi la jeune cour chamarrée de dorures, éblouissante de pierreries, fascinait-elle les regards, déroulant, sous ce masque fastueux, les déreglemens de sa dépravation. Ministres et chambellans, puis valets de tout titres, sous toutes livrées, rien ne manquait à l'éclat du cérémonial dont la splendeur s'augmentait de jour en jour, par la facilité des courtisans à dépenser des revenus de si facile acquisition, ils en croyaient la source inépuisable insensés, sans penser que chacune de leurs exigeances minait le piédestal de l'idole dorée qu'ils encensaient ....

Parmi les institutions auxquelles donna lieu ce goût sans frein de luxe et d'apparat, on doit citer celle de la garde d'honneur dont s'entoura D. Pedro: composée d'abord des titulaires de tous rangs, ce ne fut qu'après la première vague, que quelques plébéiens privilégiés furent admis dans les rangs de cette troupe dorée. Sa convocation n'avait lieu qu'aux jours de grandes fêtes, appelés Jours de Gala, tels que l'anniversaire de l'Indépendance, de la naissance de l'Empereur, &ca; dans ces journées la cour apparaissait dans tout l'éclat de sa magnificence; les cérémonies ordinaires, dans ces occasions, remplissaient la journée. Le matin une messe solennelle réunissait la cour dans la chapelle Impériale décorée à grands frais: dans une tribune on voyait l'Empereur et sa jeune famille; vis-à-vis les Dames de la cour se montraient étincelantes de diamans, puis la maison Impériale dont le moindre titulaire portait les dorures des douze maréchaux de France; enfin les diverses administrations occupaient le haut de l'église et sa

partie inférieure

Et dans la partie inférieure, les curieux affluoient. au sortir de l'église, avoit lieu, au palais, la cérémonie du baise-main: dans la salle du trône, sur l'estrade, étoit l'Empereur; sa taille haute, les heureuses proportions de son corps, le port élevé de sa tête, son regard grave et son costume donnoient à D. Pedro des façons vraiment impériales. pendant cette cérémonie, D. Pedro donnoit sa main à baiser aux nombreux courtisans qui tour-à-tour et dans l'ordre hiérarchique de dignités venoient un genou en terre, déposer le baiser de soumission sur la main Impériale: Combien de baisers judaïques auront fait frissonner cette main sous le souffle du courtisan! dans l'après midi avoit lieu la revue des troupes sur la place Ste Anne (aujourd'hui: champ d'honneur) dont les troupes de toutes armes venoient border l'enceinte. le corps le plus remarquable étoit la garde Impériale dont la belle tenue rappeloit aux Européens les souvenirs de la terre natale, puis arrivoit la garde d'honneur éblouissante par la richesse de son uniforme: monté sur un cheval de taille haute, le simple cavalier portoit en tête un casque à la Romaine de cuivre doré et surmonté d'un long panache de crins couleur écarlate, retombant en arrière; ses épaulettes en or étoient plus riches que celles de nos généraux; un habit de drap blanc ressortoit vivement sous l'éclat du casque et le pourpre ondoyant de la crinière, puis ses pantalons de même couleur contrastoient avec la buffleterie de cuir-verni-noir; enfin les bottes à l'écuyère et le sabre long dans un fourreau doré complettoient le grand costume de la garde d'honneur. cette garde d'ostentation alloit se ranger au devant du pavillon du champ Ste Anne, attendant l'Empereur; puis l'Empereur arrivoit escorté par un état-major nombreux dont la tenue différoit de celle de la garde d'honneur, ne l'emportoit en richesse que par les broderies en or ~~[illegible]~~ qui la surchargeoit. Alors commencoit la revue aux acclamations de la troupe et du peuple; et il étoit permis à un Empereur de vingt-cinq ans de se laisser aller à quelques illusions sur les apparences de sa puissance, en le voyant au milieu de cet état-major enveloppé dans la dorure, suivi de cette garde d'honneur dont chaque soldat étoit un général par le costume, se disant: Cet or, de moi ils le tiennent; ces soldats-généraux, c'est moi qui les ai faits. et puis cet appareil de forces que d'un signe il faisoit mouvoir, et enfin ces cris d'enthousiasme, pense-t-on qu'il eut voulu les croire de commande?....

D. Pedro a voulu user les émotions que peuvent procurer le goût du faste, le désir du commandement et la couronne Impériale sur une tête de vingt-cinq ans; et ces émotions ont usé l'Empereur et sa puissance.

Ces journées d'apparat Impérial étoient terminées par une grande soirée théatrale à laquelle assistoit l'Empereur avec toute sa cour. si le talent des acteurs n'étoit pas un attrait pour le public éclairé, l'aspect de cette réunion ~~il f~~ étoit un vrai spectacle: la salle du grand théatre de Rio de Janeiro est comparable, pour sa grandeur, à celle des Français à Paris, mais la forme intérieure en est plus gracieuse

et favorable à la commodité du spectateur, car de tous les points de l'amphithéâtre, il jouit pleinement de la vue de la scène; les loges ne sont séparées que par une cloison à hauteur d'appui et une rampe dorée en forme l'enceinte. Ces dispositions propres au développement de la perspective, laissent voir sans entraves la toilette des dames et donnent à la réunion un aspect animé qu'on ne retrouve pas dans nos théâtres à compartimens hermétiquement clos sur trois faces. Dans ces nuits d'apparat la salle offrait un coup-d'oeil éblouissant aux loges qui suivaient, des deux côtés, celle de l'Empereur; cette loge est à elle seule une salle richement décorée, sa hauteur occupe les deux premières ~~[illegible]~~ galeries de l'amphithéâtre en face de la scène, le vide laissé par les rideaux de soie qui descendaient suspendus, était rempli par l'Empereur et une partie de sa suite; la richesse des costumes renvoyait au dehors les reflets dorés que projetaient les lumières et les glaces intérieures; on eut dit quelques rayons solaires concentrés dans un cercle doré. Aux deux côtés se développaient, sur tout le centre de l'amphithéâtre les courtisans plus ou moins rapprochés du soleil commun selon la hiérarchie dignitaire, mais également resplendissants de dorures dont l'éclat pâlissait cependant à la scintillation des diamans que ornaient les dames de la cour. Répétés par mille feux dans les glaces des loges, ces parures brillantes formaient une traînée lumineuse dans l'enceinte du théâtre. Aux ~~loges~~ galeries supérieures était le peuple, et le parterre rempli d'hommes, formait un fond obscur au dessous de ce tableau éclatant.

Ainsi se succédaient les anniversaires avec le soleil de la journée; ainsi passa la gloire éphémère de D. Pedro, lorsqu'arriva la nuit de la révolution.

Emporté par le tourbillon où se perdait son existence, D. Pedro s'efforçait cependant de conserver l'équilibre entre les hommes qui l'entouraient, et soumises à l'autorité Impériale, unie dans son but, les deux aristocraties — opposées ~~[illegible]~~ en apparence ~~[illegible]~~ à la même influence: ainsi aux jours de Gala, les deux champions venaient également plier le genou devant la même main qu'ils baisaient à leur tour. Reste dégénéré de ces réceptions paternelles, qui jadis avaient fait et la gloire du maître et la joie des sujets, (car alors ils venaient confier au bon pasteur les souffrances de son troupeau,) cette cérémonie du baise-main aujourd'hui réduite à une représentation fastueuse d'apparat Impérial, n'offrait plus que l'image du veau-d'or recevant les hommages de l'avide ambition. Tels étaient les rapports de l'aristocratie avec la cour.

Si la nuance des deux partis était effacée, à la cour, par des devoirs communs envers le même maître, la scission

n'en devenait

La scission n'en devenoit que plus sensible dans les rapports de société ; ainsi reléguée dans la conscience de sa supériorité, l'ancienne aristocratie renfermoit dans le cercle étroit de son intimité, les traditions de son origine qu'elle avoit crû ravaler par une fusion avec les droits nouveaux de ses concurrens ; d'autre-part, l'aristocratie récemment créée étoit fière de son origine qu'enveloppoit le manteau de la nationalité, et refusoit toute préséance aux titulaires par hérédité.

De cette hostilité flagrante qui divisoit la première classe de la société, naquit une habitude de concentration on ne peut plus favorable à la dissimulation, et ce germe antisocial progressoit avec d'autant plus de facilité à l'aide des intérêts et des passions, que ses fruits étoient l'unique but de l'ambition. En effet l'aristocratie nouvelle acquéroit sur les esprits une influence relative à la vigueur qu'elle déployoit contre les souvenirs de la domination portugaise, et cette disposition favorisée par les idées de nationalité, affoiblissoit sans cesse les soutiens de la légitimité qui entouroient encore l'Empire ; puis les passions attaquèrent le dogme politique de l'inviolabilité ; enfin les ambitions se posèrent audacieusement en face de l'Empereur, comme on le verra bientôt.



Cependant la guerre contre Buenos-Ayres avoit épuisé le trésor Impérial et malgré ses immenses ressources, le Brésil se vit forcé de recourir au moyen onéreux d'un emprunt à l'étranger : les loups serviers de la grande Brétagne offrirent leurs guinées ambitieuses, et les guinées eurent cours à Rio Janeiro comme ~~elles~~ à Buenos Ayres, c'est-à-dire que l'Angleterre fournit également aux deux partis belligérantes les moyens de s'entre détruire ; en effet si les résultats de cette guerre furent ruineux pour Buenos-Ayres, ils devinrent désastreux pour le Brésil, car sa ~~position~~ qualité d'agresseur le forçoit à des sacrifices inconnus à la République ; ainsi les Républicains maîtres de la campagne l'exploitoient à leur avantage, tandis que les ~~forces~~ troupes Brésiliennes claquemurées en partie ~~dans~~ à Montevideo, étoient obligées à un déploiement de forces considérables pour soutenir le siège de la place cernée par l'armée argentine, mais surtout pour entretenir une escadre coûteuse autant qu'inutile ~~pour~~ au blocus ~~l'entrée~~ de la rivière de la Plata et protéger le littoral Brésilien.

On assure que le Brésil a employé à cette guerre jusqu'à 72 voiles dont plusieurs belles frégates de 60 ; eh bien avec un aussi grand appareil de forces, le haut fait saillant de l'escadre Brésilienne a été de jetter quelques boulets sur la plage de Buenos-Ayres. Il étoit beau de voir le pavillon de la République aller flottant sur de légères goëlettes qui papillonnoient hardiment dans les eaux de la flotte Brésilienne ; mais si l'on considère que des enfans d'Albion avoient le commandement des forces Brésiliennes, ainsi que de la flotille Argentine, il sera difficile de porter un jugement vrai sur les causes qui préservèrent constamment les

les goëlettes Argentines d'une attaque et même d'une poursuite sérieuse de la part des frégates Brésiliennes. celles-ci, il faut le dire, avoient un désavantage sensible pour naviguer sur la rivière, à cause des bancs nombreux dont elle est parsemée, tandis que les goëlettes de Bos. Ayres franchissoient ces obstacles sans péril, mais manquoit-il, dans l'escadre Brésilienne, de navires propres à naviguer par dessus les bancs ?... eh bien le Pavillon Argentin flottoit de nuit et de jour, à travers la croisière Brésilienne. Ce défaut d'énergie fit qualifier l'escadre Brésilienne de: force expectante; l'ironie eut été plus directe peut-être, en l'appelant: force d'inertie, car s'il faut croire à des rapports qui ne sont pas sans quelqu'authenticité, la cause secrète d'inaction, ou mieux: d'action passive, n'étoit point dans l'armée, pas même dans la flotte, mais cette cause secrète avoit son siège auprès du trône Impérial. cette opinion est peut-être osée, mais on la donne comme pure tradition et sans garantie: le parti qui avoit fait opposition au vœu Impérial lors de la déclaration de guerre, se voyant débouté par la résolution vigoureuse de D. Pedro, auroit, dès ce moment juré vengeance; ne pouvant marcher à ce but ouvertement, les voies cachées auroient prévalu et cette guerre dans laquelle D. Pedro avoit entrevu de la gloire à acquérir et la consolidation de sa puissance, l'opposition auroit juré d'en faire le levier de la force occulte qui renversa le trône sous les pieds de l'Empereur constitutionnel. Au fait le désordre le plus incroyable régna, pendant la guerre, dans l'administration; des fournisseurs insatiables se gorgèrent aux dépends du trésor et la tradition voudroit que leur entourage formât un vaste cercle d'intéressés à la dilapidation. cette malveillante cupidité se retrouvait jusques dans les plus petits détails, et il n'y eut pas jusqu'à l'amarre de fer de tel navire de guerre qui sept fois seroit entrée dans les magasins de l'état et sept fois en auroit été retirée pour la même destination ab uno disce omnes.. Si la médisance n'est pour rien dans ce récit, il est facile de concevoir quelles sommes immenses auront été ~~anglo~~ employées à cette guerre de près de trois ans.

Les embarras matériels s'accumuloient autour du trône en raison des sacrifices toujours nouveaux aux quels le Brésil se voyoit réduit pour la continuation des hostilités que la dignité nationale ne permettoit pas de cesser, sans déshonneur. le plus douloureux de ces sacrifices pour le pays, celui dont les conséquences funestes ont laissé une trace de ruine que toutes les richesses du sol n'ont pu encore effacer, ce fut l'appel que fit le gouvernement à la banque nationale; les besoins de la guerre épuisèrent les ressources de cet établissement et le papier-monnoie vint, nouveau fleau, jetter un palliatif éphémère sur la plaie profonde qui dévoroit la sève de toute prospérité. Ces malheurs apportés par la guerre se compliquoient encore du malaise causé par les pertes journalières que faisoient éprouver au commerce Brésilien les corsaires nombreux équippés à Buenos Ayres, à travers la croisière Brésilienne ils franchissoient l'embouchure de la Plata et venoient, sur la côte du Brésil, porter la ruine et la dévastation. la hardiesse des corsaires augmentait en raison de la mollesse des forces Brésiliennes, et ce ne fut pas sans surprise

et ce ne fut pas sans surprise que l'on vit plusieurs d'entr'eux venir jetter un défi insolent à la face du gouvernement, en croisant avec témérité à l'entrée même de Rio Janeiro. plusieurs descentes opérées par eux sur la cote du Brésil, jettèrent la terreur parmi les populations qui s'enfuyoient alors épouvantées cherchant, au milieu des forêts, un asyle contre l'invasion soudaine
1 des corsaires de Buenos-Ayres ; on en verra plus tard quelques détails.

Cependant les malheurs de la guerre retomboient sur les masses et les masses murmuroient, ~~— —~~ voyant avec dépit une flotte nombreuse non seulement incapable de bloquer l'embouchure de Rio de la plata, ~~puis~~, mais encore insuffisante pour protéger le littoral du Brésil que tenoient en émoi les croisières Argentines ; les murmures alloient croissant et d'autant plus redoutables qu'ils partoient de plus bas, car la population entière appeloit, de ses vœux, la cessation d'une guerre dont la facheuse influence pesait sur toutes les têtes, sur toutes les fortunes.

Le commerce étranger eut une part large dans les malheurs de la guerre, et aucun pavillon ne fut respecté par les corsaires de Buenos-Ayres, pas plus que par les croisières Brésiliennes, car des deux cotés, le moindre prétexte suffisoit pour capturer les navires venant d'Europe ; ce fut un malheur nouveau dont les conséquences pesèrent plus tard sur le peuple qui en supporta les frais, puisque des indemnités furent obtenues par les gouvernemens Européens en faveur de leurs sujets dépouillés. Dans ces évènemens un homme acquit une triste célébrité ; c'étoit un Français au service du Brésil qui voulut donner à sa patrie d'adoption, un gage de dévouement, au détriment de sa patrie originelle : cet homme sembloit avoir pris à tache de tourmenter les marins Français dont le hazard lui offroit la rencontre à la mer ; des plaintes réitérées des navigateurs fçais à ce sujet, avoient éveillé la sollicitude de l'amiral ~~commandant~~ commandant
alors la station Française à Rio Janeiro, mais ses rapports au gouvernement Brésilien ne produisoient aucun effet. Lassé de cet état insupportable
2 l'amiral résolut d'agir avec énergie, lorsqu'un incident facheux vint hater cette résolution ; ce fut le rapport d'un capitaine de la marine marchande qui demandoit justice pour la violence atroce que lui avoit faite le commandant d'une corvette Brésilienne. le pauvre capitaine apportoit, ou plutot, avoit laissé sur place, une preuve irrécusable, c'étoit une oreille coupée par le commandant Franco-Brésilien. Le bruit public voulait que de pressantes représentations furent adressées verbalement par l'Amiral Français à D. Pedro en personne, quoi qu'il en soit, le méfait de l'oreille coupée étant prouvé, l'Empereur destitua le commandant de sa corvette auquel il resta, pour toute gloire, le surnom flétrissant de coupe-oreille.

Toutefois, la population étrangère souffroit, dans ses intérêts de cet état de choses, et cette souffrance dont les effets retomboient sur la population nationale et sur l'ensemble des intérêts généraux, aggravoit de jour en jour la position déjà critique du gouvernement ; alors on songea à la paix.

De son coté, la République Argentine n'avoit pas d'autre désir, et un ministre Plénipotentiaire partit de Buenos-Ayres, porteur d'instructions assez peu précises, pour qu'il put agir selon les circonstances.

Sans entrer dans les détails de cette négociation il faut cependant dire,

---

1 Voir à la troisième partie.
2 Mr de Rosamel

pour l'intelligence de son résultat, que l'homme revêtu de la confiance du gouvernement de Buenos-Ayres, étoit l'ennemi occulte, mais personnel, du chef de ce gouvernement; de plus, la tradition voudrait que placé sous l'influence des guinées britanniques, l'ambassadeur eut travaillé au double but de la nullité politique du traité de paix, eu égard aux avantages qu'attendoient les deux puissances belligérantes, puis du blame qui devoit retomber sur la seule tête du président de la République, afin de le rendre responsable de ce que le traité pourrait offrir de peu glorieux pour la République. Ce double but fut atteint par l'habileté diplomatique de l'envoyé Républicain, surnommé depuis le Talleyrand américain; et l'Empire, pas plus que la République, n'eurent à se féliciter de l'issue de cette guerre qui avoit ruiné les deux pays. [1] Les préliminaires furent arrêtés à Rio Janeiro et la ratification de Buenos-Ayres ne se fit pas attendre, car le gouvernement en étoit aux derniers expédiens pour soutenir la guerre qui peut-être eut cessé, même sans préliminaires, faute de ressources pour sa continuation. Ce traité de paix, qui en est resté aux préliminaires, fut un véritable leurre pour les contractans, et la province Orientale, objet de la guerre, en retira seule tous les fruits, puisqu'elle fut érigée en état indépendant, pendant cinq années, à l'expiration desquelles ~~le~~ son gouvernement provisoire devroit choisir entre les trois hypothèses suivantes: sa jonction à la République Argentine; son incorporation à l'Empire du Brésil, ou enfin son indépendance définitive. Le choix ne fut pas douteux et, les cinq années expirées, le gouvernement de Montevideo maintint de fait l'indépendance pour lui créée par les préliminaires.

On assure que l'Angleterre avoit offert sa protection pour l'exécution des clauses du traité, mais elle ne parvint point à étayer cette promesse d'une garnison qu'elle avoit voulu établir à Montevideo. Le souvenir des tentatives usurpatrices que ce gouvernement avait ~~[illegible]~~ faites à Montevideo, vingt ans avant cette époque, fit repousser par tous les partis cette proposition qui cachoit des projets de domination encore vivaces dans l'esprit de ces peuples; Buenos-Ayres surtout, glorieuse, aussi, d'avoir détruit en une nuit les envahisseurs Anglais de 1808, auroit sans doute préféré la continuation de la guerre contre le Brésil, au risque d'y engloutir jusqu'à son existence, plutôt que de voir la rive gauche de la Plata sous la griffe du Léopard Britannique.

Telles furent les conséquences de cette guerre inutile autant que ruineuse pour les deux ~~[illegible]~~ pays, et si l'Empire perdit une province qui eut été peut-être la plus prospère du Brésil, la République se créa une rivale d'autant plus redoutable que l'identité des intérêts rendra plus difficile la sympathie entre les deux rives du fleuve. Quoi qu'il en soit l'avantage, quant aux relations d'outre-mer, restera toujours à la Province Orientale, car Montevideo sa capitale, placée à l'embouchure du Rio de la Plata, en est la clef, ~~[illegible]~~ et semble inviter au repos le navigateur fatigué d'un long voyage; tandis que au travers des bancs dangereux dont la rivière est parsemée

[1] Dès lors les hostilités cessèrent, mais ~~[illegible]~~ le traité conclu à Rio, fut accueilli à B.s Ay.s avec des transports de fureur, car on accusa le gouvernement d'avoir forfait à ~~par~~ l'honneur du pays, tant les conditions de la paix parurent ignominieuses. La fermentation devint menaçante et le gouverneur dût résigner son mandat en abdiquant. Aussitôt un gouverneur nouveau nomma deux plénipotentiaires qui allèrent à Rio Jan.o et après bien des difficultés, parvinrent à annuler le premier traité, posant les préliminaires d'un traité nouveau. Les préliminaires ne se firent pas attendre &c. — Suite au sommaire.

dont la rivière est parsemée, il faut aller chercher la capitale de la République Argentine, Buenos Ayres qui sera toujours, il est vrai, l'entrepôt nécessaire des contrées centrales de cette partie du Sud-amérique; en effet le territoire Argentin n'a pour limites que les cordillères au pied desquelles le commerce va transporter les produits de l'Europe choisis dans les magasins de Buenos-Ayres. Cependant la rivalité entre ~~la République~~ gouvernement de Buenos-Ayres ~~Argentine~~ et celui de Montevideo, sera grande et il est à souhaiter qu'elle n'enfante pas les désordres dont ils ont déjà été menacés.

En paix avec la République, le Brésil applaudit à cet événement qui apportait un soulagement au commerce ruiné par des pertes grandes et réitérées; cependant il lui fallut subir encore une dernière crise générale qui fut le complément des désastres nombreux mais partiels causés par la guerre: ce fut le discrédit énorme qui frappa le papier-monnaie unique intermédiaire des transactions commerciales. Sa valeur diminuait de jour en jour, à cause du manque de numéraire dont la privation se fit sentir effrayante pour le présent et funeste pour l'avenir. Alors on vit les possesseurs des monnaies métalliques les conserver avec d'autant plus d'exigeance qu'ils redoutaient la dépréciation totale du papier-monnaie, car celui-ci manquant de garantie, depuis que sa valeur effective avait passé des caisses de la Banque, aux pouvoir du gouvernement, pour subvenir aux frais de la guerre; ne conservait plus qu'une valeur nominale et variable, selon les besoins. De là une valeur exagérée aux objets de nécessité, et le commerce ballotté entre les besoins et les exigeances, flottant incertain, sans règles comme sans appui; de là l'anéantissement du crédit, cet organe vital du commerce; de là enfin un désordre bien facile à comprendre. Si les malheurs de la guerre avaient frappé plus spécialement le commerce d'un malaise prolongé, cette crise finale secoua toutes les branches de la prospérité publique, car elle devenait sensible et facheuse à toutes les classes de la société également soumises aux besoins de la vie qu'il fallait acheter à grands frais.

Les détails de cette crise monnetaire seront complétés dans la partie commerciale des souvenirs du Brésil; il suffit ici de ce tableau pour faire comprendre l'effet de l'inquiétude des masses sur l'action gouvernementale. Aussi les rouages de la machine déjà enrayés dans le mauvais vouloir et les intrigues de l'opposition politique, furent frappés d'impuissance par l'impopularité qui se développa menaçante de besoins et de souffrances, autour du trône Impérial.

Longtemps comprimés par l'influence de D. Pedro et la profusion de ses libéralités, enfin les partis se dessinèrent à la cour, et l'opposition accrut ses forces de la fermentation populaire qui semblait étayer ses principes des conséquences d'une guerre malheureuse qu'elle avait repoussée comme injuste; et les rangs de l'opposition s'élargirent remplis des mécontents recrutés dans toutes les classes.

Les griefs principaux jettés à la face du gouvernement, étoient l'incapacité qui avoit présidé à la direction de la guerre et les désordres d'une administration ruineuse et inique des deniers publics; si la première accusation étoit pleinement justifiée par les évènemens et leurs résultats, ~~le dernier~~ l'autre n'étoit qu'un prétexte, car on ne pouvoit accuser le pouvoir d'un mal dont la réalité trop prouvée, l'avoit jetté dans la nécessité presque honteuse d'accepter des conditions ~~de paix~~ telles qu'il les avoit repoussées avant la guerre; et si D. Pedro, alors qu'il déclaroit que la constitution de l'Empire l'empêchoit de céder aux prétentions de la République, avoit pu supposer que, de guerre lasse, il en viendroit à cette infraction de la lettre constitutionnelle, assurément il eut préféré une infraction réclamée par une minorité menaçante, à une cession exigée par les évènemens de la guerre.

Toute fois ces griefs acceptés aveuglément par les masses qui en supportoient, du reste, toutes les conséquences, ouvrirent la voie aux accusations qui devinrent bientôt personnelles à l'Empereur. Celle qui trouva le plus d'échos parmi le peuple, portant sur la prodigalité au moyen de laquelle D. Pedro s'entouroit de créatures dont le faste indisposoit le peuple qui en payoit les frais; dès lors les mots de réforme et d'économie furent mis à l'ordre du jour.

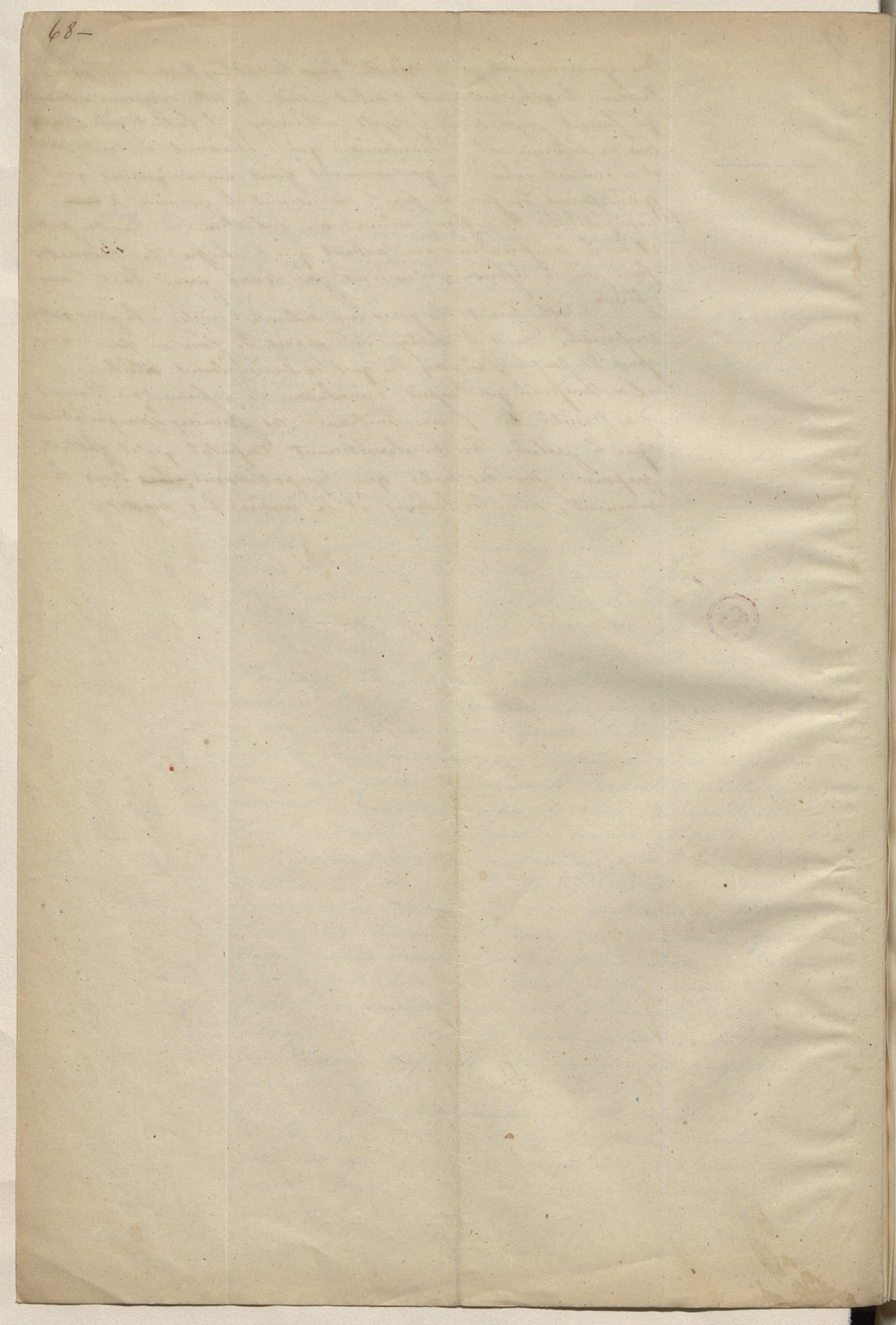
On comprend avec quel empressement l'opposition s'empara de ces armes redoutables et puissantes, en ce moment de toute la misère du peuple qui les offrait, et il sera facile de voir avec quelle habileté elle se servit de ce fer à deux tranchans pour saper les bases du pouvoir, en même tems qu'elle aiguillonnoit l'esprit de nationalité ~~[illegible]~~ recouvert du manteau impérial dont l'indépendance avoit accepté, d'abord, la majesté, comme propriété du pays.

Le premier effet de ces dispositions fut la radiation des cadres de l'armée, de tous les officiers étrangers dont les services étoient postérieurs à l'époque de l'indépendance; cette mesure flattoit singulièrement le sentiment national ~~qui~~ se trouvant froissé par la présence aux emplois élevés de l'armée, d'officiers étrangers au Brésil par leur origine. à la suite de ce premier succès vint la demande de suppression de la troupe connue sous la dénomination de bataillon étranger, puis de garde impériale, non qu'il ne fut composé en grande partie de soldats Brésiliens, mais, de son origine, il étoit étranger et ~~c'étoit~~ c'étoit un titre suffisant pour appuyer son licenciement de toutes les sympathies nationales. De plus cette garde affectée spécialement au service de la maison Impériale, étoit un obstacle aux projets dont les évènemens développèrent l'esprit, car cette garde bien payée et bien traitée étoit le vrai point d'appui du gouvernement pour

du gouvernement pour résister ~~aux~~ à des tentatives tentatives osées. Envain le gouvernement voulut résister à cette exigeance nouvelle qui faisait pressentir des projets ultérieurs, il fallut céder aux cris de réforme et d'économie qui s'élevaient de toutes parts et le nouvel échec du gouvernement joint aux exigeances qui grandissaient de jour en jour, réduisirent le pouvoir à ~~—~~ l'impossibilité de suffire même au maintien de l'ordre public et on le comprendra en sachant que le chiffre des baïonnettes fixé par la réforme, n'excédait pas 4000 pour tout l'empire.

Telles furent les premières atteintes portées à la prérogative impériale dont le prestige se dissipait de jour en jour aux yeux du peuple, aux cris duquel ces succès étaient attribués.

On comprend que l'esprit envahisseur de réforme ne devait pas s'arrêter là ; au contraire, ces premiers essais n'étaient que le prélude du bouleversement capital qu'il fallait préparer par des actes qui sympathisaient, ~~alors~~ dans le moment, avec les besoins et la misère des masses.



Chapitre VI

Second mariage de D. Pedro — Impératrice Amélie, fille du prince Eugène — réforme au palais par son influence — ses ennemis —: — effet de la révolution Française sur les esprits — démonstrations hostiles — la dernière revue — sociétés secrètes, journaux incendiaires — voyage de D. Pedro et son Epouse à minas geraes — leur retour — premier désordre — le 7 avril, abdication de D. Pedro en faveur de son fils

On a vu les élements redoutables de discorde germer, croître et se développer autour du trône Impérial menacé d'une catastrophe ; déjà elle paroissoit imminente, lorsqu'un incident jetté au milieu des passions en émoi, vint distraire pour un moment les esprits, ce fut le mariage de D. Pedro avec la princesse Amélie. Ce n'étoit plus une Archiduchesse, mais c'étoit la fille du Prince Eugène, d'honorable mémoire, de cet homme vertueux autant que général habile et brave, au quel il ne manqua qu'un titre, celui de fils de Napoléon car il en avoit rempli les devoirs avec une haute conscience, et son noble dévouement mis à de rudes épreuves, sortit pur et sans tache d'une lutte morale dans la quelle on vit succomber tant et de si belles gloires....

La princesse Amélie étoit attendue au Brésil, au mois d'octobre 1829 ; à son arrivée, D. Pedro sortit de la baie de Rio de Janeiro, à bord d'un ~~pyroscaphe~~ bateau à vapeur, pour aller saluer Impératrice la princesse Amélie, avant son entrée dans la capitale. On assure que D. Pedro contrarié de l'heure avancée à la quelle la frégate arriva au mouillage, auroit voulu que la princesse débarquât incognito, sans doute pour lui éviter l'ennui d'une nuit de plus à bord, après un long voyage ; mais la princesse Amélie refusa avec dignité, disant que l'Impératrice ne pouvoit toucher le sol du Brésil, avant d'avoir salué le peuple au milieu du quel elle venoit régner ; et D. Pedro, pour la première fois, comprit que sa volonté n'étoit plus suprême, et l'entrée officielle de l'Impératrice, fut fixée au lendemain.

Pendant cette nuit, quel remue-ménage parmi les courtisans de tous sangs, de toutes nuances ; combien de projets pour l'avenir ; que de pièges préparés aux bonnes graces de la jeune Impératrice, pour en obtenir un regard, une parole ; quelles dispositions de souplesse d'esprit, d'élasticité de conscience pour se faire agréer d'elle, sous telles formes que ce fut, pourvu qu'elle fut appréciée par la Déité nouvelle à la quelle les partis, les passions, les ambitions préparoient leur encens !...

Au jour, des salves d'artillerie donnèrent le salut Impérial et répété par les nombreux navires de guerre mouillés dans la rade, le salut multiplié par les échos, prolongeoit de

De vallons en vallons son imposante détonation; des milliers de navires couvroient la rade, et leurs bannières innombrables flottoient avec la brise du matin; on eut dit les nations du monde réunissant leurs couleurs au tour du pavillon brésilien et l'univers venant fêter l'Impériale inauguration. L'aspect de la rade, en ce moment, du haut de la montagne des signaux présentoit un tapis d'une variété inexprimable de nuances, car les premiers rayons du soleil donnoient à chaque couleur tout son éclat entre l'azur du ciel et celui de la mer; les montagnes voisines bordoient le tableau de leur verdure encore sombre de la dernière heure de nuit; par moment la fumée du canon jettoit sur le tableau la nuance uniforme et pâle de son exhalaison, puis le panorama ressortoit de nouveau admirable dans ses proportions immenses. Du côté de la ville une incroyable activité animoit le tableau de 200 mille habitans qu'agitoit le desir de voir la souveraine nouvelle qui venoit prendre la place de celle que naguère ils pleuroient; mais il alloit perdre tout son éclat, ce brillant tableau, car à peine sur l'horizon, le soleil se cacha sous les nuages épais qui vinrent envelopper de leur sombre voile cette joyeuse harmonie, ce concert de desirs. Bientôt la pluie, de ses torrents inonda la cité avant l'heure fixée pour le débarquement.

Cependant le cortège Impérial arrivé de St. Christophe traversoit la ville pour se rendre à l'Arsenal où la princesse devoit débarquer; là un pavillon improvisé reçut l'Impératrice; au même instant des salves d'artillerie annonçoient son débarquement et les cloches de la ville résonnoient de leurs accents de fêtes. Le son rival du canon ~~confus~~ dominant la vibrante harmonie de l'airain sacré, jettoit dans l'atmosphère une commotion mêlée de plaisir et de crainte, car ce dernier sentiment sembloit justifié par l'aspect sombre du ~~lointain~~ ciel et les torrens qu'en descendoient. Bientôt le cortège Impérial sorti de l'arsenal, défila lentement le long de la rue Droite, jusqu'à la chapelle Impériale, au milieu d'une double rangée de soldats qui avoient peine à contenir la foule des curieux accourus, malgré le mauvais tems, sur le passage de l'Impératrice.

Un détachement de la garde d'honneur ouvroit la marche, puis venoient les Autorités civiles et militaires suivies des ministres secrétaires d'état, ensuite la maison Impériale précédoit les voitures; la première portoit la jeune Reine, alors sans couronne, Dª Maria da Gloria fille ainée de D. Pedro, dans la deuxième ~~étoit~~ étoit l'Impératrice et son frère (1) ~~le Duc de Leuchtenberg~~ avec l'Archevêque de Rio Janeiro; des dames d'honneur accompagnoient l'Impératrice et la jeune Reine; enfin D. Pedro suivoit dans la 3ème voiture, accompagné des chambellans à pied, sous la pluie et du corps de la magistrature après le quel on voyoit le corps diplomatique, et la garde d'honneur ~~fermoit le cortège~~ fermoit la marche.

inutile

Arrivé à la chapelle Impériale, le cortège en eut bientôt rempli l'enceinte et les époux, après la bénédiction nuptiale donnée par l'Archevêque, passèrent de la chapelle au Palais et la journée se passa sans autre réjouissance, à cause du mauvais tems.

(1) Le Duc de Leuchtenberg, ~~[illegible]~~ depuis lors époux de la Reine Dª Maria du Portugal et décédé après un an de mariage ~~en~~ croue au rapport des [illegible] de sa belle mort, s'il faut l'autopsie de son cadavre examiné par une commission de 60 Docteurs.

Les jours suivants furent consacrés aux réjouissances publiques : banquet et Bal à la cour, feux d'artifices, illuminations & Ca le bal donné par la cour fut ~~la partie~~ le plus brillant des divertissemens et la ville n'ayant aucun local assez vaste, au gré de D. Pedro, il fallut en improviser un ; la salle des séances du sénat fut choisie pour cela et un édifice de bois fut construit à côté du Palais avec lequel on le fit communiquer. La salle ainsi improvisée en continuation de celle des sénateurs, offrit une étendue propre à contenir 4000 personnes et le nombre des invités atteignit ce chiffre les ornemens intérieurs de cet édifice [éphémère] provisoire furent faits à grands frais et le luxe des décors égala la profusion qui régna pendant la fête ; ce fut un vrai caprice royal, mais aussi un grief nouveau ajouté, plus tard, à ceux qui déjà pesoient sur la responsabilité impériale exploitée par le parti qui travailloit à la ruine de l'Empereur.

Parmi les autres réjouissances, une seule sera agréable à connoître à cause du caractère de spécialité qu'elle présentait : quelques officiers eurent l'idée d'offrir à l'Impératrice une illumination faite en son honneur ; à cet effet une souscription eut lieu ; et soit hazard, soit calcul, elle ne fut présentée qu'aux Brésiliens-nés. Instruits de ce projet et choqués de l'exclusion qui sembloit les frapper, les Brésiliens adoptifs se cotisèrent, à leur tour, pour le même objet. Cet exemple ne fut pas perdu pour les étrangers résidens à Rio Jro et chaque nation voulut faire son offrande à la nouvelle Impératrice : alors on vit, dans les rues de Rio Janeiro, s'élever des échaffaudages destinés à recevoir les illuminations ; à l'aspect de l'ouvrage on reconnut l'ouvrier, car le génie et la pensée du Créateur (si parva magnis comparare licet) se dessinèrent dans la création. Ainsi auprès du trophée que les Brésiliens élevèrent sur des formes aériennes [hardies], on voyait l'édifice solide construit par les Portugais ; tandis qu'en regard du portique à l'aspect lourd et massif comme la roche d'Albion, s'élançoit élégante et simple, la colonne Françoise, ombre du monument colossal érigé par la main du grand capitaine, avec l'airain des nations. Aussi pendant les quinze nuits que durèrent ces illuminations, la clarté de ~~la~~ journée étoit remplacée par les foyers de lumière qui dissipoient les ténèbres dans les rues de Rio de Janeiro.

Cependant la vie d'Impératrice avoit commencé pour la princesse Amélie ; riche de la gloire de son père, et des vertus de sa mère que l'Allemagne révère, elle venoit s'asseoir sur le trône laissé vacant par la défunte archiduchesse. La jeunesse, les graces et la beauté de la nouvelle Impératrice, seraient des titres futiles si ces avantages extérieurs eussent été les seuls qu'elle possédât, mais ils n'étoient que le reflet de l'âme forte, noble et belle de la princesse Amélie. En unissant sa destinée à celle de D. Pedro, l'Impératrice avoit compris tout ce qu'il lui falloit de vouloir et de puissance morale, pour dominer l'esprit d'un homme dont le cœur bon avoit été égaré par les déréglemens d'une imagination ardente et passionnée ; elle demeura constamment à la hauteur de la position difficile qu'elle avoit acceptée. La première des épreuves fut la nécessité de connoître les hommes qui l'entouroient, et pour une princesse dont le cœur avoit été pétri des vertus de sa mère, et l'esprit formé aux conceptions délicates d'une morale pure, ce ne fut pas une situation facile que celle où venoit de la placer sa destinée ; en effet jettée dans un pays aux

aux idées faciles et commodes de moralité, au milieu de ces hommes qui avoient enveloppé D. pedro d'un réseau de voluptés, qui pourra dire les efforts de la jeune Impératrice pour jetter un voile apparent de conciliation sur des principes si opposés ? Ce n'est pas qu'elle acceptât la fusion des principes ; non, sans doute, car dès le premier jour, elle sut classer avec un tact exquis autant que significatif, les hommes qui se croyoient destinés à former le cercle de sa société, et prévenue, par des renseignemens officieux, à l'égard des courtisans les mieux en cour, avant son arrivée, l'Impératrice avoit tout d'abord frappé d'exclusion ceux qui se pavanaient du titre de Mentors de l'Empereur, car elle comprenoit toute la valeur de cette qualité courtisanesque. Ainsi on raconte que dans une réunion d'intérieur, un homme connu par les antécédents de sa moralité, un homme qui avoit recouvert, dit-on, sa défroque de barbier de l'habit de cour, ayant fait valoir ses titres et ses rubans comme récompense de son attachement à la personne de D. Pedro, l'Impératrice auroit répondu qu'elle seroit heureuse de donner aux serviteurs de son époux des témoignages de reconnoissance proportionnés aux services qu'il auroit reçus d'eux. Le lendemain l'homme à rubans apprit que l'Impératrice ne seroit pas visible, et il dut se retirer de la cour où il laissa le souvenir de ses complaisances passées, au prix desquelles il avoit acquis l'intimité princière dont il avoit eu la naïveté de se vanter. Ce petit coup d'état indiquoit assez les dispositions de la nouvelle épouse de D. Pedro et peu à peu le cercle intime de la société Impériale s'épura sans efforts, car les créatures des caprices de l'Empereur, pendant son veuvage comprirent que leur règne étoit passé, et abandonnèrent une position désormais sans avenir pour aller grossir le nombre des courtisans déchus avec la marquise de Santos dont ils formoient la cour. Là, au moins, ils trouvoient conformité de principes, sympathie de goûts et uniformité de pensées et de manières. Jusqu'alors la marquise de Santos, malgré son éloignement, avoit conservé à la cour une influence cachée, à cause de l'enfant qu'elle avoit donnée à D. pedro qui l'avoit reconnue en la titrant : Duchesse de Goyas ; mais le séjour à Rio Janº de la jeune Duchesse étant désormais incompatible avec la présence de Dª maria da Gloria revenue au Brésil avec ~~l'Impératrice~~ la princesse Amélie, D. Pedro ne put résister aux sollicitations de sa fille aînée et peut-être de l'Impératrice et la jeune Duchesse de Goyas, innocente de son origine, se vit transportée en France, un mois environ après le mariage de D. Pedro.

Tels furent les premiers effets de l'influence conjugale sur l'esprit de D. Pedro qui fatigué d'une vie qui ne pouvoit du reste plus sympathiser avec sa nouvelle position, se trouva heureux de rencontrer, dans sa jeune épouse, les qualités et les vertus qui seules pouvoient fixer sa bouillante imagination, car il respectoit le caractère de la princesse Amélie. Les progrès de la sympathie de D. Pedro pour son épouse, devenoient sensibles de jour en jour et heureux d'une intimité qui faisoit ses délices, il se renferma dans le cercle étroit de l'intérieur où il puisoit des leçons de morale d'un attrait pour lui d'autant plus vif, qu'elles étoient embellies par les grâces et la délicatesse de la princesse Amélie ; aussi disoit-il ingénuement qu'il se sentoit converti, ~~depuis~~ et revenu pour jamais des égaremens de sa jeunesse, depuis qu'un ange

Depuis qu'un ange descendu du ciel avoit fait briller à son cœur la lumière pure de la vertu entourée du prestige de la beauté. En effet depuis lors D. Pedro ne quittoit son intérieur que pour les affaires publiques et sa conduite prouva la vérité du jugement qu'on a porté sur le caractère de ce prince : que, chez lui, l'éducation avoit manqué aux dispositions naturelles, puisque à cet âge où les penchants mauvais auroient dû être enracinés dans son esprit, son cœur éclairé et guidé par les sages conseils de sa jeune épouse trouva encore assez de force pour corriger les égarements de la tête.

Ce changement que D. Pedro devoit au caractère plein de droiture et de raison de l'Impératrice Amélie, auroit été pour les deux époux un gage de bonheur ~~pour~~ l'avenir, si les passions mauvaises qui fermentoient depuis long tems, n'étoient venues troubler l'horizon politique.

Distraits pour un moment de leur objet, par le mariage de D. Pedro, les esprits ambitieux reprirent bientôt leur activité, et après les premiers efforts pour gagner les faveurs de leur Impératrice, les courtisans convaincus de l'inutilité de leurs démarches pour s'ouvrir, en attendant les évènemens, une voie nouvelle de prospérités, se retournèrent vers le grand but de leurs efforts : la faveur populaire ; et l'opposition systématique se renforça de tous les espoirs déçus et des mécontens nouveaux qu'avoit créé le changement de conduite de l'Empereur. On peut dire même que la réserve extrême de l'Impératrice à ne laisser voir au dehors le pouvoir qu'elle acquéroit sur l'esprit de son époux, fut encore exploitée par les mécontens qui se servirent de cette preuve de sagesse pour représenter l'Impératrice comme une étrangère qui savoit exploiter son rang au seul profit de ses intérêts ; c'étoit, de leur part, pour se servir d'une image vulgaire, mesurer à leur aune une femme dont le caractère étoit trop au dessus des idées de ces hommes, pour en être compris. L'Impératrice ne se départit jamais du système qu'elle avoit adopté, et aux murmures calomnieux, elle opposa la dignité du silence, se bornant à rendre heureux tout ~~ce~~ ceux qui l'entouroit.

Tel est l'aperçu rapide de l'évènement qui vint arrêter pour un tems l'élan des esprits ; mais la révolution morale étoit opérée et l'explosion n'attendoit qu'une circonstance favorable.

Déjà le bruit d'un évènement immense avoit franchi les mers et les échos américains répétoient, avec de hautes infortunes, la lutte des trois journées qui changèrent la face de la France, cette terre classique des bouleversemens depuis un demi siècle ; le retentissement de la révolution Française fut grand au Brésil, mais le parti du mouvement, frappé d'étonnement, sembloit en attendre le résultat, comme pour calquer ses plans sur la marche des affaires en France. En effet huit mois s'étoient écoulés depuis les trois journées Françaises, et D. Pedro régnoit encore au Brésil ; mais la dernière heure de son règne alloit sonner. Déjà, pendant ces huit mois, les esprits s'agitoient et des démonstrations hostiles se manifestoient de loin en loin, mais rien ne laissoit voir encore une combinaison redoutable. Parmi ces incidens, l'un d'eux

l'un d'eux mérite d'être rapporté à cause de la solennité qui s'y rattachoit. c'étoit le 12 octobre 1830; jour anniversaire de la naissance de l'Empereur; jusqu'alors il avoit été célébré avec tout l'apparat que pouvoit avoir une fête Impériale. cette année le programme en avoit fixé le cérémonial comme de coutume, mais il faut l'avouer, la fête étoit toute dans le programme; en réalité ce ne fut plus un douze octobre. Cependant l'heure de la revue était venue et les débris de l'appareil militaire échappés aux envahissemens de la réforme, se réunirent sur ~~cette~~ place Ste Anne; bientôt D. Pedro arrive escorté de son état-major et suivi de la garde d'honneur restée fidèle à son mandat malgré les progrès de l'opposition; toutefois ses rangs éclaircis laissoient voir la place de ses favoris aujourd'hui absens au rendez-vous. la revue fut passée par D. Pedro au milieu d'un silence presque absolu; à peine si quelques cris détachés de la foule parvenoient aux oreilles de l'Empereur; foibles échos de ce bruyant enthousiasme qui jadis l'avoient assourdi, ces cris épars devenoient aujourd'hui un vrai enseignement de ce que valent les faveurs populaires.

L'Impératrice assistoit à la revue, assise au balcon du champ Ste Anne d'où elle observoit cette ondée ~~populaire~~ tumultueuse qui sembloit emporter son époux le long des bayonettes, au milieu de son état-major qui formoit un cercle doré entre l'Empereur et le peuple; et ce cercle doré, un seul souffle du peuple devoit bientôt le ternir, l'effacer! après la revue, l'Empereur revenoit au galop vers le pavillon où l'attendoit la cour, puis les troupes défilèrent avec ordre, mais en silence, au devant du pavillon; à l'instant arrive un aide-de-camp de l'Empereur qui l'engage à ne pas se rendre à l'église où l'attendoit une cérémonie religieuse. D. Pedro étonné, demanda la cause de cet avis, et sur la réponse que la ~~voix~~ rumeur publique dénonçoit un complot formé contre les jours de l'Empereur, D. Pedro persista, déclarant qu'il n'avoit pas au Brésil, un ennemi assez vrai pour en vouloir à sa vie. alors eut lieu au pavillon une scène touchante: l'Impératrice alarmée de ce rapport auroit fait tous ses efforts pour vaincre la volonté de son époux, mais n'y parvenant pas, elle auroit dit: allez! je saurai être Impératrice.

après de nouveau au balcon du pavillon, la ~~p~~ princesse suivit des yeux son époux qui s'éloignait au galop et à sa suite, la foule s'écoulant lentement de la place, bientôt le pavillon seul fut entouré de curieux dont l'Impératrice attiroit les regards: elle étoit belle de physionomie, autant que de sa beauté naturelle, car ses traits animés par l'agitation de son âme, décéloient une émotion profonde qui ne voiloit pas assez la nécessité du cérémonial; par momens, ses beaux yeux erroient sur le peuple comme pour lire, dans sa contenance, ses dispositions envers l'Empereur, puis au moindre bruit, elle reportoit ses regards sur l'avenue par où devoit retourner son époux. oh! qui dira les palpitations de ce cœur de femme et les tortures qu'il dévoroit en silence,

qu'il dévora en silence, pendant ce long quart-d'heure d'agonie! Il faut avoir observé la princesse Amélie comme on observe un visage angélique, en un moment d'extase, pour comprendre une foible partie des angoisses qui torturoient cet ange de la douleur.

de douloureuse

En fait depuis la veille des bruits sinistres circuloient, vagues, confus, sans origine connue, ainsi, disoit-on, à la sortie de l'église, D. Pedro doit être assassiné. quoi qu'il en fut de ce bruit alarmant, à peine hors l'église, sur le perron, D. Pedro se vit entouré de ~~peuple~~ la foule et un homme se présenta lui offrant un écrit: c'étoit un hymne en son honneur; D. Pedro en fit lecture avec calme et il remercia celui qui l'avoit présenté; puis à la tête de son état-major, il descendit lentement le perron de l'église et remonta à cheval.

À peine le cortège débouchoit ~~dans~~ champ Ste anne, que l'Impératrice se leva par un mouvement involontaire, puis un éclair de joie rayonna sur son front à la vue de son époux, et sa physionomie touchante comme la douleur, s'anima tout à coup d'un épanouissement de bonheur que l'on ne peut décrire, même après l'avoir vu. Assurément ce fut là le plus affreux quart-d'heure qu'ait passé au Brésil la princesse Amélie, sans en excepter celui qui fut le dernier de ce règne si court.

On ne sauroit assigner une cause immédiate aux événemens qui provoquèrent l'abdication de D. Pedro, mais il faut voir dans ces événemens l'effet du malaise général qui pesoit sur les masses par suite de la guerre contre Buenos-Ayres, malaise combiné avec les efforts de l'opposition qui comp-toit, dans ses rangs, tout ce que la capitale renfermoit d'esprits turbulents travaillés par le démon de l'ambition. la doctrine du désordre s'infusoit depuis long-tems, prêchée d'abord à huit-clos, au milieu des sociétés secrètes qui s'organisoient dans le silence des ténèbres; bientôt des journaux ~~incendiaires~~ rédigés au sein des clubs, se pro-clamèrent organes de l'opinion publique, et une fois entrés en lice sous l'égide de la liberté illimitée de la presse, les écrivains clubistes déchirèrent le dernier lambeau du voile qui les recouvroit et jettant dans l'arène le gant de la nationalité Brésilienne devenue leur devise, ils porteront défi à quiconque oseroit le relever. le gant demeura là comme un épouvantail, car y toucher, c'eût été, aux yeux de l'opposition, porter une main sacrilège sur le palladium des libertés Brésiliennes. alors la résignation devint à l'ordre du jour parmi les hommes sans opinion tranchée et la lutte sembla être acceptée par les partisans de l'homme et de la tranquillité; ils comptoient, il est vrai, sur l'appui moral de tous les enfans du Portugal qui avoient adopté le nom de Brésiliens sous la protection de l'Empereur né

né, comme eux, outre-mer, mais débordés par le parti qui se disoit national, ils ne purent tenir long-tems contre le torrent.

~~[illegible]~~ D. Pedro retournoit du voyage qu'il avait fait avec son épouse dans la province de minas-geraes où il comptait des partisans nombreux auxquels il ne manqua peut-être que la présence de l'Empereur pour préserver l'Empire d'une chute imminent; en effet si par une résolution vigoureuse, D. Pedro eût osé transporter le siège du gouvernement au milieu de ses fidèles mineiros, il est difficile de prévoir quelles en eussent été les conséquences, car si ~~d'une part~~ Rio Janeiro est le grand marché de l'Empire, minas-geraes en est la province la plus puissante par ses richesses et sa fertilité, et en tout état de choses, ~~celle~~ la province de minas-geraes pourroit ~~de~~ suffire à ses besoins, tandis que celle de Rio Janeiro privée des ressources qu'elle puise à minas-geraes, se verroit, avant peu, en proie à la disette et à la faim. Le but de ce voyage de D. Pedro n'est pas bien connu; on l'a supposé de pur agrément; quoi qu'il en soit, ce fut une ovation continuelle, mais revenu à Rio Janeiro, les dispositions du peuple, à son égard, furent en raison inverse de l'enthousiasme qu'avait excité, chez les bons provinciaux, la présence du couple Impérial; l'indifférence et même la froideur l'escortèrent jusqu'au Palais; mais c'est que à Rio, le parti de l'opposition avait fait de grands progrès pendant l'absence de l'Empereur, absence que ce parti exploita à son profit en travaillant les masses. En vain les partisans Impériaux s'efforcèrent-ils de donner à la rentrée de leur maître des apparences triomphales, il fut facile de voir que c'étoit une démonstration quand-même... et le cortège qui sortit de la capitale à la rencontre de l'Empereur, composé de Brésiliens-adoptifs, fut dès lors voué in petto à la proscription. Cependant confians en l'appui du prince auquel ils se jugeoient désormais nécessaires, les adoptifs laissèrent trop comprendre la portée de ce jugement, et il est probable que cette faute hâta l'explosion ~~à laquelle ils~~ de l'événement qu'ils vouloient prévenir.

Le premier symptôme du mouvement eut lieu au théâtre; des murmures prolongés grondaient dans le parterre, de tems en tems des cris s'élevaient contre les Brésiliens adoptifs, peut-être à cause d'une simple rixe privée, mais l'agitation fit bientôt place au tumulte et le tumulte devint enfin général. il y eut même des cris de: Sauve qui peut et la force armée accourue promptement, parvint seule à faire cesser le désordre. ~~mais~~ toute fois ce ne fut pas sans effusion de sang: divers meurtres provoquèrent des arrestations qui frappèrent dans les rangs du parti national, les victimes étant presque toutes parmi les adoptifs: quelques mois se passèrent dans une sorte de trève-armée, les partis attendaient amassant leurs forces pour frapper un grand coup et la rencontre ne pouvait tarder, car une fois l'épée dégainée, il fallait se mesurer.

S'il faut en croire la voix publique, le parti favorable à D. Pedro travailloit de tous ses moyens à se faire reconnoître

à se faire reconnoître comme appui légitime de l'empire, et pour cela il a ~~[illegible]~~ auroit exigé une démonstration énergique de la part du gouvernement, mais D. Pedro auroit craint d'irriter outre mesure l'opposition qui l'auroit accusé de partialité envers les Portugais, accusation d'autant plus facheuse pour lui, que la couronne qu'il portoit étoit un titre de la confiance des Brésiliens-nés. D'autre part le parti dit national appuyé sur les démonstrations hostiles des adoptifs, les dépeignoit comme des hommes incorrigibles, qui n'avoient adopté la nationalité Brésilienne que pour l'étouffer à la première occasion. Si l'on réfléchit à la puissance de ce moyen pour exciter les masses encore fières de l'indépendance arrachée naguère à trois siècles de domination Portugaise, on comprendra que l'heure alloit sonner, d'un grand événement.

C'étoit au 6 Avril 1831 et sans autre précédent, un groupe formé sur la place Ste Anne, faisoit entendre des cris perturbateurs, apparemment rien ne ressembloit moins à un foyer de révolution que cette agglomération de quelques centaines d'hommes de toutes couleurs, surtout en faisant la part des cureux innocents de préméditation; on pouvoit supposer tout au plus un incident sans conséquence, mais il n'en fut point ainsi et cet attroupement se décorant pompeusement du nom de peuple, prétendit que sa volonté souveraine étoit que l'Empereur changeât immédiatement son ministère, parcequ'il n'étoit pas en odeur de grace auprès de ce peuple-là. Ce fut le prétexte de l'exigeance, mais la cause agissoit ~~comme~~ d'incognito, aussi remarqua-t-on, pendant la journée du 6 des émissaires se succéder avec rapidité de la place à la ville et vice-versa; d'autre part des officiers d'ordonnances se croisoient sur la route de St Christophe où étoit l'Empereur. En ville, des groupes nombreux se formoient sur toutes les places, dans toutes les rues et les nouvelles circuloient rapides, contradictoires, confuses. Le désordre grandissoit au dehors, et au dedans la consternation régnoit.

Bientôt la foule se porta sur la place du Palais Impérial et sous les fenêtres de la chambre des députés qui étoient occupés paisiblement, en session ordinaire, aux travaux législatifs. Vers le milieu de la journée une adresse rédigée sur la place publique, toujours au nom du peuple, fut présentée par une députation de la rue aux députés assemblés, demandant à la chambre qu'elle intervint entre le peuple et l'Empereur, pour obtenir de lui le renvoi du ministère. À la lecture de cette adresse, les travaux de la chambre furent interrompus, et des discours de circonstance improvisés avec facilité, comme s'il se fut agi d'une affaire long-tems méditée. Cependant on ne prenoit aucune résolution, et les heures hatives amenoient la fin de la journée. Alors une double députation partit du champ Ste Anne et pour la ville et pour St Christophe; ces messieurs portoient à l'Empereur et à la chambre la notification d'une résolution adoptée par acclamation par le peuple du champ Ste Anne, il étoit dit, toujours au nom du peuple, que le peuple du champ Ste Anne ne quitteroit la place

qu'après avoir obtenu la cassation du ministère. à cette nouvelle la chambre se déclara en permanence, et ses orateurs les plus habiles mais surtout les plus violents sympathisoient avec le mouvement du dehors; deux entr'autres, se distinguèrent par des harangues pleines de verve et couvertes d'un vernis de nationalité qui leur valut un portefeuille, après l'abdication.

D. Pedro instruit de tout par les émissaires qui se succédoient par minutes, attendoit les évènements, sans se prononcer. le parti étoit sage, car céder à une exigeance aussi violemment démontrée prononcée, c'eut été laisser voir de la foiblesse, et par caractère, il en étoit incapable; tandis qu'en résistant par la force matérielle, à une force jusques-là voilée sous des formes semi-légales, c'eut été relever le gant de nationalité jetté dans l'arène, et D. Pedro ne vouloit pas laisser le droit de l'accuser de violence illégale.

La lutte en étoit à ce point, lorsqu'arriva la nuit; alors l'attroupement du champ Ste Anne renforcé de tous les partisans que la clarté du jour en avoit tenus éloignés, prit une attitude de gravité fiévreuse inspirée par la confiance de la réussite. la ville devint déserte excepté autour de la chambre des députés en session permanente, tandis qu'à St Christophe, des choses singulières avoient lieu: dans la soirée, les émissaires devinrent plus rares de moments en moments, et les nouvelles étoient insignifiantes; enfin vers 10 heures, aucun avis ne parvint plus à D. Pedro; il attendoit... mais à minuit, étonné du silence qui regnoit dans le chateau, D. Pedro fit appeller le général commandant la garde; point de commandant, plus de garde, le chateau étoit désert. tous avoient fui à l'approche de l'orage, tous, jusqu'aux factionnaires de l'intérieur, un seul excepté, et ce seul homme dévoué, c'étoit un enfant de l'Afrique. assurément cet homme n'avoit jamais été l'objet d'un regard de son maitre, eh bien! seul il demeura à son poste au moment du danger. et toutes les créatures du maitre qu'il avoit couvert de dorures et gorgé de profusions, où étoient-elles? quel sujet vaste de reflexions pour D. Pedro! et combien alors, la cérémonie somptueuse appelée baise-main a du lui apparoitre hideuse de mensonge, dans cette nuit la dernière de son règne....

Alors D. Pedro prit la seule résolution convenable à la circonstance et peut-être même à ses désirs, et, les ambassadeurs de France et d'Angleterre mandés par D. Pedro, reçurent de lui la nouvelle de son abdication en faveur de son enfant D. Pedro II.e agé de cinq ans seulement. en vain les ambassadeurs cherchèrent à dissuader D. Pedro de ce projet extrème, en lui faisant voir que tout n'étoit pas perdu; D. Pedro coupa court aux reflexions des deux diplomates en disant que loin de regretter la couronne du Brésil, il étoit heureux, au contraire, qu'une circonstance aussi favorable lui permit d'exécuter un projet qu'il nourrissoit depuis long-tems. alors les ambassadeurs offrirent à l'Empereur de opérer un débarquement de marins Français et Anglais pour protéger son départ, mais D. Pedro refusa cette offre, ajoutant qu'il n'avoit fait aucun mal au peuple Brésilien et qu'il n'avoit rien à craindre pour sa personne. aussitôt des chaloupes furent mandées et à 7 heures du matin, le 7 Avril, D. Pedro partit de l'anse de St Christophe, avec son épouse et sa fille D.a Maria, après avoir envoyé aux députés, encore assemblés, l'acte de son abdication.

Tels furent les derniers instans du règne de D. Pedro 1.er

72. 48

Capitre VII.

Effet de l'abdication — D. Pedro II — les trois Régents — José Bonifacio tuteur de l'enfant-Empereur — sa déchéance — le parti fédéral — l'abbé Feijó ministre de la Justice — ses ennemis — réforme de la constitution dans le sens fédéral — Indépendance de fait des provinces — parti pédriste — position difficile du gouvernement — émeute au bagne — énergie du ministre Feijó — garde nationale — troubles nouveaux — Baron Bulow — une échauffourée — cabale contre Feijó ; sa démission — mollesse de la Régence ; elle s'abandonne au parti fédéral — guerre civile au Pará — décadence de la Régence — le parti Feijó reparoit — lutte morale des partis — Régence d'un seul — trois prétendants — l'abbé Feijó proclamé Régent et nommé évêque — sa déchéance — Avenir du Brésil.

Elle fut grande la surprise de la population éveillée au bruit de cette nouvelle ; on se demandoit quels graves événemens avoient causé, pendant la nuit, une résolution aussi décisive qu'inattendue de la part de D. Pedro, et l'on peut dire que la consternation de la veille s'accrut de toute l'incertitude des conséquences de cet acte que rien ne sembloit justifier. Mais si la stupeur régnait dans la partie paisible de la population, il n'en fut pas de même parmi certaines classes, et l'on vit alors se renouveller les scènes que fait naître toute révolution : que de défroques reléguées au grenier laissèrent voir, par les rues, des patriotes improvisés, affublés du chapeau de paille indigène, devenu le signe de ralliement du parti national ; que de rubans jettés au vent de la révolution ; combien de titres sollicités naguère avec acharnement étoient aujourd'hui reniés avec effronterie..... ces choses et autres encore importent peu ; elles ne sont que l'édition millième des misérables oscillations de la pauvre espèce humaine au milieu des tourments de la vie. Aussi passera-t-on [taira-t-on] sous silence les épisodes pour ne tracer avec rapidité que les événemens historiques.

Dans la matinée du 7 avril l'abdication de D. Pedro 1er fut publiée aux acclamations de la multitude partout et toujours avide de nouveautés ; un gouvernement provisoire fut nommé par la chambre des députés qui résolut de procéder immédiatement à la convocation solennelle des deux chambres pour la nomination d'une régence composée de trois hommes aux mains desquels devaient être remises les destinées de l'Empire. Des mesures furent prises pour assurer la tranquillité publique et il faut avouer que l'intention directrice, au milieu de la désorganisation gouvernementale fut assez vigoureuse pour prévenir une catastrophe générale ; au fait, avec D. Pedro 1er tomboient tous les élémens de résistance, et le pouvoir d'un jour aidé par l'élan du moment n'eut rien à craindre des sympathies impériales qui perdoient tout espoir en perdant l'Empereur. Mais si la machine sociale fut respectée dans son ensemble, les désordres partiels attestèrent l'énormité du mal qui la travailloit et le vaste incendie qu'aurait pu allumer la volonté de l'Empereur, si, attaché à sa couronne, il eût voulu la conserver à son corps défendant.

Des victimes nombreuses tombèrent sous le couteau de la vengeance privée, à l'ombre de la haine politique, et dans les premiers jours, chaque heure fut marquée d'une tâche de sang; en [illegible] les épisodes seroient trop ~~nom~~ abondans, il suffit de dire que le fer alla percer les cœurs Portugais jusques dans le foyer domestique, et ces hommes qui couroient hier au devant de D. Pedro, à son retour de Minas geraes, aujourd'hui alloient de gîte en gîte, dérobant leur tête au poignard. La phalange adoptive, frappée de proscription, désespéroit, accusant de ses malheurs ce qu'elle appeloit le défaut d'énergie de D. Pedro.

Cependant D. Pedro, à bord d'une Corvette Anglaise, avec son épouse, hâtoit les apprêts du départ; sa fille Dona Maria étoit à bord d'une gabarre Française, et le 17 Avril, on vit sortir de la baie de Rio Janeiro les deux navires emportant un Empereur sans Empire, une Reine sans Royaume; exemple remarquable des vicissitudes de l'humanité, car D. Pedro enfant fut conduit par son père au Brésil où il trouva un Empire, et puis l'Empire perdu, il emmenoit, à son tour, sa fille en Europe, pour lui donner un royaume. Si la voix publique dit vrai, D. Pedro auroit reçu, pendant les dix jours passés dans la rade, des instances pressantes pour ressaisir sa couronne; mais il auroit répondu que le Brésil lui étoit trop cher pour l'exposer aux horreurs d'une guerre civile, et ~~qu puisque tout il~~ qu'il préféroit se retirer en laissant des gages de ses bonnes intentions, ~~en pl~~ puisqu'il plaçoit sa jeune famille sous l'égide de l'honneur Brésilien.

Au départ de D. Pedro, le gouvernement provisoire voulut faire un essai de souveraineté en envoyant une frégate Brésilienne avec ordre d'escorter les exilés Royaux jusques sous l'équateur; mais trompé par une supercherie combinée entre les commandants français et Anglais, le commandant Brésilien, dès la première nuit, perdit de vue les deux navires, et après quelques jours d'une croisière infructueuse, il rentra à Rio Janeiro. Cet incident suscita une foule de conjectures sans fondemens.

Cependant les chambres réunies avoient élu les trois Régents; l'un d'eux étoit Pedro de Araujo Lima qui, peu avant la révolution avoit reçu de D. Pedro la dignité de commandant général des armes, ~~c'est~~ c'est-à-dire premier chef militaire dans la capitale; c'est dire en quelles mains D. Pedro avoit confié la garde de sa personne. L'autre Régent étoit le Sénateur Vergueiro, Portugais d'origine, titre qui à lui seul indique assez la probité de cet homme dévoué au bien public et pas assez apprécié, peut-être, par D. Pedro 1er; le troisième étoit Braulio da Costa Muniz dont le caractère peu connu encore, le recommandoit, dit-on, par une complaisance toute débonnaire. Dans ce triumvirat improvisé par le premier élan, il est facile de voir où étoit la tête, le bras et l'instrument du pouvoir.

Le premier soin de la triple Régence, fut la consolidation de la tranquillité publique menacée par les dissidences provinciales, et elle fut assez heureuse pour en obtenir au moins les apparences, car après quelques mois de négociations secrètes, D. Pedro II fut proclamé dans toutes les provinces par les nouveaux gouverneurs partis de Rio Janeiro, ou reconnu par ceux que les exigeances du moment laissèrent, au nom du fils, occuper le poste qu'ils tenoient du père.

A cette époque on revit sur la scène ~~politique~~ un homme qui sembloit né pour apparoître, dans les grandes phases politiques ; c'est José Bonif.º de Andrada dont le caractère a été dépeint. (voir au chap. II.) Relegué dans la solitude où il laissoit couler sa vie, depuis que D. Pedro, revenu d'une longue injustice, l'avoit rappelé de l'exil en le nommant : « mon père » José Bonifacio avoit refusé tous emplois ; mais au jour de la révolution qui renversoit l'Empereur, José Bonifacio se présenta pour étayer de son vieux dévouement, le trône où s'asseoit un enfant, car cet enfant étoit le fils de D. Pedro ; il restoit seul, foible, sans appui, et José Bonifacio répondit avec courage à l'appel de D. Pedro qui l'avoit nommé, tuteur du pupille Impérial. c'étoit, de la part de D. Pedro, la confirmation la plus éclatante du titre de père, qu'il avoit donné à José Bonifacio, au retour de l'exil.

José Bonifacio ne se dissimuloit pas les obstacles nombreux au milieu desquels il alloit parcourir sa carrière nouvelle de dévouement, mais fort de sa conscience, il affronta le danger en acceptant le mandat périlleux. Droit comme l'épée de la justice, il marchoit inflexible au milieu de la révolution, tel qu'on l'avoit vû aux premiers tems de l'Indépendance Brésilienne, or, si alors qu'il n'avoit qu'un seul maître en qui se résumoient tous les intérêts nationaux, José Bonifacio avoit vû ses principes taxés de rigorisme et ses intentions tronquées par le fait des passions, il étoit facile de prévoir combien foible il seroit aujourd'hui sous un triumvirat né des passions et impuissant lui-même contre leur ascendant. Les résultats de cette position difficile ne tardèrent pas à se développer et José Bonifacio accusé de fomenter dans les esprits ses propres sympathies pour le père, fut déclaré incapable de la tutèle du fils, car, disoit-on, D. Pedro 1.º arrivé au Pouvoir à l'âge où il ne pouvoit adopter franchement une nationalité nouvelle, avoit dû ~~devoit~~ succomber dans l'épreuve, c'est pourquoi il faut que ~~l~~ l'enfant ignore, si c'est possible, jusqu'à l'existence de son père, afin qu'il devienne franc-Brésilien. Mais ce n'étoit point avec des déclamations passionnées que l'on pouvoit ~~too~~ persuader José Bonifacio ; ~~–~~ il déclara qu'il ne céderoit qu'à l'acte solennel de sa destitution, et il eut le courage de se laisser enlever, par la force, du Palais Impérial. au moins dit-il, j'ai rempli mon devoir et les conséquences de ma démission violentée ne peseront jamais sur ma conscience. Tel fut l'homme énergique qui avoit contribué puissamment à la création de l'Empire du Brésil, et qui après avoir été banni par les passions, fut rappelé par la conscience de l'Empereur, puis choisi par le père, aux jours de la tempête, pour protéger l'enfant et enfin déclaré **incapable** par ceux-là même qui lui devoient l'indépendance.

Ce ne fut pas sans quelqu'ébranlement que s'accomplit cet œuvre des passions, mais José Bonifacio avoit l'âme trop élevée ~~haut~~ ~~placé~~ pour s'en prévaloir, et il descendit sans efforts du poste éminent où l'avoit placé la confiance de D. Pedro, pour retourner aux loisirs domestiques qu'il ne quittera probablement jamais. Cet évènement porta le dernier coup aux idées de restauration dont quelques intérêts se flattoient encore et dès lors le gouvernement nouveau délivré de toute crainte, se prit d'une belle

passion

d'une belle passion pour la réforme de la constitution encore empreinte, disait-on, du terrain de l'absolutisme monarchique.

ici commence une ère nouvelle pour le Brésil:

Dégagée de toute influence étrangère la machine gouvernementale fut retrempée dans la couleur de nationalité, et l'intention desulkie voulut effacer la tache originelle, c.a.d. toutes les réminiscences métropolitaines; en un mot le Brésil, ou plutôt sa capitale, voulut devenir mère-patrie: là fut l'écueil. En effet, en sapant, dans ses bases, une organisation originellement concentrique, c'est-à-dire dépendante de l'action unique de la métropole, l'indépendance qui porta D. Pedro sur le trône du Brésil, avait jetté le germe de la désunion que l'on verra bientôt croître et porter fruit dans les provinces. eh! comment des hommes qui avaient applaudi avec enthousiasme à la ~~séparation~~ proscription du pouvoir métropolitain, auraient-ils consenti à se voir, dans la province, les sujets quand-même d'une métropole indigène: la ville de Rio Janeiro, qui absorbait à elle seule tout l'éclat et les avantages de la souveraineté? non; et l'abdication de D. Pedro fut le signal des prétentions exagérées des provinces. alors surgit, du sein de la révolution une révolution nouvelle dans les mêmes idées dont l'action avait brisé le sceptre de D. Pedro, et le parti jusqu'ici appelé national, développa ~~en face~~ sous les yeux du gouvernement ses projets de fédération. ce ne fut pas un spectacle peu intéressant que l'apparition d'un schisme au milieu des passions encore en émoi, et les hommes graves tremblèrent pour ses conséquences.

Le parti de la fédération fort de l'appui des provinces dont il flattait les intérêts les plus chers, grandit avec une effrayante rapidité; bientôt il se posa en face du gouvernement, prétendant traiter de puissance à puissance. On comprend quelles sympathies devait trouver dans les masses, cette voix nouvelle de nationalité à laquelle faisait écho chaque province de l'Empire; les ramifications nombreuses du parti fédéral embrassaient le Brésil dans toute son étendue, mais le tronc de l'arbre national avait ses racines dans la capitale, ~~et c'est~~ et c'était là le terrain de plus ~~difficile~~ importante conquête, puisque seule parmi les villes du Brésil, Rio Janeiro devait lutter pour l'intérêt de ses prérogatives, contre les prétentions provinciales. De nouvelles élections, soumises à l'influence fédérative, portèrent à la chambre des orateurs véhéments qui, accourus des deux extrémités de l'Empire, vinrent déposer au pied du trône, les vœux du peuple, pauvre peuple! vain mot, hochet des ambitions, être sans formes, vrai bouc d'Israël chargé tour à tour de toutes iniquités.

L'opposition fédérale, forte des intérêts de la province, recruta les mécontens de tous les ordres et parvint à dominer dans la chambre législative; or le premier travail confié à la chambre nouvelle, fut la refonte de la constitution de l'Empire: on comprend quel dût être le sens ~~de cette~~ et la rédaction de la lettre constitutionnelle. le trône Impérial où siégeait un enfant, devint un hochet éclatant jetté à la confiance publique, et, à ~~la~~ l'ombre des formes monarchiques on élabora la plus républicaine des fédérations.

En vertu de la constitution nouvelle,

En vertu de la constitution nouvelle, Rio Janeiro conserva le titre de capitale de l'Empire et siège du gouvernement ; ~~[illegible]~~ mais son autorité sur les provinces fut déclarée incompétente pour diriger les intérêts de localité que la constitution abandonnoit, sans restriction, au savoir faire de chaque administration provinciale. Les gouverneurs devinrent dès lors de vrais petits monarques dont les intentions bonnes ou moins bonnes, furent la règle de conduite des ambitions nouvelles implantées et circonscrites dans chaque cercle provincial; l'administration des provinces fut titrée municipalité, et sous ce nom modeste, elle s'arrogea toutes les prérogatives de la souveraineté. Bouleversée de fond en comble, l'organisation pro-vinciale sortit du laboratoire créé par la constitution, puissante de tout l'intérêt qu'inspiroit le bien-être local; ce fut le voile spécieux dont les ambitions recouvrirent des projets d'indépen-dance réelle pour chaque province, à l'ombre du trône Impérial. Les gouverneurs assurés de l'appui des chambres municipales, et forts de l'unanimité qui les soutenoit dans tous les projets qui tendoient à relâcher le lien métropolitain, ne se lassèrent pas d'empiéter sur les prérogatives du pouvoir central, et d'exigeances en concessions, les provinces acquirent le droit de se gouverner d'une manière presque absolue. Ce n'étoit pas sans ~~peine~~ effroi que le gouvernement de la capitale se voyoit débordé par les provinces qu'il avoit émancipées par la constitu-tion nouvelle, et il luttoit avec constance, mais sans succès, contre l'envahissement des administrations provinciales, puis sa position déjà difficile fut compliquée de toute l'influence d'incidens nouveaux qu'il est bon de faire connoître.

La tempête soulevée par l'abdication de D. Pedro contre ses partisans, étoit apaisée depuis la déchéance du tuteur de de D. Pedro II, et les émigrés revenoient chaque jour accroître [augmenter] le nombre des mécontens, réchauffant le zèle de ceux qui avoient échappé, comme on l'a vu, ~~à la proscription~~, par la résignation, à la proscription du 7 Avril; mais privé d'un point d'appui, ce parti s'empara des sujets de mécontentement du pouvoir contre les fédéralistes qui déjà avoient pris le nom de radicaux, et s'il ne les exploita pas à son profit, du moins il proclama ce mécontentement, pour prouver que le Brésil étoit menacé d'un déchirement général, par le désir que manifestoient les provinces ~~pour~~ de secouer le joug de la capitale. De là des conseils véhémens adressés au gouvernement pour l'engager à conserver intact le legs de D. Pedro, c'est à dire l'unité de l'Empire; de là des démonstrations menaçantes [inquiétantes] pour la tranquillité publique, aggravées de toute la résistance que promettoit le parti radical. On comprend combien devint difficile la position du gouvernement entre le double écueil du radicalisme ou d'une restauration; car si d'une part il ne se sentoit plus assez fort pour résister aux radicaux, d'autre part il ne pouvoit s'étayer des Pédristes, sans peine de mentir à son origine. Cette situation précaire ne pouvoit être de longue durée; envain le gouvernement temporisoit afin d'éloigner les événemens; envain s'efforçoit-il de flatter les fédéraux, sans étouffer cependant les clameurs des Pédristes dont il se servoit comme d'un épouvantail comme pour arrêter l'élan du radicalisme; cette tactique fut sans

Cette tactique fut sans succès et le choc devint imminent.

Déjà de sourdes rumeurs trahissoient les projets des agitateurs et la population, ~~silencieuse~~, en attendoit le dénouement. Un jour le cri d'alarme retentit dans la ville, c'étoit la générale que l'on battoit aux champs : étoit-ce un coup d'état, ou une émeute, ou la lutte des deux partis ? ah ! non, c'étoit les familiers du bagne qui menaçoient la ville d'une irruption car ces Messieurs vouloient aussi une réforme dans la Constitution qui les régissoit. pour ~~obtenir~~ atteindre à leur but, ils avoient au préalable brisé leurs fers, assommé leurs gardiens puis maîtres de quelques pièces d'artillerie disposées à l'île das cobras, leur séjour, pour la plus grande observance des lois du Bagne, ils en changèrent la destination, en les braquant contre la ville. la consternation fut grande, car la pensée d'une descente en ville des familiers du bagne, faisoit craindre les plus grands excès contre les personnes et surtout contre les propriétés. cependant la triste Régence paroissoit frappée de stupeur, la chambre des députés s'étoit déclarée en permanence, mais dans ~~le~~ sein même de cette assemblée, les intentions droites du petit nombre étoient étouffées par les déclamations d'une majorité exaltée. dans cette majorité, les uns crioient vengeance à la dignité du gouvernement, ~~ceux-ci~~, c'étoient les hommes officiels ; d'autres stigmatisoient le gouvernement de foiblesse et d'irrésolution, c'étoient les radicaux, et enfin les rétrogrades accusoient les radicaux de ces désordres, à cause des doctrines désorganisatrices qu'ils infusoient dans les masses. au milieu de cette confusion, point de résolution, et les troupes formées en bataille sur le rivage, attendoient l'ordre de faire feu, tandis que les forçats révoltés attendoient, mèche allumée le premier coup de feu de terre pour canonner la ville. dans cette attente mutuelle, quelques coups de fusil partis de l'île, avoient blessé plusieurs soldats du rivage et ceux-ci demandoient à s'embarquer pour prendre l'île d'assaut.

Dans cette perplexité, un homme se présente ~~à la~~ aux députés assemblés ; c'étoit le ministre de la justice qui, les bras liés par l'irrésolution de la chambre, en attendoit aussi l'ordre d'agir vigoureusement ; il vint, en vertu de son ministère, réclamer l'autorisation de prendre telle mesure que dicteroit la nécessité du moment. cette demande énergique au lieu de fixer les idées, apporta un désordre nouveau dont tous les partis profitèrent pour déclamer l'un contre l'autre ; mais de résolution, point. alors le ministre de la justice, homme de tête, déclara à la chambre que sous sa seule responsabilité, il alloit prendre les mesures qu'il jugeroit propres à rétablir la tranquillité, sauf à comparoître plus tard à la barre de la chambre pour rendre compte de ses actes, protestant à l'avance de la pureté de ses intentions pour le bien public. ce fut un acte de courage au milieu de l'effervescente fluctuation des esprits, dont la continuité auroit pu causer de grands désastres.

Sans retard, le ministre de la justice fait préparer tout pour l'assaut de l'île

tout pour l'assaut de l'île, présidant lui-même aux travaux, pendant qu'une proclamation pressante et sage, signée par lui, engageoit les bons citoyens à se réunir pour le soutien de l'ordre public. La population répondit à cet appel et une garde nationale fut sur le champ improvisée et armée par l'ordre du ministre de la justice. La ville fut aussitôt sillonnée par des patrouilles nombreuses ~~signalés~~ détachées de cette garde nationale.

L'effet immédiat de ces mesures, fut de répandre quelque assurance parmi le peuple déjà effrayé du désordre imminent, et les troupes embarquées s'emparèrent de l'île das Cobras, sans coup férir, car les forçats étonnés de cette mesure vigoureuse sur laquelle ils ne comptoient pas, trompés, à-t-on dit, par leurs agents en ville qui leur promettaient l'inertie gouvernementale, abandonnèrent la batterie sans tirer un seul coup de canon, et cherchèrent leur salut dans la fuite, heureux, sans doute d'obtenir la liberté par une simple démonstration hostile. Mais pris dans l'île ou poursuivis sur la rade, ils ne réussirent qu'à river leurs fers, et, jettés dans les cachots du fort Santa Cruz, à l'entrée de la baie, ils allèrent y attendre le châtiment dû à leur rebellion.

Tel fut l'événement singulier dont il est impossible d'analyser les causes secrètes ; il dévoila au gouvernement l'élément destructeur et occulte qui enveloppoit sa marche ~~en~~ menaçoit son avenir, et son issue révéla au Brésil le caractère de l'homme dont l'énergie, on peut le dire, préserva l'empire de grands malheurs, car au milieu de l'effervescence des partis d'une part, et de la consternation du peuple, il étoit difficile de prévoir où s'arrêteroit le torrent, une fois débordé. Cet homme, alors ministre de la justice, c'étoit l'abbé Feijó, promu depuis à l'évêché de Marianna et enfin Régent unique de l'empire ; mais n'anticipons pas sur les événemens.

A cette époque apparut sur la scène politique un homme que ses précédens, le nom qu'il se donnoit, sa conduite et sa disparition ont fait qualifier d'aventurier. Cet homme sorti naguère des prisons de Buenos Ayres où il avoit été jetté sans façon, pour s'être vanté, disoit-on, de rétablir l'autorité Espagnole au profit de Ferdinand VII dont il se titroit ami intime, arrivoit à Rio Janeiro avec ces précédens aventureux ; Allemand d'origine il se dotoit d'une Baronie et du nom de Bulow, se disant petit fils du général Prussien dont la gloire repose sur les cendres de Waterloo...

Le Baron Bulow, homme d'action, jugea les circonstances propres au développement de ses aptitudes, mais il falloit avant tout qu'il se fît connoître. La presse fut son moyen, et rédacteur d'un journal, il y jetta les espérances voilées sous l'apparence d'un esprit d'ordre et d'énergie qui sympathisoit, il le savoit,

il le savoit, avec les intentions droites et fortes du ministre de la justice. quelques mois s'écoulèrent et le Baron persévérait dans cette voie qu'il élargissoit chaque jour par une adulation constante de la conduite du ministre ~~Feijó~~ de la justice. à l'entendre, l'intimité de l'abbé Feijó ~~lui~~ étoit acquise à lui protestant et Prussien ; certes il falloit au Baron une intrépidité quand-même pour, au Brésil, vouloir répandre cette croyance - mais laissons le Baron Bulow se livrer aux rêves de son ambition, jusqu'à ce que le dénouement du drame qu'il méditoit, vienne révéler ses intentions vraies.

Favorisé par la réussite des mesures dictées par son désir du bien public, le ministre n'eut pas à rendre compte de sa conduite que les évènements avoient justifiée, et un Bill d'approbation fut voté par acclamation, chez le peuple, malgré les clameurs des radicaux qui auroient voulu entacher d'arbitraire la conduite du ministre de la justice. Dès cet instant l'abbé Feijó devint le but des traits du parti radical épouvanté de l'ascendant que prennoit sur les esprits, un homme dont la position exceptionnelle dans la société, à cause du ministère sacré dont il étoit revêtu, écartoit tout espoir d'entourage courtisanesque et surtout d'influence étrangère à ses convictions. la conduite du ministre de la justice prouva qu'il ne se fit point illusion sur la position difficile que lui avoient faite les circonstances et persuadé qu'il auroit à lutter contre le mauvais vouloir de la Régence et les épigrammes des radicaux, il chercha un appui à ses efforts pour le bien de la tranquillité publique ; cet appui il le trouva dans la création d'une garde-nationale qu'il fit adopter par la Régence, comme le rempart le plus sûr qu'elle pût opposer aux envahissements du radicalisme ; et cette heureuse conception favorisée par l'évènement imprévu qui l'avoit faite naître, fut, dans les mains du ministre de la justice, un levier puissant, car si d'un côté cette garde nationale donnait un relief de puissance et d'ordre au gouvernement, d'autre part elle devint (étoit) l'écueil contre lequel devoient échouer les prétentions des radicaux.

La régence ne voyoit pas sans dépit s'accroître l'influence du prêtre-ministre ; cependant elle devoit, dans l'intérêt de sa conservation, accéder à la création d'une force nouvelle qui devenoit, par son origine même le plus sûr garant de l'ordre public et par conséquent de l'existence triumvirale ; aussi la Régence ~~préféra~~ consentit à accroître l'influence de l'abbé Feijó, pour l'opposer plus tard aux radicaux comme un bastion avancé qu'ils devroient prendre d'assaut, avant de pénétrer dans le sanctuaire des triumvirs. Dès lors, fort de l'appui des trois Régents, le ministre de la justice, du haut de la tribune législative, proclame la nécessité d'une force nouvelle pour soutenir (préserver) le gouvernement national contre les dangers (attaques) de l'émeute et déclare que le gouvernement ne voulant d'autre appui que celui du pays, c'est au sein du peuple qu'il veut chercher cette force, et pour cela, il propose l'organisation légale de la milice nationale qu'avoit créée une nécessité de circonstance. Ce projet de loi présenté avec une délicatesse aussi adroite, fut ~~[illegible]~~ ~~[illegible] rejeté~~ accueilli avec enthousiasme, et malgré la vive opposition de quelques radicaux ombrageux, la loi fut votée à une immense majorité.

Un tel succès parlementaire

Un tel succès parlementaire doubla la sympathie de la partie paisible de la population pour le ministre de la justice qui reçut, à cette époque, le titre de Pacificateur du Brésil; mais ~~cetitre~~ ce titre glorieux pour l'Abbé Feijó, souleva contre lui toute l'envie des ambitieux et prépara, à son crédit, un obstacle assez puissant pour en arrêter la marche ascensionnelle. En effet l'opposition radicale étouffée, dans le premier moment sous le génie pacificateur, se releva bientôt de cet échec provisoire [inattendu] et grandissant chaque jour, malgré les succès du ministre, elle parvint enfin à jetter un voile de jalousie entre le ministre et l'ombrageuse Régence; voyons comment: arrêté, dans son élan, par les bayonettes nationales, palladium sacré sous l'égide duquel le ministre avoit placé l'ordre public, le parti du mouvement, pour le braver, puis le détruire, attaqua l'esprit de la création, stigmatisant d'ambition l'intention du créateur qui fut dépeint comme un homme dangereux dont les efforts tendaient au bien public, beaucoup moins qu'à la consolidation de sa propre puissance. Jettez les yeux sur les rangs de la garde, disoient les radicaux, vous y verrez la nationalité Brésilienne représentée par ces mêmes hommes qui, aux derniers jours de D. Pedro, reniaient le baptême national en voulant étouffer l'élan du peuple qui vous a faits régents; ces hommes sont les adoptifs, encore empreints de la tache originelle qu'ils ont reçue avec le sang Portugais; le Brésil peut-il s'appuyer sur cette force antipathique à ses besoins d'indépendance ?

Ces clameurs propagées dans les masses, augmentaient d'énergie en raison de l'inertie de la Régence pour les repousser; au contraire, on assure que la Régence jugeant le moment favorable pour se dégager de l'influence importune de son ministre, l'auroit jetté, in petto, en pâture aux mécontens et les événemens firent croire à ces dispositions des triumvirs envers le ministre Feijó. En effet de nouveaux symptômes alarmans ne tardèrent pas à se manifester et la garde nationale résolue à remplir tout son mandat, redoubla d'efforts et d'activité pour le maintien de l'ordre et soumise à l'impulsion vigoureuse du ministre de la justice, elle eut peut-être réussi à renverser une opposition menaçante; mais il falloit alors un grand bouleversement, car les sympathies de la Régence pour le parti du mouvement, n'étoit déjà plus un mystère, et son existence eut été en danger après la chute des radicaux. La position du ministre de la justice devenoit périlleuse au milieu de ces élémens de désordre, et il est difficile de dire quelles en eussent été les suites, si un incident dont le contemporain ne peut apprécier les causes ni connaître les vrais agents, ne fut venu combler les voeux de la Régence.

Un jour audit:

Un jour on dit : l'émeute est aux portes de la ville, une troupe armée s'avance sur Rio Janeiro ; qui l'envoie, que veut-elle ? C'est une énigme. Mille versions s'entredétruisent et la confusion est là immense, entière, désorganisatrice. De tous côtés on court aux armes, mais le danger paraissant menacer surtout les propriétés, la résistance s'organisoit générale, mais fractionnée dans l'intérieur des pénates, où chaque famille se préparoit à repousser la force par la force. Ce fut à peine si un appel à la garde nationale en réunit quelques compagnies qui jointes à un détachement de troupe de ligne, s'avancèrent à la rencontre des émeutiers, et cet épouvantail que la panique avait grossi, se trouva réduit à une bande de misérables sans aveu qui fut dispersée à la première démonstration de résistance, car après quelques coups de fusil, la troupe rentra dans la ville, au cri de Victoire. Le dénouement de cette pasquinade entière prêta beaucoup à rire à ceux mêmes qui d'abord en furent effrayés, et la peur fit place à l'étonnement, lorsque l'auteur de ce drame, ou au moins son acteur fut connu : C'étoit le Baron Bulow, lui qui se pavanoit de l'intimité du ministre Feijó ! Ce fut le dernier bruit que jetta le Baron ~~Aud~~ sur la terre du Brésil d'où il disparut, sans qu'on ait eu connoissance de sa destinée ultérieure.

Cependant le parti radical exploita avec ardeur cet événement au profit de ses rancunes ministérielles et s'il n'eut pas la hardiesse d'accuser l'abbé Feijó de coupable participation, il blâma violemment la négligence ou l'incapacité du ministre qui, préposé au maintien de l'ordre, n'avoit pas su prévenir un événement de cette nature. On le répète, le temps seul fera tomber le voile mystérieux qui recouvrit ces menées ténébreuses ; quoi qu'il en soit, dès ce moment, l'astre du ministre pacificateur avoit pâli, et trop habile ou trop fort de sa conscience pour lutter contre l'orage, le ministre de la Justice donna sa démission. Elle fut acceptée par la Régence qui jetta quelques fleurs d'une réthorique élogieuse sur la disgrace voilée de l'homme sans lequel l'existence triumvirale eût été, depuis long-temps problématique.

Retiré des affaires publiques, l'abbé Feijó comprit que la Capitale ne devoit plus être sa résidence, et retiré dans la province, il laissa ~~grandi~~ son nom se grandir de toute l'incapacité gouvernementale qu'~~il laissoit~~ demeura aux prises avec l'esprit envahisseur du ~~le~~ radicalisme.

Telle fut la fin du premier acte du drame politique qui suivit l'abdication de D. Pedro 1°, dans lequel le rôle le plus actif échut à l'Abbé Feijó dont les capacités n'eussent peut-être jamais

fait époque

~~[illegible]~~ fait époque au Brésil, sous le régime impérial non-mixte.

Retiré à St Paul, l'Abbé Feijó attendit dans le silence de l'observation que les événemens justifiassent ses prévisions; son nom, bien que dépouillé du prestige ministériel, conserva une influence digne d'envie aux yeux mêmes de ceux qui l'avoient effacé des tablettes gouvernementales. Laissons-le, dans sa retraite, pour jetter un regard sur le triumvirat vide de l'impulsion vigoureuse du prêtre-ministre. Sa retraite fut le signal de la dislocation de cette garde nationale qu'il avoit su poser en face de l'émeute pour protéger le citoyen paisible: à quoi bon une garde nationale, disoient les radicaux, puisque le gouvernement possède les sympathies du peuple? par ce mot on désignoit les adhérans du radicalisme; il n'en est jamais autrement et de tous tems chaque secte s'est ainsi popularisée dès qu'elle a pû faire prévaloir son influence. Or le peuple alors fesoit la force du gouvernement, c'est-à-dire que la Régence avoit momentanément jetté ses espérances au sein du parti radical, le seul qui pouvoit lui promettre quelque chance de ~~[illegible]~~ durée. En effet la tranquillité renaissoit et, de tous les points de l'Empire, arrivoient des protestations de respect et d'amour qui persuadèrent aisément à la Régence qu'elle avoit enfin acquis une omnipotence sympathique sur l'esprit des peuples. Bercée dans le réseau trompeur de ces douces illusions, elle s'abandonna à une léthargie profonde, jusqu'au jour qui devoit éclairer son désenchantement, car les radicaux forts de l'appui et aussi de la foiblesse de la Régence, se hâtèrent de remanier la matière gouvernementale qu'ils façonnèrent, selon leur bon vouloir, pour le plus grand progrès du système fédéral. Chaque jour voyoit éclore une loi nouvelle amplifiant les pouvoirs des gouverneurs dans les provinces, et ceux-ci encouragés par le succès, ne se lassoient pas de réclamer des dispositions de plus en plus exigeantes qu'ils entouroient de l'auréole protectrice du bien public. Pour donner une idée de cet empiètement gouvernemental de la province, il suffit de dire que chaque gouverneur s'arrogea le droit d'établir des tarifs d'impôt ou droits de douane, sans s'inquiéter du plus ou moins de dommage qui en résultoit pour la capitale de l'Empire. On comprend quels coups terribles portoit à l'unité de l'Empire ce système d'administration locale indépendante de l'autorité comme des besoins et des intérêts de la capitale. Dès lors la scission morale eut lieu et si, en droit, l'indépendance des provinces ne fut pas proclamée, en fait elle fut pratiquée dans les plus larges proportions.



Dans la marche de tout gouvernement, il est des phases dont les causes plus ou moins influentes, ne sauroient être appréciées sans recourir à des agens autres que les ressorts gouvernementaux; telle étoit la tranquillité publique qui avoit succédé brusquement et sans transition aux troubles qui

qui ~~ent~~ avoient paralisé le bon vouloir et détruit le prestige du ministère Feijó. ~~supposé~~ parmi ces agens on ne citera pas la sympathie probable de la Régence pour tout évènement qui tendoit à amoindrir l'influence du prêtre-ministre; pour le faire, il faudroit saisir le fil de ces évènemens encore enveloppés dans l'ombre, mais on donnera pour cause auxiliaire et puissante de cette tranquillité momentanée, la prospérité matérielle qu'on vit renaître du sol Brésilien après la longue crise commerciale qui s'étoit prolongée depuis la dernière année de la guerre contre Buenos-Ayres (fin de 1828) jusqu'après l'abdication de D. Pedro (fin de 1831). à cette époque de l'abdication, la crise atteignit son apogée, portée sur les ailes de la peur, car l'incertitude de l'avenir étouffant toute velléité de confiance, ce nerf vital du commerce, on vit les transactions frappées de paralysie, les relations avec l'intérieur se resserrer dans un cercle étroit qui embrassoit à peine les premières nécessités et enfin l'existence commerciale généralement problématique. Mais le commerce, image du phénix, renaît de ses propres cendres; car il est une création des besoins de la civilisation, or ces besoins ne pouvant être restreints que par la décadence, pour cesser au retour de la barbarie, il pourra bien, le commerce, languir, souffrir et se traîner, malgré l'action civilisatrice, dont il est l'expression, mais on le verra toujours se relever et grandir en raison de l'activité nouvelle que puiseront les besoins de la société dans une souffrance momentanée; et plus grande aura été la souffrance, plus pressants se montreront les besoins.

Le Brésil en étoit à cette phase ascensionnelle du commerce, lorsque la Régence, dégagée de l'influence du ministre Feijó, s'abandonna à celle du parti radical qui se vantoit de posséder l'universelle sympathie. en effet le calme renaissoit partout avec la prospérité commerciale, et on peut dire que jamais depuis l'indépendance, le commerce du Brésil n'offrit des chances de succès plus larges que dans les années 1832 à 34. cet aperçu ne sauroit être plus long sans empiéter sur la partie de ces souvenirs réservée à la spécialité du commerce; il est du reste suffisant pour faire comprendre la cessation du malaise politique; les esprits se trouvant absorbés dans les calculs d'intérêt matériel.

Et la Régence s'abandonnait, insouciante, au rêve doré de son omnipotence...

Cependant les institutions fédérales ne tardèrent pas à porter fruit, car de concessions en concessions, la Régence s'étoit réduite à une nullité réelle, cachée cependant encore sous les flatteuses apparences d'une sympathie générale; au moins étoit-ce l'assurance qu'elle recueilloit chaque jour dans les journaux rédigés sous l'influence du parti qui dominoit à

l'ombre

qui dominoit à ~~son~~ l'ombre ~~de la Régence~~ ; et les provinces faisoient écho à ces protestations .... ~~mais il touchoit à son terme~~ ..... Mais il touchoit à son terme, le règne des illusions, et l'incendie révolutionnaire éclatoit sur les bords de l'Amazône. Moins peuplée qu'aucune province du Brésil, celle du Pará étoit la plus propre à l'exécution d'entreprises ambitieuses ; en outre le parti Portugais ou Pédriste s'y étoit conservé vivace et par fois menaçant à cause de ses relations ~~exclusives~~ de commerce actives et presqu'exclusives avec le Portugal. cette cause qui sembloit un préservatif contre l'envahissement du radicalisme Brésilien, devint au contraire le prétexte des efforts incessans des radicaux pour extirper du sol national, ce qu'ils appeloient le gangrène du Portugalisme qui faisoit des progrès dans cette province la plus éloignée de la capitale. le poignard de l'émeute une fois dégainé, ne pouvoit rentrer dans le fourreau, pur de sang Portugais et le Pará devint le théâtre de la plus sanguinolente désorganisation ; eh ! que pouvoit-on attendre d'une population en grande partie composée d'élémens hétérogènes, fruits adultères de la fusion des castes Indienne et noire avec le sang Européen ?

Les désastres du Pará réveillèrent la Régence de sa longue léthargie, mais ce fut en vain qu'elle voulut alors secouer le joug sous lequel elle gissoit indolente ; il lui fallut subir les conséquences de l'abandon aveugle de ses moyens d'action au profit du fédéralisme, car il ~~étoit devenu~~ avoit grandi assez pour se poser à l'encontre du gouvernement auquel il jetta une sorte d'interdit, prétendant que les ressources locales devoient suffire pour faire cesser un désordre local. abandonné à ses seules ressources, le Pará devint bientôt une boucherie humaine où ruissela d'abord le sang portugais. mais cette source tarie, il en fallait ~~chercher~~ trouver une nouvelle pour étancher la soif du sang. on alla la chercher dans les cœurs Brésiliens, et ceux-ci, après avoir laissé égorger les Portugais, tombèrent à leur tour sous le couteau des Indigènes qui enveloppèrent dans une commune proscription, tout ce qui ne tenoit pas à leur caste : Blancs ou nègres, mulâtres et métis de tous degrés et de toutes castes, rien ne devoit échapper au fer des Tapuyos[1].

Il ne fallut pas moins que cet arrêt de mort lancé de l'extrême frontière du Brésil sur les populations blanches, pour éveiller les sympathies populaires jusques là sourdes au seul cri du sang Portugais ; l'anathème féroce des Tapuyos menaçoit tout ce qui n'étoit pas Indien, et une démonstration énergique ~~étoit~~ devenoit indispensable pour arrêter les progrès d'un bouleversement qui faisoit présager le retour des époques les plus calamiteuses de la conquête, car les peuplades indigènes répandues dans tout l'Empire n'auroient pas manqué de prendre une part active à la destruction générale des hommes blancs.

A cette époque aussi, la brillante prospérité du commerce commençoit

---

1 Ces Indiens sont les plus redoutables de celles des castes Indigènes rapprochés du littoral ; ils paroissent avoir conservé les traditions de la haine des Tupinambas, desquels on les croit issus. —— Voir à l'Introduction =

à déchoir et les esprits revenus des préoccupations mercantiles et spéculatives, se reportoient de nouveau vers la politique. Le premier besoin universellement senti par le peuple, fut de porter secours à ses frères du Pará; ce vœu étoit unanime et la Régence y répondit par des protestations sympathiques; mais l'exécution laissa voir, dans toute son étroitesse, l'impuissance de ce gouvernement déjà caduque, usé par l'inaction et privé de ressources. Ce fut à peine si en réunissant tous les élémens de force, la Régence put former un corps expéditionnaire de 200 hommes environ qu'elle annonça comme avant-garde d'une armée introuvable; on réarma quelques uns des beaux navires de guerre qui pourrissoient dans la rade de Rio Janeiro depuis la paix avec Buenos-Ayres, car la réforme imposée à Don Pedro 1er avoit frappé la marine comme l'armée, puis des proclamations emphatiques accompagnèrent ce simulacre d'expédition confiée au Général Labatut, Français d'origine et Brésilien adoptif.

L'histoire de la révolution du Pará, n'appartient point à ces souvenirs, aussi laissera-t-on ce malheureux pays livré, malgré les secours de Rio Janeiro, aux horreurs d'une guerre civile telle qu'on ne peut le comprendre en Europe, pour revenir aux derniers ébats de la Régence qui alloit disparoître, noyée dans sa nullité.

En effet, le souvenir du ministère Feijó et de l'énergie par lui déployée dans des circonstances périlleuses, apparut, au milieu de l'impuissance triumvirale, comme un astre protecteur au fort de la tempête, et les regards, puis les vœux du peuple se tournèrent vers le ministre exilé. De sa retraite, l'abbé Feijó avoit suivi pas à pas la marche du gouvernement, et chacun de ses actes avoit passé par l'étamine d'une critique judicieuse et sévère; un journal dont il protégeoit la rédaction, à S. Paul, dévoiloit, au public, ses opinions sur les fautes des gouvernans et lorsque les événemens eurent justifié ses prévisions de l'abbé Feijó, sa réputation gagna en popularité, tout ce qu'avoit perdu la Régence. Le rappel du ministre Feijó, fut mis à l'ordre du jour, mais il auroit fallu que le ministre consentît à relever par son influence, le triumvirat qui l'avoit sacrifié aux exigeances des radicaux, et cette conciliation étoit devenue impossible. Désormais la lutte morale s'engagea entre les personnes autant qu'entre leurs systèmes. La Régence s'appuyoit sur les amis quand-même de tout pouvoir existant et sur les débris du radicalisme dont les événemens du Pará avoient paralysé l'influence; or, le premier appui devoit manquer à la Régence, au premier échec, c'étoit un soutien de salon; et l'autre chanceloit sur le sol glissant de la fédération aux effets désastreux de laquelle on attribuoit les désordres du Pará. Au contraire l'abbé Feijó réunissoit autour de lui non seulement les partisans d'un passé glorieux, mais encore toutes les fortunes nouvelles qui n'aspiroient qu'à la conservation de l'ordre, et enfin, il faut le dire, les sympathies paisibles mais puissantes du commerce, car le commerce est doué d'un instinct de conservation nécessaire à sa prospérité, et sous ce rapport il trouvoit, dans l'énergique vouloir

dans l'énergique volonté du prêtre-ministre, des garanties que ne lui offroit pas la Régence.

Telle étoit la disposition des esprits, à la fin de 1834 : alors on parla de la nécessité de concentrer le pouvoir suprême, pour lui donner plus d'action, et la trinité gouvernementale fut regardée comme incompatible avec les exigeances du moment. les progrès de cette opinion furent rapides ; elle se généralisoit parmi les masses. vainement la Régence la démentoit-elle des allures d'activité, en vain réchauffoit-elle le zèle des courtisans ; ses velléités d'action et d'une énergie d'emprunt, n'en imposoient guère et les courtisans, secte sans nom et sans couleur, déjà tournoient les regards vers le nouveau soleil. les efforts de la Régence, pour sa conservation agissoient dans le vide que chaque jour élargissoit autour de sa puissance ; il lui fallut céder. Convaincue de cette nécessité, il faut le dire, la Régence l'accepta sans hésiter, mais dès ce moment elle consacra les restes de sa pâle influence à miner celle de l'abbé Feijó que les rumeurs publiques désignoient comme légataire unique et nécessaire du pouvoir triumviral. Déjà les chambres avoient sanctionné la loi qui conféroit la Régence à un seul ; l'époque de l'élection approchoit et le nom de Feijó apparaissoit chaque jour, flatté, prôné, fêté par les journaux ; l'unanimité probable des suffrages lui sembloit acquise, surtout dans la capitale, malgré les efforts du Régent général Lima dont le parti n'étoit pas sans espoir.

A cette époque eut lieu un mouvement insurrectionnel à Rio grande, extrême frontière sud du Brésil ; on eut dit que le feu de la guerre civile qui dévoroit le Para, avoit traversé, inaperçu, l'immense étendue de l'Empire, pour éclater à la frontière opposée. ~~Mais~~ l'insurrection de Rio grande étoit loin d'avoir le caractère désastreux de celle du Para, au contraire, on la jugea peu sérieuse, et le gouvernement de Rio Janeiro se contenta de rappeler le gouverneur de cette province qui paroissoit, à tort ou à raison, avoir excité la haine des Riograndenses et la Régence, peu soucieuse de se jetter dans la voie de la repression, préféra, sans doute, les soins et l'embarras à celui qui devoit la supplanter. le moment étoit venu et les partisans de l'abbé Feijó proclamoient son triomphe, lorsque des bruits contradictoires tout à coup circulèrent les nouvelles de Bahia annonçoient que les provinces du nord jalouses de la suprématie que s'arrogeoient celles du sud, pour leur dicter la loi, en leur imposant un Régent de leur choix, se disposoient à lui opposer un rival redoutable ; en effet le nom de Hollanda-Cavalcanti-d-albuquerque passoit de bouche en bouche, désigné comme candidat à la Régence. issu d'une des plus anciennes familles du Brésil, monsieur Hollanda-Cavalcanti-e-albuquerque étoit un concurrent d'autant plus à craindre pour l'abbé Feijó, que le caractère personnel de ce rival, pouvoit seul balancer la récente renommée de l'abbé Feijó ; en outre la position indépendante et la grande fortune du noble Brésilien étoient des titres à la confiance publique.

A cette nouvelle, les partisans de l'abbé Feijó, loin de se laisser abattre, redoublèrent de zèle dans les provinces du sud. l'élection du Régent devoit avoir lieu, le même jour, dans toutes les provinces de l'Empire ; au jour fixé, Rio Janeiro

Rio Janeiro offrait un tableau plein de mouvement, mais sans inquiétudes, car chaque partie agissait avec calme; tous étaient animés d'un seul désir, celui de voir le timon du vaisseau de l'état confié à un pilote capable de lutter contre la tempête des ambitions dont le tonnerre destructeur grondait déjà sur les limites de l'empire au nord ainsi qu'au sud.

Elle fut solennelle, la séance des deux chambres réunies, au sein de laquelle l'urne électorale s'emplissait lentement des vœux du peuple pour le salut de l'empire menacé de dislocation! Le dépouillement du scrutin eut lieu ~~au milieu~~ dans le silence du recueillement; on vit apparaître tour à tour le nom des trois prétendans à la première dignité de l'empire qu'un seul devait occuper. Les trois candidats étaient: Pedro de Araujo Lima, Régent sortant; Holl^da Caval^ti e Albuquerque; puis l'abbé Feijó. Le premier devait ses suffrages à l'influence passive de quelques dévouemens au pouvoir qui s'éteint; l'autre, champion nouveau, se présentait entouré de la confiance morale due à son nom, à son caractère, à sa fortune; enfin l'abbé Feijó avait pour titres l'énergie et l'honorabilité de ses précédens dont le souvenir s'élevait, resplendissant, des débris de la puissance triumvirale. L'abbé Feijó fut proclamé Régent unique, à une grande majorité; ce fut un grand succès que cette majorité dans la capitale, appelant à la Régence le prêtre-ministre déchu et encore absent. Dans ce même jour, les provinces du sud et de l'ouest proclamaient la Régence Feijó et la nouvelle en parvenait successivement à Rio Janeiro et contradictoirement avec les nouvelles du nord où plusieurs provinces avaient élu Hollanda Cavalcanti e Albuquerque, mais le recensement des votes de toutes les provinces de l'empire ne laissa plus de doute sur la victoire de l'abbé Feijó. À cette époque, le gouvernement brésilien recevait du St Siège, des bulles qui instituoient l'abbé Feijó évêque de Marianna; Prince de l'église et Régent de l'empire, l'abbé Feijó fut investi de ces hautes dignités aux acclamations du peuple brésilien, l'an 1835, et la Régence triumvirale cessa d'exister.

Le caractère du Régent Vergueiro sortit pur de toute accusation d'ambition ou d'égoïsme pendant la haute mission qu'il venait de remplir, et ce n'est pas un léger titre de gloire pour sa renommée; Muniz, type de complaisance pour ses collègues, retourna à la vie privée comme il en était sorti, sans vice ni vertu autres qu'une docilité d'adhésion incontestée, aux influences qui l'avaient entouré; mais il n'en fut pas de même du général Pedro de Araujo Lima qui fut le bras de la Régence: en lui était la force d'action et s'il faut croire aux rumeurs populaires, il l'aurait exploitée, jusqu'au dernier moment, au profit d'intérêts personnels; car ces rumeurs prétendent que le Régent Lima aurait consenti

à laisser passer

à laisser passer la Régence au pouvoir d'un seul à la condition que si lui-même n'étoit pas élu, il recevroit, à titre d'indemnité, une somme égale à ses émolumens de Régent pour les huit années qui manquoient à la majorité de l'enfant Empereur. Ce bruit étoit public et l'impartialité exige de le transmettre pour ce qu'il vaut, sans garantie autre que la croyance générale. Au reste, on se rappelle que le général Lima est le même qui, à l'abdication de Don Pedro, occupoit la première dignité militaire; peut être que le souvenir de l'influence qu'il exerça sur le sort de son Empereur, avoit seul donné lieu à l'interprétation peu flatteuse qui circuloit alors sur son adhésion à l'abandon de la Régence.

Ce paragraphe peut figurer comme simple note —

Le rapport de ces bruits populaires ne sauroit être taxé de partialité, car au moment où l'on écrit ces lignes, des événemens nouveaux qu'il étoit facile de prévoir /. par des motifs que justifient aujourd'hui des faits accomplis ~~[illegible]~~ et dont le développement seroit sans mérite /. viennent de rappeler au pouvoir le général Lima actuellement (1837) Régent unique à la place de l'évêque Feijó.

A l'avènement de l'évêque Feijó à la Régence, s'arrêtent les souvenirs ~~[illegible]~~ politiques du voyageur; il les donne comme l'expression des jugemens qu'il portoit sur les événemens par lui observés, et sur les hommes qui occupoient alors la scène politique; il a pû se tromper, mais fort d'une conviction dégagée de toute influence, il livre ces jugemens à l'histoire, sans crainte aucune, ~~[illegible]~~, laissant au tems le soin de les justifier. Dans ce but, il finira par émettre une opinion sur l'avenir du Brésil, tel que l'ont préparé les événemens postérieurs à l'abdication de Don Pedro:

» L'unité gouvernementale a été abolie au Brésil, par la Constitution de 1831-32; l'unité territoriale n'est plus qu'une fiction, elle n'est même plus qu'une ironie, en présence de la guerre civile qui déchire le sol du Brésil aux deux extrémités de ~~ses limites~~ sa surface; une direction vigoureuse pouvoit seule prolonger l'agonie de l'Empire; et le Régent Feijó l'a prouvé par une lutte de plusieurs années contre le génie de la fédération, disons mieux: de la dislocation. Aujourd'hui le retour du général Lima à la Régence, ne sauroit être que le signal, et peut être le moyen de la décomposition de l'Empire destiné à traverser, sous le tranchant du sabre, les phases sanglantes et ~~désorganisatrices~~ désolatrices d'une réorganisation fondamentale, car le Brésil se divisera en autant d'états indépendans qu'il compte aujourd'hui de provinces. Des générations passeront noyées dans l'anarchie, avant que cette réorganisation soit effectuée; jusques là, cet immense Empire le plus riche, le plus magnifique du monde, va offrir le spectacle de l'action délétère des passions sur les

Sur les débris d'une organisation sociale qui comptoit déjà trois siècles d'existence, au milieu des vicissitudes attachées à toute création humaine.

Chapitre VIII.

Refonte des mœurs depuis l'abdication de Don Pedro — haine aux Portugais ; une anecdote — nullité de la cour — Don Pedro IIe enfant ; ses sœurs — fusion des mœurs étrangères — un festin — le salon — les femmes — réflexions : luxe importé et non créé ; ses effets dans le sud-amérique.

On a vu dans les chapitres III, IV et V quelles influences ont présidé à la formation des mœurs et coutumes du peuple Brésilien[1] depuis la conquête ; puis on a pénétré dans l'intérieur domestique pour y étudier les allures de la population dans les poses les plus généralement adoptées par la classe moyenne : c'est, en tous pays, la page où il faut lire les coutumes locales sous la rubrique Bourgeoisie, chez laquelle on trouve la fusion des manières aristocratiques dans les habitudes indigènes du peuple ; car la bourgeoisie c'est le centre où aboutissent les extrêmes, c'est le milieu de l'échelle sociale. Enfin on a vu les effets désastreux du luxe et de la corruption fruits inévitables et toujours précoces sur un sol vierge défriché violemment par une civilisation apportée sur l'aile des révolutions.

Mais les coutumes des peuples ont leurs révolutions aussi ; elles sont quelques fois lentes et progressives, c'est lorsque le tems seul les amène de loin et sans violence ; d'autre fois elles sont soudaines et rapides, comme les événemens qui les provoquent. telle a été la révolution opérée dans les mœurs et coutumes du Brésil, surtout en sa capitale, dans le court espace de tems qui s'est écoulé depuis l'abdication de Don Pedro Ier jusqu'à nos jours ; pour comprendre cette révolution morale, il fallait tracer les causes politiques qui ont dirigé le mouvement des mœurs dans leur refonte : c'est ce qu'on vient de voir dans les chapitres VI et VII. par la gravité des événemens et leur marche hâtive, on a senti combien grand a dû être le changement des habitudes ; ce n'est pas, que le type original ait pu être effacé, c'est impossible, surtout parmi les masses, mais les classes supérieures ont dû surajouter à leurs dehors une couleur exotique sous un vernis cosmopolite fruit ~~de la fusion~~ des idées d'outre-mer que le Brésilien a su confondre avec ses propres idées et ses penchants, par son aptitude à l'imitation. Dans ce tableau des mœurs actuelles du Brésil, il faut choisir les traits les plus saillans afin d'étudier l'effet puissant des événemens sur les dispositions morales des peuples. que si passant du chap. IV de ces souvenirs, au chapitre actuel, on se trouve totalement dépaysé, comment s'en étonnerait-on, en France surtout, où depuis un demi siècle de bouleversemens, on a vu les allures et les mœurs du peuple se modifier d'étranges sortes, selon l'influence des diverses actualités de la politique ?
au choix : selon les actualités politiques qui provoquaient les modifications morales.

---

1. Autrefois on appelait Brésilien l'indigène, habitant primitif du pays ; aujourd'hui on l'appelle Indien, mot générique qui se subdivise en diverses dénominations ; mais les descendans des colons Portugais ont adopté le nom de Brésilien ennobli par l'indépendance et la création de l'Empire.

On va donc voir les mœurs du Brésil telles que les ont faites les évènemens qui suivirent l'abdication de Don Pedro 1er.

Dépouillée de toute influence des idées portugaises à jamais proscrites avec l'Empereur, la nationalité Brésilienne apparut dans toute sa force; dans les classes élevées elle fut un moyen de réussite, bien plus qu'un sentiment du cœur, mais parmi les masses, la nationalité étoit une idole éblouissante qu'il encensoit avec enthousiasme, le peuple, car elle lui apparaissait dans sa naïveté, couverte de soie et d'or! toutefois, sur tous les degrés de l'échelle sociale étoit écrit l'anathème du nom national: haine au portugal! Un seul trait donnera une image frappante de cette frénésie anti-portugaise:

Aux premiers jours de l'abdication de D. Pedro, dans un cercle brillant et nombreux, une dame déclamait contre les Portugais, protestant de sa haine pour tout ce qui tenoit au Portugal; l'énergie de la Brésilienne attiroit l'attention des auditeurs, lorsqu'un officier, sans doute pour arrêter l'excès patriotique de la dame, lui demanda des nouvelles de sa mère. Cette interpellation malencontreuse parut couper la parole à l'orateur femme; elle étoit suffoquée par une violence concentrée, elle trembloit de colère. Tout à coup elle s'écrie: ma mère, il est vrai, est une Portugaise, eh bien! maudites soient les entrailles qui m'ont portée, car, moi, je suis Brésilienne......

Cette sortie frappa de stupeur tous les assistans Brésiliens et étrangers. Un tel exemple de patriotisme qu'on doit qualifier de déplorable, est, il est vrai, une exception; mais ce sont ces exceptions, toujours trop nombreuses, quelque rares qu'elles soient, qui ont causé des malheurs inouïs au sein des familles dans les phases sanglantes de l'indépendance du Brésil. néanmoins le bon esprit de l'immense majorité repoussait ces excès; bientôt même apparurent des écrivains prêchant au peuple la paix dans les familles et le respect aux pères malgré leur origine.

Laissons le parti Portugais se débattre, entraîné par le torrent de la nationalité Brésilienne; de tems en tems il surnagera, suivant les oscillations politiques décrites dans les chapitres précédens: ainsi la rentrée des adoptifs, après l'émigration causée par l'abdication de D. Pedro, rendit aux idées portugaises un semblant d'existence moins entamé pendant laquelle elles se grouppèrent autour de José Bonifacio espérant qu'il les accepteroit pour soutenir ses droits à la tutelle impériale; mais José Bonifacio étoit trop Brésilien pour mettre en jeu la gloire de son nom; il abdiqua forcément mais courageusement la tutelle et avec lui, s'effacèrent les velléités portugaises. En désespoir de cause, l'esprit Portugais s'attacha au gouvernement né du 7 Avril, lui offrant son appui pour lutter contre l'envahissement du radicalisme; mais le sort en étoit jetté, et la Régence ne pouvoit pas plus accepter l'offre de ce secours antipathique avec son origine, qu'elle ne put se soustraire à l'influence du parti fédéral étayé, au dehors, des sympathies populaires.

Alors le parti Portugais

Alors le parti Portugais disparut pour toujours, car désormais son règne est fini et le Brésil s'est voué en pâture à l'anarchie fautrice de la guerre civile qui déjà le déchire.

Ainsi les idées Portugaises n'exercèrent qu'une influence passive dans la réforme des mœurs Brésiliennes, ce fut une influence de routine et non de choix, car le choix avoit lieu parmi celles des habitudes européennes qui sympathisaient le plus avec le climat et les dispositions morales des Brésiliens.

~~On a vu au chapitre V~~

Avant d'aborder les coutumes ~~Brésiliennes~~ nouvelles du peuple, nées de la révolution politique, il faut jetter un regard sur la cour. On a vu au chapitre V l'innovation jettée d'en haut au milieu des masses étonnées ; mais c'est qu'alors un prince jeune, ardent et passionné, s'instituoit chef d'une nation qu'il vouloit façonner à son gré ; c'est-à-dire qu'alors D. Pedro 1er repoussant la routine traditionnelle voulut faire marcher la réforme des mœurs avec celle de la politique, pour l'empire qu'il se créoit ; c'est qu'alors enfin le trône étoit le palladium de l'indépendance, tandis qu'après Dom Pedro 1o, le trône où siégeoit son enfant, n'étoit plus que l'image importune d'une majesté reniée qu'on auroit voulu renier. Aussi la cour de l'Empereur-enfant offrit elle un contraste absolu avec celle de son père ; déchue de tout luxe, elle n'étoit plus qu'un simulacre de cette cour dorée qu'avoient créée les profusions du père : aujourd'hui, plus d'apparat, plus de pompes ; eh! ces courtisans chamarrés d'or, où étoient-ils, eh! ces dames étincelantes de pierreries, eh! ces laquais sous toutes livrées, eh! ces postulans à la faveur du baise-main, eh! tout cet appareil de luxe et d'ambitions, où les trouver .... Emportés par la tempête révolutionnaire les desservans du temple impérial avoient disparu, avec l'idole renversée .... et l'on se demandoit: où est la / y a-t-il une cour ? en fait, pour un enfant, disoit-on, à quoi bon tant de fracas ... oui, si l'intention eut été bonne, si elle eut été pure ... mais il falloit arracher des yeux du peuple le dernier lambeau du voile qui recouvroit le trône du prestige de la nationalité ; il falloit habituer le peuple à ne voir dans un Empereur qu'un enfant, à ne voir dans la monarchie qu'un hochet de la souveraineté ~~du~~ peuple! Le moyen fut digne du but, et la nation, par ses représentans, déclara, de par la liste civile, que la maison impériale ne devoit pas couter au pays, plus de 200 contos de Reis par année (envn 800 000 fr au change de l'époque ; aujourd'hui soixante mille fr seulement) huit cent mille francs pour la liste civile de l'Empereur du Brésil ; de ce Brésil aux mines d'or et de diamants ; de ce Brésil aux douze cents lieues de littoral !

Réduite à l'étroitesse de ces proportions financières, la majesté impériale tomba dans le cercle d'une opulente bourgeoisie sous laquelle on cacha le trône et l'enfant qu'il portait. bien plus, afin de punir le fils des prodigalités du père,

le palais Impérial de Rio Janeiro fut voué à la solitude, et le jeune Empereur relégué à St Christovão, où l'air des champs, disoit-on, devoit être plus favorable à la santé alors débile de D. Pedro II. là, c'est vrai, il pouvoit se livrer aux ébats de son âge, et il faut dire, à la louange de l'intendant de la liste civile, Mr Paul Barboza da Silva, que rien ne manquoit à la récréation de l'enfant Impérial car le parc de St Christovão offrit bientôt l'aspect des Jardins de Tivoli ou de Beaujon que l'on eut dit transportés en miniature, dans la résidence de l'enfant Empereur à qui l'isolement devint précieux, car, disoit-il, avec l'ingénuité de son âge : Papa ne m'avoit pas procuré tant de récréation!

C'est à peine si à de longs intervalles, on emmenoit en ville le jeune Empereur, aux époques solennelles où le cérémonial exigeoit sa présence. dans ces jours de corvée, D. Pedro II. paraissoit en public, conduit par les Régents et recevoit les félicitations d'usage, aux quelles on répondoit pour lui : ce n'étoit pas un spectacle peu curieux, que de voir un grave diplomate blanchi par les années et la diplomatie débiter sérieusement le formulaire obligé à l'enfant jouant avec le sabre qu'il étoit fier de porter ; puis, le courtisan du père répéter à l'enfant les mille et une protestations aux quelles l'exil du père portoit un cruel démenti....

Quant à l'éducation du prince, on s'en occupoit peu, en raison de son âge ; cependant il commençoit à étudier les langues Européennes ; c'est peut-être le seul bien qui lui restera de son enfance Impériale.

Ainsi se passoit la vie de l'enfant Empereur, au milieu de ses sœurs seules compagnes de ses jeux. les princesses livrées aux soins des Dames d'honneur, croissoient sous l'influence d'un présent sans grandeur, à perspective sans avenir et dont le tems seul démontrera sa nullité ; heureuses, les filles de D. Pedro, si la nullité seule enveloppe leur existence ! L'aînée des princesses restées au Brésil, alloit atteindre sa quinzième année, lorsque la cour de Lisbonne où regnoit depuis peu sa sœur Dona Maria, fit des démarches auprès de la Régence, pour obtenir que la 2ème fille de Dom Pedro fut emmenée en Europe pour y être proclamée princesse Portugaise ; mais le gouvernement du Brésil répondit à cette demande en proclamant la sœur de D. Pedro II. princesse Impériale Brésilienne, et en la dotant d'un apanage. cet effet des efforts du Portugal pour enlever au Brésil un enfant de D. Pedro fut heureux pour la jeune princesse, car jusqu'alors elle avoit été défrayée par la liste civile de D. Pedro II.

Telle fut, en miniature, la cour Impériale du Brésil après l'abdication de D. Pedro I. ; ombre incolore de cette cour éblouissante à la quelle elle succéda par une transition ~~[illegible]~~ rapide comme le soleil d'une journée.

On comprend

Telle fut, en miniature, la cour Impériale du Brésil après l'abdication de D. Pedro 1er; ombre incolore de cette cour éblouissante à laquelle elle succéda par une transition rapide comme le soleil d'une journée, on comprend combien peu elle dut influer, ainsi réduite, sur les mœurs de la ville. Les classes élevées frappées, à leur tour, dans leur influence, par la déchéance de D. Pedro, participèrent à l'inactivité de la cour dans la révolution sur les coutumes; mais cette classe conservait le dépôt des innovations apportées par l'indépendance; là les mœurs nouvelles puisèrent les dehors de luxe et les manières larges d'ostentation imprimés aux courtisans de D. Pedro lors de la création de l'Empire.

Ces manières s'insinuèrent dans les classes moyennes qui recevaient aussi d'autres influences, par le contact habituel des étrangers; de ce frolement continuel des formes aristocratiques-nationales d'une part et des allures exotiques, de l'autre, il résulta un type mixte dont l'aspect, aujourd'hui encore décèle l'origine, malgré la couleur nationale qui le recouvre. Cette fusion des formes exotiques dans le fond indigène s'opéra avec une rapidité égale aux évènemens qui la provoquèrent; ces évènemens furent: l'abdication de D. Pedro 1er et, à sa suite, la proscription universelle dont furent frappés les hommes, les choses et jusqu'aux souvenirs du Portugal. Jusqu'à cette époque, on l'a vu, l'influence Portugaise avait conservé, parmi les masses, quelques lambeaux du voile immense qu'elle avait étendu sur le Brésil, depuis la conquête, pour la dérober à l'ambition d'outre-mer et la préserver, cette belle conquête, de l'invasion des idées Européennes; mais aujourd'hui ces lambeaux arrachés violemment furent jetés au vent de la révolution.

Alors le Brésilien comprit qu'il devait étudier les mœurs étrangères afin de combler, dans les siennes, le vide qu'avaient laissé les traditions spéciales des mœurs Portugaises; le besoin de cette étude renversa l'obstacle long-tems élevé par l'intérêt Portugais entre le Brésilien et les Européens, et les salons Brésiliens furent ouverts, comme par enchantement, à tout ce qu'il y avait, à Rio Janeiro, d'étrangers de bon ton; chacun y apporta ses manières originelles, et le Brésilien étudiait, analysait, puis il choisissait celles qui s'adaptaient le mieux avec ses goûts et ses penchants. Toutes les nations de l'Europe payèrent leur tribut pour le nouvel édifice moral qui s'élevait au Brésil sur les décombres antiques des traditions Portugaises qui déjà disparaissaient dans les ruines plus récentes des souvenirs Impériaux.

Alors on vit l'enfant du Portugais être fier du nom de Brésilien: il confondait la gravité Anglaise qui corrige si bien la hauteur Lusitaine, dans la pétulante vivacité Française que développe avec agrément le beau ciel du Brésil; ce n'est pas que la rêveuse Allemagne n'eût aussi sa part de prise

Sur le caractère Brésilien, au contraire, la mélancolie Germanique, empreinte de mysticisme, s'allie merveilleusement à l'abandon moëlleux infusé dans les mœurs des régions du Tropique. Tels sont les traits auxquels on reconnait aujourd'hui un Brésilien de bon ton, et ce n'est pas, pour lui, un mince avantage, d'avoir su allier à ses propres manières, celles qui font l'ornement de chacun des peuples de l'Europe, sans en avoir admis les exagérations; en un mot, le Brésilien a effleuré les agréments des caractères divers de l'Européen pour orner son propre caractère (1)

Cette fusion ne pouvait demeurer dans l'intimité du salon, elle se répandit au dehors et le luxe devint l'expression nécessaire des sympathies Brésiliennes pour les coutumes Européennes. Le luxe jusques là resserré dans le cercle en dehors duquel était la bourgeoisie, étendit ses mille bras sur cette classe modèle de simplicité traditionnelle, et l'on vit le bourgeois couvrir la nudité de sa maison des tentures Françaises; la natte indigène céda la place aux tapis d'Angleterre, les meubles élégans de l'Allemagne luttèrent, par leur fini, contre ceux dont le nord-amérique encombrait le pays et les modes Françaises complettèrent la collection exotique des coutumes qui se nationalisèrent au Brésil. Ces métamorphoses brillantes appelaient de nouveaux changemens car l'union de l'Europe civilisante avec le Brésil en travail de civilisation, devait être cimentée sur l'autel que les hommes élèvent en tous pays, pour la consécration des sympathies qui les attirent; cet autel, c'est la table, et la table Brésilienne ne tarda pas aussi à éprouver sa révolution. Mais ainsi que les autres habitudes qui s'imprégnaient du vernis Européen, la table Brésilienne ne repoussa pas absolument ses traditions, seulement elle en supprima ce qui pouvait choquer la susceptibilité, réformatrice; l'art culinaire, jusques là inconnu, fit sa première apparition, et les mets délicats arrachés à la pratique studieuse de l'artiste de cuisine, imposèrent la loi rigoureuse de la symétrie aux ragoûts, jusques là sans étiquette, sortis du modeste fourneau de la bourgeoisie Brésilienne. Enfin le décor de la table parvint à réunir la somptueuse simplicité Britannique à l'élégance Française, puis, de la profusion américaine, il reçut un éclat inconnu à l'Europe.

A cette époque c'était un tableau de mœurs universelles que l'aspect d'un festin dans une maison Brésilienne; mais pour qu'il ne perde rien de ses couleurs indigènes, allons y assister à la campagne:

Voyez-vous,

---

(1) A ce tableau, qu'on se garde de voir, dans le Brésilien, le type de la perfection civilisée; ce serait une exagération; mais on devra y voir toute l'influence des mœurs de l'Europe sur celles qui se forment au Brésil, et l'avantage qu'a le Brésil de pouvoir accepter le bon, repousser le mauvais et s'élever, presque sans transition, d'une civilisation arriérée à une haute civilisation.

Voyez-vous, du coté de Bota-fogo, ces édifices innombrables; ils s'élèvent çà et là, sans ordre, sans symétrie; l'un, éclatant de blancheur, apparoit comme un bloc de marbre au dessus de la verdure des champs; l'autre bariolé de couleurs capricieuses, révèle les fantaisies du maître, mais aucun n'imite le style matériel des habitations européennes, au contraire, tout, dans leur construction, indique l'aisance dont on a besoin sous le ciel du tropique. ainsi sur le penchant de ce coteau, voyez l'éclat de ces mille vitraux qui réfléchissent les rayons du soleil; en approchant, vos regards reposeront sur un tapis de verdure que sépare le parterre interposé; sur ce parterre, vous cueillerez le jasmin d'Espagne à coté du jasmin du cap, ~~plus loin~~ puis, de son calice renversé, le lys jettera les flots de son arome sur les feuilles du camélia; plus loin, l'ananas doré répand son parfum délicieux; ici la liane du tropique étale ses fruits mûrs à l'ombre de l'arbuste d'Europe, le citronier dispute à l'oranger la savoureuse exhalaison des fleurs, tandis que leurs fruits appendent, étalant, à la fois, toutes les phases de leur maturité; on diroit les trois saisons se disputant l'existence de l'arbre sur lequel chacune d'elles a établi son siège; le printems sur la fleur, l'été dans le fruit naissant et l'automne sous la dorure de sa maturité; la quatrième saison, celle qui fait trembler les pôles sous l'influence des frimats, elle n'existe pas pour la zône torride. vous avancez, et de vos pieds s'élance ~~-~~ un édifice de verdure et de fleurs; c'est le rosier du Bengale dont les milliers de tiges escaladent l'échaffaudage de treillis qui s'élève audacieux et léger, dessinant dans les airs les arceaux, les fantasques ogives que couronne un dôme de feuillages. de là on apperçoit les colonnes qui soutiennent la galerie extérieure de l'habitation du Brésilien: au dessus de la galerie sont les croisées du 1er étage que ne masquent pas de lourdes jalousies, comme en Europe; seulement des nattes légères ~~l~~ abritent l'intérieur contre les rayons du soleil sans le priver de la ventilation; sur ces nattes sont peints des paysages chinois; emblême du goût et de l'industrie du céleste-empire, ces paysages aux couleurs inimitables d'éclat et de vie, forment un contraste qui n'est pas sans charmes, dans la réalité, des paysages du Brésil. cet étage est surmonté d'un kiosque qui supporte enfin le dôme transparent dont le cristal réfléchissoit tantot, les rayons du soleil à vos yeux éblouis. Mais pénétrons dans l'habitation: premier tribut européen, le marbre d'Italie recouvre, de sa froideur, le sol qu'échauffait le soleil du Brésil; un perron de granite indigène conduit à la galerie au fond de laquelle une muraille de vitraux laisse voir l'intérieur de la maison. la partie nord est affectée au pas perdu où circule sans cesse une active ventilation bien nécessaire puisque l'exposition nord est la plus chaude dans l'hémisphère austral, puis viennent les salles de repos: la pour

la point de meubles couverts d'étoffes, le jonc tressé des sièges suffit ; c'est l'industrie du Nord-Amérique qui a supplanté les sièges étoffés de l'Europe. aux encoignures sont les hamacs tressés avec le jonc du Pérou ou avec le sparte qui croît aux bords de l'amazône que l'indigène du Pará a tressé, insoucieux, en échange de quelques futilités.

Enfin on est introduit dans la salle du festin, on y voit les paysages échappés du pinceau de l'artiste Français, en recouvrir les murs ; ce n'est pas un contraste peu saillant que ces parcs dessinés sur le papier, avec une exactitude mathématique, en regard du désordre admirable de la végétation indigène qui apparoit à travers les vitraux, dans la campagne. heureusement des faisceaux-monstres où viennent se grouper les fleurs de toutes les zones, attirent bientôt les regards en caressant l'odorat des convives ; puis quelques gazes légères suspendues aux vitraux, interceptent l'éclat trop vif de la lumière et le délicieux demi-jour de boudoir laisse voir la table resplendissante de cristaux, de couteaux et de vaisselle. Sur cette table, l'Anglais a déposé ses sauces et sa bière. le Portugais, ses vins ~~alcooliques~~ alcooliques, l'Allemand son jambon l'Italien ses excitantes épiceries, le chinois son kari ; puis le génie culinaire de la France a déployé l'art de la symétrie pour coordonner, avec ses ragoûts prétentieux, cette collection d'alimens cosmopolites. Destruction faite de ces élémens universels de gastronomie, réunis à grands frais de toutes les zones, les produits indigènes revendiquent leurs droits et les mille fruits du Brésil étalent, sur la table, leur richesse varicolore, laissant s'exhaler de suaves arômes.

Tel est l'aspect du banquet ; voyons-en les convives : l'amphitrion fait les honneurs et son épouse préside, (c. à. d. que l'une gouverne tandis que l'autre règne). auprès du maître se déploient les toilettes étincelantes des convives du sexe, tandis qu'auprès de la maîtresse se pressent les hommes, rivalisant de zèle pour fêter, chacun à sa façon, leur hôtesse, surtout lorsqu'elle est jeune et jolie ; ainsi l'Anglais inclinera la tête en savourant un verre de madère, l'Allemand laissera ses regards errer contemplativement dans les ondulations des cheveux que la Brésilienne, pour le flatter, aura laissés aller flottants, et le Français aiguisera la pointe épigrammatique pour insinuer la persuasion dans une spirituelle bavarderie. D'abord le Portugais aux habitudes traditionnelles ~~saluera~~ saluera, le verre en main, chacun des convives par ses nom, prénoms, titres ou qualités, sans omettre un iota et, le cérémonial nomenclateur achevé d'une haleine, il videra rasade ; puis le Brésilien, Jeune Brésil, prendra le verre en main, regardera l'Anglais, hochera de la tête et boira à la santé du Breton. Bientôt tout se confond, avec les vapeurs alcooliques : idées, langages, habitudes ; c'est un ~~d~~ chaos, c'est la tour-de-Babel ; en un mot, c'est le milieu du repas. Enfin la brillante harmonie du dessert vient mettre fin au bouleversement de la table ; ~~t~~ déjà les vins légers de la France ont remplacé les boissons Portugaises, puis le champagne a pétillé ; alors nouveau concert ~~[illegible]~~ désordonné, mais c'est un désordre joyeux, c'est le désordre de l'esprit : l'enfant d'Albion

l'enfant d'Albion se sent pressé d'une verbosité inaccoutumée, la rêverie germanique se traduit dans l'expansion d'une douce causerie et le Français s'épuise en saillies. Le Brésilien devient alors l'étamine au travers de laquelle s'échappent, à la fois, les infusions européennes &c.

C'est le tableau d'un festin au Brésil, en 1835; mais qu'on se garde de voir dans ces détails, une copie rigoureuse de tous les banquets qui ont eu lieu sur la surface du Brésil en 1835; ce serait une exigeance sans nom; car un voyageur, pour donner une idée des souvenirs de voyage, doit réunir les lignes diverses d'un tableau exotique pour les présenter au lecteur en faisceau sous une forme unique qui embrasse tous les détails; c'est ce qui a été fait, et chacune des ombres de ce tableau pourra être reconnue pendant une seule année de séjour dans la capitale du Brésil. Cette reflexion s'applique également aux détails qui vont suivre.

De la table, la fusion des moeurs européennes pénétra au salon et les soirées Brésiliennes que l'on a vues au chapitre IV accablantes de monotonie, subirent une métamorphose analogue à celle de la table, en conservant cependant une couleur nationale plus prononcée. Cela devait être, car en adoptant les manières faciles et larges de sociabilité importées d'Europe, le Brésilien ne refondit pas toutes les habitudes originelles; ainsi bien que les langues étrangères devinssent de jour en jour plus familières au Brésil, la langue mère conserva sa domination entière, et passée au crible épuratif du gosier Brésilien, la langue Portugaise acquit cette douceur, ce laisser-aller d'expression et surtout cette heureuse flexibilité de contour dont le beau ciel du Brésil avait fécondé le germe que recouvrait en Europe la roideur Portugaise, au moins parmi les masses. La musique devint un des plus beaux ornements des soirées Brésiliennes; importé d'Italie, l'art de la mélodie arriva au Brésil escorté des rêveuses inspirations de l'Allemagne, et l'activité Italienne s'accrut, dans le penchant du Brésilien pour la musique, de toute l'influence du soleil des tropiques; déjà la romance nationale décèle d'heureuses dispositions et la langue Portugaise, comme les langues latines, la Française exceptée, sympathisant avec le chant, par son ~~ist~~ rhythme cadencé, reçoit de l'accentuation Brésilienne, une harmonie inconnue à la prononciation Portugaise.

Le goût pour la danse est gravé au Brésil; eh! dans quel pays éclairé par un soleil brillant, ne retrouve-t-on pas ce ~~goût~~ penchant? Des deux côtés de l'équateur, depuis les bords brûlants jusqu'au pied des zônes glaciales, le goût de la danse se reconnaît inné chez l'homme et empreint partout d'un moëlleux, d'un lascif d'autant plus prononcé, qu'on approche vers le soleil.

Le Brésil a donc des danses indigènes; elles participent légèrement du voluptueux abandon asiatique et de la

et moins encore de la lubricité Africaine ; mais la <u>Desinvoltura</u> Brésilienne prête aux danses du pays un caractère qu'on ne peut exprimer autrement que par l'<u>américanisme</u> de la danse Brésilienne. cette expression nouvelle, on ne pourra la comprendre qu'après avoir vu, dans les champs, à l'ombre d'un bouquet d'orangers, la fille d'Amérique, au son de la guitare métallique (1), presser, de son pied nu, les feuillages du sol, extrayant de la castagnette vibrante les accents cadencés de la **miudinha** ; la flexibilité de la Brésilienne ressemble à celle de la liane qui se déroule, ondoyante, au souffle de la brise : elle élève la tête, puis l'incline et se précipite vers le sol, comme pour refuser un baiser, se relève, contourne, pirouette avec rapidité, comme pour s'enfuir, revient, balançant ses bras et ses épaules, et s'arrête tout court, pour recommencer ; c'est la **miudinha**.

Danse favorite du Brésilien, elle perd dans les salons de son abandon, mais elle conserve toute la grâce de ses formes ; assez souvent elle ouvre le bal, mais jamais il ne finira sans payer tribut au goût national, et la **miudinha** clorra toujours les danses qui auront présenté un mélange assez curieux des quadrilles capricieux de la France, de la monotone contredanse Anglaise et de la délicieuse valse allemande. ~~Il ne faut pas~~

Il ne faut pas quitter la soirée Brésilienne, sans jetter un regard sur le chá, le chá, on le sait, c'est le thé que l'on a vu tant cérémonieux, ~~[illegible]~~, au chapitre **IV**. Jadis prétexte de la réunion du soir le chá étoit alors l'incident unique qui venoit interrompre la monotonie des soirées, aussi ~~[illegible]~~, invitoit-on à un chá sans arrière pensée de divertissement, c'est-à-dire qu'alors le chá seul faisoit la soirée, tandis qu'aujourd'hui la soirée **fait** le chá, et le chá transformé en un service élégant, a imité un ~~ambigu~~ souper amphibologique participant de l'ambigu Européen ; aussi une invitation pour le chá comporte aujourd'hui l'idée d'une soirée mêlée de chant et de danse.

Telles furent les innovations apportées dans les mœurs et coutumes du Brésil, par les événemens politiques. ¶

Il est tems enfin de hazarder quelques mots sur les femmes en général, texte toujours délicat, quelquefois difficile à traiter, n'importe, on ne dira que ce que l'on a vu et jugé :

Reléguées, jusqu'ici, dans le secret du gynecée, c'est à peine si l'étranger avoit pu voir les femmes Brésiliennes ; mais aujourd'hui l'indépendance absolue des idées politiques a

(1). parceque les cordes sont de fils de laiton:

a proclamé l'émancipation du sexe, et le sexe a répondu à l'appel ; il faut donc l'observer dans la société telle qu'on vient de la décrire.

Dans ses manières, la Brésilienne conserve quelque peu de cette réserve excessive que lui imposaient les coutumes Portugaises ; ce n'est pas que la vivacité d'une imagination chaude comme le soleil du tropique, ne s'échappe par fois de ses gestes, de son regard, mais subitement modérée par la gravité traditionnelle, elle donne un charme plus vif à cet élans du naturel Brésilien dans lequel la femme puise aussi des façons douces, pétillantes ou calmes, (et tour à tour) mêlées d'on ne sait quoi d'imposant qui plaît toujours chez le sexe, chez ce sexe qui sait, lorsqu'il le veut, embellir, même ses rigueurs, par des poses, par des accents que lui seul sait ménager. Quant au fond, la Brésilienne est bonne, elle est aimante, mais malheur à celui qu'elle aime, car si elle ne fait le bonheur, elle fera le tourment de sa vie ; elle n'aimera pas à (un peu) demi et elle exigera une réciprocité d'autant plus rigoureuse, qu'elle même saura affronter tout pour l'amour de celui qu'elle aura choisi. Impressionnable à l'excès, ses yeux, ses traits trahiront tour à tour les émotions de l'âme, mais sa langue restera d'abord muette, c'est l'effet du système de concentration antérieurement adopté dans la famille ; cependant si, rompant enfin la contrainte, elle abandonne à la bouche l'expression de son cœur.. ou de sa tête, soyez sans crainte, elle ne laissera rien ignorer, elle dira tout, elle dira même plus qu'elle ne voudrait.

La Brésilienne est, avant tout, Brésilienne ; puis elle est épouse et mère avec excès.

L'intelligence de la Brésilienne resserrée dans le cercle étroit de l'éducation primitive, traduisait en sentiments intimes toutes les sensations de la vie, mais aujourd'hui elle se développe riche, ~~cette~~ intelligence, abondante comme le sol du Brésil, active comme sa végétation, brillante comme son atmosphère ; jusqu'ici, cependant, l'éducation a fait défaut à la nature, la culture a manqué à cette plante puissante de sève et d'espérance : effet inévitable d'une révolution qui bouleversa, en quelques lustres, l'édifice de trois siècles.

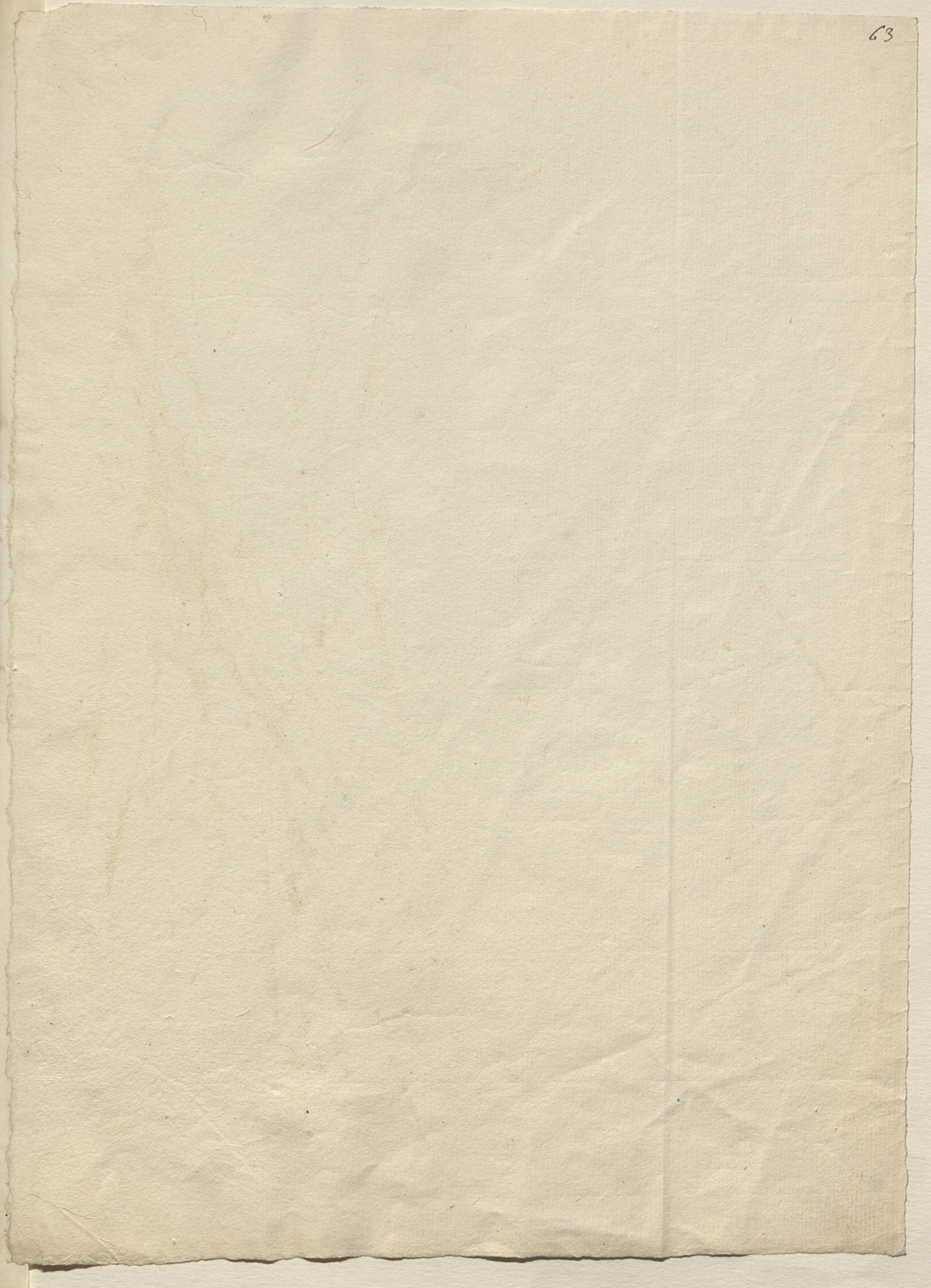
~~Ici~~ ici trêve de description et de tableaux pour se livrer un instant aux réflexions que font naître ces changements rapides opérés, on pourrait dire, en un seul jour, dans l'économie habituelle d'un peuple, (on dit d'un peuple) car ces changements frappent sur la bourgeoisie, et, on l'a dit, la bourgeoisie, c'est le vrai peuple puisqu'elle reçoit d'en haut, les infusions civilisatrices et, d'en bas, les exhalaisons indigènes. Le luxe est le symbole de la richesse, dit-on ; oui, mais d'une richesse dont les bases reposent sur le sol de l'industrie. alors il est le symbole vrai de la richesse, car il n'absorbe que l'excédent des produits qu'exigent, avant tout, les besoins premiers de la vie ; aussi le luxe est-il alors

une vraie création indigène, préparée par le temps qui l'appelle au secours de l'industrie pour alimenter cette source première de toute richesse, en consommant l'exubérance des produits de nécessité; alors il devient une ressource pour le pauvre, car celui-ci ne pourroit suffire à ses besoins ~~accrus~~ grandis avec par les progrès de la civilisation, s'il ne trouvoit, dans le luxe du riche, la source d'un travail que n'exigeroient pas les besoins simples de la vie.

Ainsi défini, le luxe est, en effet, l'heureux symbole de la richesse, de la prospérité; il devient un bonheur pour le pauvre en devenant un besoin pour le riche. Mais dans les sociétés neuves encore, au milieu desquelles la nature seule a fait tous les frais de la prospérité; dans ces sociétés où l'industrie ne sauroit suffire aux premiers besoins de la vie; dans ces sociétés surtout, où le mécanisme industriel est abandonné à l'apathie de l'africain intéressé uniquement à vivre, puisque son existence est toute passive: eh bien! dans ces sociétés, le luxe ne sauroit y naître, car il n'a pu y être engendré; il ne peut alors y être qu'implanté, implanté, incrusté.... et malheur au peuple qui trafique du luxe en échange de la richesse de son sol, malheur au peuple qui cultive cette semence aux fruits empoisonnés, malheur au peuple qui se laisse séduire par ~~livre à~~ l'attrait de cet ornement exotique....

Des réflexions amplificatives seroient oiseuses pour justifier cette déduction logique des effets du luxe implanté sur un sol vierge d'industrie; car si des incrédules s'élevoient criant à l'exagération, on leur diroit: prenez garde! les faits ont parlé; or les faits sont irrésistibles, et ces faits sont écrits, en caractères de ruines et de désolation sur cette admirable page de la nature qui porte pour épigraphe: **Amérique du Sud.** en effet, depuis les bords heureux de l'équateur jusqu'aux rives désolées de la terre de feu, que voit-on dans les villes américaines? on y voit l'hydre aux cent têtes dévorant sans relâche la fécondité des champs dont les richesses viennent s'y engloutir comme ~~en~~ des gouffres sans fond; cette hydre, c'est le luxe qu'excitent chaque jour les innovations européennes; ce n'est pas tout: contournez le continent et revenez vers le nord, au long des côtes que baigne l'océan pacifique, vous y verrez le Chili et le Pérou, aux mines d'or et d'argent, étalant leurs mille cavernes creusées de mains d'hommes, pour en extraire de l'or; cet or il s'accumuloit, sans besoins, depuis trois siècles, lorsqu'apparut le monstre luxe, eh bien! en moins de trois lustres, le monstre a dévoré l'or des trois siècles;... tels sont les faits. Ah! sera-ce peu que 6000 lieues du littoral américain montrant les plaies profondes causées par le ~~du~~ luxe transplanté des rives de l'Europe? Le Brésil, il est vrai, est encore la partie la moins souffrante du sud-amérique; ~~mais~~ il est ~~le~~ encore le état ~~[illegible]~~ le plus jeune en indépendance et le plus riche dans les trois règnes de la nature; n'importe, son temps viendra; eh! quelle

force



Duarthe Coelho Pereyra reçut la capitainie de Pernambuco en 1534 pour récompense de ses services en
expulsant les Francais de la rivière de Santa-Cruz. Il fonda d'abord le petit village d'Hoyguarama où il vécut pendant
quelque tems et fonda ensuite la ville d'Olinda qui fut la capitale de la Province. Il eut des guerres continuelles avec
les Cahétés, maitres du pays, jusqu'à ce qu'il mourut en 1554 laissant sa femme Dona Brites d'Albuquerque
chargée du gouvernement de la Capitainie jusqu'à l'arrivée de son fils héritier Duarthe Coelho d'Albuquerque qui se
trouvait dans le Royaume fesant ses études, et qui partit en 1560 par l'ordre de la reine D. Catharina pour
venir au secours de la Colonie qui était menacée par le soulévement de quelques tribus d'Indigènes que son père
avait réduites à l'obéissance. Le nouveau gouverneur emmena avec lui son frère Georges d'Albuquerque
Coelho et plusieurs amis ainsi que des troupes salariées et subjugua toute la nation Cahété qui était divisée
en plusieurs hordes. et après quelques années il retourna au Royaume pour accompagner D. Sébastien
dans son expédition d'Afrique laissant sa mère pour administrer la colonie qui commençait à
prospérer. A défaut d'enfants à sa mort son frère George d'Albuquerque Coelho lui succéda
au gouvernement de la colonie, celui-ci était le père de Duarthe D'Albuquerque Coelho qui
dans la 2e année de l'entrée des Hollandais dans la province, vint avec le comte de Banholo
et demeurant là jusqu'à la fin de 1638 écrivit un journal des 8 premières années de la guerre.

Cette province qui anciennement portait le titre de comté confine au Nord avec celles de Parahyba, Ciara
et Piauhy; au midi le Rio S. Francisco la sépare de celle de Bahia, et le Carinhanha de
celle de Minas-Geraes; à l'O elle confine à la province de Goyaz et à l'E à l'Océan.
avant la formation de la province des Alagoas elle avait 70 lieues de côtes depuis le fleuve
S. Francisco jusqu'à celui de Goyanna ~~[illegible]~~ ayant le gisement de
7° à 15° Sud.

Le ~~Climat~~ est chaud, l'air pur et sans cesse renouvelé par des brises de NE pendant la belle saison et de
SE pendant la saison des pluies. les terres dans tout le voisinage de la mer sont basses ~~[illegible]~~ grande partie
très fécondes, mais quoique ces terres soient arrosées par plusieurs rivières abondantes une partie de la
population manque souvent d'eau. Dans l'intérieur l'aspect du terrain est très inégal et en partie
montueux, généralement on y manque d'eau et celle que l'on y trouve, en outre qu'elle est rare n'est jamais
pure parcequ'elle provient de puits ou les animaux de toute espèce vont boire. Quelques fois ces puits sont
alimentés par la condensation de Brouillards qui donnent une eau couleur de lait. De la ville de
Pinedo jusqu'à celle de Riogrande, intervalle dans lequel le voyageur compte environ 200 lieues
il ne trouve pas un seul ruisseau dans le tems de la Secheresse.

(Montagnes) La chaine de Borborema qui est la plus majestueuse du Brésil, commence près de la mer dans la province de
Riogrande et après avoir traversé du NE au SO celle de Parahyba, elle tourne à l'O sépare pendant un long
espace la province Pernambuco de celle du Ciara, puis elle tourne au N séparant le Ciara du Piauhy
variant toujours de hauteur et de nom jusqu'à finir avec celui de Hybiapaba à vue de la plaine entre les
rivières Camucim et Paranahyba. Dans quelques parties elle a des rochers, dans d'autres elle est dépouillée
et sterile mais la plus grande partie est couverte de beaux bois nourris dans des terrains ~~forts et~~ féconds.
En quelques endroits elle a deux ou 3 lieues de feuillage le long des sommets. De la
qui en fait partie on voit le Rio S. Francisco à la distance de 30 lieues elle donne naissance aux rivières
Jaguaribe, Piranhas qui courent au Nord, Parahyba et Capibaribe qui vont à l'E, du Mojotó et
Pajehu qui vont au Sud. montagne de Ararip
et 7 lieues au dessus de la cataracte de Paulo Affonso dans la paroisse Tacaratú se trouve la chaine
d'Agua branca, avec ses rameaux multipliés, en grande partie couverte de bois. Sur cette chaine
il y a quelques habitants de diverses couleurs et qui ne sont guère moins sauvages que les 1ers
possesseurs du pays.

Dans le voisinage du Pajehu environ 15 lieues du fleuve qui le reçoit se trouve la Serra Negra
qui a une lieue de long et deux milles de large, elle est couverte de bois épais souvent fouettés par un vent

2) fond. Près de là se trouve le site de Bacaré où vécurent pendant longtemps les Indiens Chocos après avoir été ~~[illegible]~~ réduits avec leurs voisins les peuples que nous avons déjà mentionnés.

La serra de Garanhuns peu distante du Rio Una est couverte de petits arbustes ~~et~~ l'on fait dans ces terrains des plantations de coton, de mil, de mandioca de légumes et de fruits. De leurs flancs sortent plusieurs ruisseaux d'eau claire qui se réunissent en entrant dans les champs sablonneux qui l'entourent. Entre autres végétaux utiles elle produit le Benjoim.

La Serra das Russas qui a deux lieues de long sur une très petite largeur est à 16 lieues de Recife dans la route qui mène du Rio de S. Francisco au Sertão. La Serra Sellada reste à 4 lieues au SO du cap St Agustinho à une distance de la mer d'environ 2 lieues et quoique de peu de hauteur c'est pour les marins la meilleure reconnaissance de ces parages.

A 4 lieues au NO de Curimdé petit village situé sur la rive gauche du S. Francisco est la Serra de Olho d'agua qui a deux lieues de circuit et une assez grande élévation, on découvre de son sommet une grande étendue de terrain et l'on voit la colonne d'évaporation de la cataracte de Paulo Affonso semblable à la fumée d'un incendie. Il y avait autrefois dans cette chaîne de montagnes une grande quantité de tigres qui se réfugiaient dans les nombreuses cavernes que la nature y a formées.

La Serra de Priaca ~~est~~ environ à 8 lieues au NO de la ville du Penedo, et de la Pão d'assucar dans la bordure méridionale possède un lac où l'on trouve des ossements d'une grandeur extraordinaire, la Serra do Poço à 15 lieues de la dernière vers l'intérieur de la Province est couverte de bois où l'on trouve des arbres de construction, des arbres à résine et quelques uns dont les cavités servent de ruches à plusieurs espèces d'Abeilles.

Cumenaty est une des plus grandes Serras du Sertão peuplée par des Indiens [illegible] qui font de grandes plantations de coton et de Mandioca.

Minéralogie or, cuivre, Amianthe, marbres, pierres de Granit, pierre à chaux, pierre à filtrer, Anthracite, ~~[illegible]~~ charbon de terre, terres de couleurs.

Zoologie. On y élève avec facilité tous les animaux domestiques d'Europe. Les bois sont peuplés de toute espèce de quadrupèdes sauvages. &. (Recourir à l'art de vérifier les Dattes, pour la Zoologie du Brésil).

Fytologie. Le cèdre,

Le bois d'arc

Vinhatico de différentes couleurs. Le jaune et le brun sont les plus estimés

Conduru, qui est rouge

Barabù, mâle et femelle rouge plus ou moins foncé

Pau-Santo, violette ondulé

Sucupira, noir

Braheuna, noir

Sapucaya, qui donne de bons mâts pour de petits bâtiments et dont l'écorce fournit de l'étoupe pour calfater.

Camaçary, Rougeâtre

Pau d'Alho.

Macaranduba.

Angica

coraçao de negro, dont le cœur est noir et extrêmement dur

Le bois du Brésil vient d'environ 30 lieues dans l'intérieur

Le Carahyba dont la fleur jaune est une excellente pâture pour les ~~chevaux~~ cerfs qui vont lechercher sous l'arbre où les chasseurs l'attendent souvent pour le tuer.

(Cactus Tetragonus) cardo de quatro angulos
(Cactus Triangularis) cardo de tres angulos
(Cactus Triqueter) cardo de tres faces
(Areca ~~Elam~~ Oleracea) Palmeira Real
(Cocos nucifera), coqueiro
( ) Dendeceiro
(Glysine Subterranea) Amendoim da costa d'Africa
(Facelus Vadeatus) Amendoim do Brazil
Feijão guandus
(Psicotria Braziliensis) Ipecacuanha branca
(Scoparia Dulcis) Vassoirinha do Brazil
(Mimosa Sensitiva) Sensitiva ou Columbi
(Costus Arabicus) Pão cottinga
(Braziletto) Pao Brazil
( ) Pão Campêche
(Mesua Ferrea) Pão ferro
(Coccus bactinacea) Sindora
(Jatropha curcas) Pinhoes do Brazil
(Piper [illegible]) Jaborandi
(Sesamum orientale) Gergelim
(Amomum Zingiber) Gengibre
(Cassia fistula) Cannafistula
(Ferula comunis) Cana frecha
(Gustavia augusta) Japarandiba
oiti corro
oiti da praia
Caja, fruto da Cajazeira, arvore
mapiranqueira da fruto Mapiranga
~~Cambuceiro~~ Cambuindeiro, da fruto Camboim
Gageruzeiro, da fruto Gageru
Mubaeira, da fruto Mubaia
Palmeira Baba de Boy
Palmeira Catole
Baquipari (Arbuste)
Juazeiro, da fruta Juà
Jatoba, arbre grand de la famille des légumineuses qui donne une liqueur transparente couleur de topaze qui fait un vernis excellent.
Camucu, de la famille des Myrthacées donne un fruit savoureux.
(Cacalia mentrasto). Mentrasto
(Cassia dormiens), Mataporto, on ~~applique~~ fait bouillir les feuilles et l'eau qui en provient prise en clystère est anti-fébril.
(Indigofera anil) anil

(Piper Umbellatum) Malvaisco do Brasil
(Rhisophora magle) Mangue
(Portulaca Oleracea) Brulo, Majongome
(Jasminum flaminense) Jasmin de Rio d. Janeiro
(Solanum Jubeba) Gerubeba : Son fruit est désobstruent et anti-vénérien
(Nymphea nelumbo)
(Sapindus Saponaria) Saboeiro do Brasil, les femmes de la campagne lavent le linge avec ses fruits
(Sapintus sculentus) Pitombeira. Donne des fruits aigredoux, son écorce est astringente et tue les Dindes quand ils l'avalent.

(Scilla maritima) Cebola albarrã
(Cactus Urumbeba) Cardo Urumbeba
(Cactus Peruvianus) cardo do Perú
(Cactus Phyllantus) Cardo
(Cactus Pentagonus)
(Cactus hexagonus)
(Cactus heptagonus)
(Cactus melo cactus) Cardo de feitio de melão
(Amomum Cardamomum) Cardamomo
(Jasminum officinalis) Jasmineiro
(Tamarindus) Tamarindos
(Plantago mayor)
(Convolvulus Jalapa) Jalapa
(Bromelia ananas) Ananas
(Laurus Cinnamomum) Canelle
(Anacardium Occidentale) Cajueiro . La gomme qu'elle retire en façon de incisions dans le tronc a beaucoup de ressemblance avec la gomme Arabique.
( ) Capianeiro Les feuilles sont émollientes et résolutives appliquées sur les tumeurs et les inflammations, son écorce est astringente.
( ) (Jaboticabeira)
(Bixa Orelana) Urucu
(Bignonia) Caroba, les feuilles sont médicinales et excellent remède pour les Bubons
(Hibiscus esculentus) Guiabeiro, plante très mucilagineuse.
(Passi-flora) ~~[illegible]~~ Maracuja
Fenix dactylifera. Tamareira
(Polypodium aculeatum), Pão cardoso, s'applique dans les maladies chroniques d'inflammation pulmonaire
(Eugenia Jambosa) Jambeiro
(Theobroma Cacao) Cacaoseira
(Arto carpus incisa) arvore da fruta pão
( ) Jaqueira
Arbusto da fruta carambola
arvore da fruta Bilimbi
Sapotizeiro
Pitangueira
Mangueira
(Anona escamosa) Ata ou ~~pinhao~~ pinheira
Goiabeira

(Mirtus grumixama) Grumixama
(Eugenia malaccensis) Jambo de Malaca
(Coffea arabica) Cafeiro
(Apocynum ancornia) Mangabeira
(Crescentia Cujete) Coteiera, le suc du fruit est anti-spasmodique donné à la dose de une ou deux cuillères de deux en deux heures.
(Epidendrum floridum) Hera de tijuca.
(Poinciana pulcherrima) Brio de estudante
(Jatropha maniot) Mandioca.
Algodoeiro
(Cucurbita odorifera) melão de caboculo
maxixeiro.
(Momordica operculata) melão de S. Caetano
(Ficus Glabra) Gameleiro, le suc que l'on extrait de sa coque est un purgatif tonique.
(Mimosa inga) Ingaceiro
(Copaiveira
( ) Genipapeiro
(Annona muricata) fruta de conde
(Lecythis Olaria) Sapucaia, ou pilão de macaco
(Arum vermi toxicum) Tanheron, la patate de cette plante est ~~anti-venin~~ vermifuge
( ) Taioba
(cucurbita pepo) Caboceira
(Carica papaya) Mamoeiro macho
(Carica mamaya) Mamoeiro feminino
(Capsicum Cumarim) Pimenta Cumari
(Capsicum umbelicatum) Pimenta ombigo de tainha
(Capsicum baccatum) Pimenta malagueta
( ) Pimentão do Brazil
(capsicum odoriferum) Pimenta de cheiro
(Ricinus Communis) Mamona
( ) Capeba
(ortica mitis) ortiga mança
( ) Aroeira
) Tayuya, purgatif
Barbatimão
Pacoviva
Coirana
(Solanum nigrum) Melancia da praia
Herva moura
(Mirabilis jalapa) Bonina
(Convolvulus Braziliensis) (Salsa da praia)
Ipecacuanha preta

6

(Datura stramonium) Stramonio

(Amarilis bella dona) Bella dona

(Plumbago Scandens) Loco. les feuilles servent de caustique et pour remplacer les cantaride

(Cariophilus aromaticus) Gyrofeiro, ou cravo da India

( ) ~~Arca~~ Araça

(Aloe perfoliata) Herva barbora

(Bromelia Silvestre) Ananaz silvestre, qui donne un ~~[illegible]~~ des linaments dont on fait des filets de pêche et autres ouvrages

Le Mandupussa dont le fruit est jaune

Le Muricy

Le Cambuhy dont le fruit est de la grosseur d'une cerise, ~~[illegible]~~ ce fruit est rouge ou violet

Le Piky donne un fruit, dont le noyau fournit une amande qui sert à faire un suif très blanc et dur dont on peut faire des bougies

L'Issicariba qui produit la gomme Eleme ou Almacya (mastic)

La veritable espèce de quina doit être cherchée dans la chaîne de montagne des Coiriris

La plante du Ricin qui fournit l'huile de Palma-christi est un objet d'exportation.

L'opunce nait dans plusieurs endroits.

~~La Jarinha est une plante qui guérit les blessures causées par la morsure des serpents~~

Mais les cotonniers et les cannes à sucre sont les principales branches de l'agriculture et leurs productions l'objet le plus lucratif du commerce du pays. Le désir de gagner de grandes sommes dans le commerce du coton et du sucre fait négliger la culture des objets de 1[re] nécessité et très souvent il y a disette parceque les terrains les plus féconds ceux du voisinage de la mer sont au pouvoir d'un petit nombre de telle sorte que l'on calcule sur deux cents habitants environ 8 propriétaires ordinairement Senhores de Engenho qui ne permettent pas aux fermiers d'autre culture que celle du coton et de la canne à sucre.

~~Les Jangada~~ L'arbre à Jangada est un arbre particulier et l'un des plus utiles de cette province, son ~~tron~~ tronc ordinairement droit, ne dépasse jamais la grosseur qu'un homme peut embrasser il est extrêmement poreux et léger.

Les arbres qui donnent l'huile de Copahyba se rencontrent dans tous les bois. On connait aussi ceux qui donnent la gomme copale et le Benjoim, ainsi que ceux qui distillent (l'Storaque). Les derniers sont gros et élevés. d'écorce fine, feuille un peu longue, et verte velue dans la face inférieure, bois blanc avec le coeur rouge et dur et on entaille l'écorce pour en extraire une plus grande quantité une plus grande quantité de résine que le vulgaire appelle Balsamo il appelle aussi ces arbres arvores de Balsamo.

Le miel que les abeilles fabriquent avec leurs fleurs a l'odeur de canelle.

Le peuple du sertan prend une grande quantité de tourterelles et de colombes avalle Manicoba-brava, infusé dans des vases à moitié enterrés dans le sable dans les endroits où il se conserve encore de l'eau après que les puits sont secs et où ces oiseaux ont coutume d'aller boire, s'ils ne vomissent pas immédiatement ils ne peuvent plus se relever.

Rivières

Les plus considérables sont dans la partie occidentale et nous en parlerons après avoir achevé de décrire le Rio-S. Francisco qui les ~~[illegible]~~ reçoit.

Les principaux de la partie orientale sont le Capibaribe, l'Ipojuca, ~~Una~~

le Traunhaen ou Goyanna et le Serenhen.

Le Capibaribe Rio das Capibaribas (Tapirs) a son origine dans le district des Cayriris-velhos, à environ 50 lieues de distance de la mer. Au commencement il est salubre, son lit presque toujours pierreux avec plusieurs chutes et seulement navigable pendant 6 milles et débouche par deux endroits. l'un dans la place du Récife l'autre à l'Arraial dos affogados en français, Camp des noyés, où il y a un pont de bois de 260 pas. Tapacurá et Goitá sont ses principaux confluents, tous les deux le joignent par la droite à un intervalle de 4 à 5 milles le dernier sort du lac nommé Lagoa-grande.

L'Ipojuca commence dans les Cairiris-velhos pas très loin du Capibaribe, et parcourt des terrains appropriés à la culture du coton et des cannes à sucre, dont les cultivateurs retirent un grand profit. Il débouche entre le cap St Augustin et l'île de St Alexis formant un port pour les petits navires qui le fréquentent en grand nombre. Le Serenhem qui est considérable est avantageux à grands nombres de propriétés et débouche en face de l'île St Alexis, un de ses principaux affluents est le Cribó qui le joint par la gauche à petite distance de la mer.

Le Rio Una vient du district de Garanhuns, avec environ 40 lieues de cours et dans le voisinage recueille par la droite le Jacuipe qui est le plus petit et sort de grandes mattes (étendue de terrains converts d'arbrisseaux) par les deux descendent des bois de construction.

Le Rio Goyanna, qui a une grande largeur à sa sortie a des bords pittoresques à environ 9 milles au Nord d'Itamaracá entre le pont des pierres et celui des cotoniers. Il prend le nom à la Confluence de Traunhaen qui vient de très loin avec le Capibarimirim qui lui est très inférieur à trois lieues de distance de la mer ~~où~~ arrivent des Sumacas. L'eau du 1er n'est bonne qu'à la source.

On remarque encore le Cururipe qui sort 5 lieues au NE du Rio St Francisco, celui de St Miguel environ 7 lieues plus avant, celui des Alagoas ainsi nommé ~~[illegible]~~ parcequ'il ~~[illegible]~~ sert de décharge aux eaux de deux grands lacs; celui de Santo Antonio Mirim de Santo Antonio grande. le Camaragibe ou Camurigé. Le Manguape autrefois Manguaba, le Rio grande, le Rio formozo, le Maracaipe qui sort entre le Serenhem et l'Ipojuca, le Rio Jaboatão, qu'il recueille près de la plaine de Parapamba par la droite: a son embouchure ~~[illegible]~~ le port des Jangadas qui reste 2 lieues au N. du cap St Augustin. Le Rio Iguarassu qui sort avec une grande largeur environ 6 lieues au N d'Olinda le forme de diverses rivières qui se réunissent à 7 milles de distance de l'Océan. Dans toute cette rivière il peut entrer des batiments ~~d'un petit port~~.

Le Moxotó qui vient de loin et se décharge environ 8 milles au dessus de la cataracte de Paulo-Affonso, a cours seulement pendant les pluies.

Le Pajehu n'a de course que pendant les orages.

La partie occidentale de la province est beaucoup plus étendue que la précédente; mais très mal peuplée étant un pays inculte et sans autre ~~pluie~~ eau que celle des orages elle n'est pas cependant entièrement stérile, on y rencontre partout de tous cultures ici l'on cultive, ou du moins l'on pourrait cultiver toute espèce de choses. Partout on peut élever des troupeaux.

Dans cette partie le Rio grande et le Rio Correntes Jiquy qui sont considérables, le Rio St Francisco le plus remarquable de tous, qui avant de se jeter dans l'Océan recueille

8

5 rivières de nord, celle des Rans, le Paramirim, le Rio verde par la droite, le Rio Corrente environ 3 lieues au dessous de 1.e et le Rio grande environ 40 lieues plus bas par la gauche. Il continue de ces parages vers le Septentrion ~~[illegible]~~ en faisant de légères tortuosités, avec une largeur assez considérable, ~~formant~~ formant un grand nombre d'Iles, et quelques chutes qui n'empêchent pas la navigation, les bords sont bas et en partie ras de mode qu'à l'époque des grandes crues ils sont submergés pendant un espace de plus de deux lieues.

Au dessus de la confluence du Rio grande il va ~~[illegible]~~ déclinant de l'E à l'ESE conservant la même largeur pendant un espace assez grand, jusqu'au village de la margem redonda où se termine la navigation supérieure, et où les terres latérales commencent à s'élever, son ~~cours~~ lit est étroit et le courant commence à passer entre des rives de roche blanche ou noirâtres et continue rapide, jusqu'au petit village de Canindé (terme de la navigation inférieure) qui reste environ 20 lieues au dessous de cet autre. Dans cet intervalle il y a plusieurs grandes chutes dont la plus fameuse est celle de Paulo Affonso où le Ruisseau court très réserré. Entre elles il y a passage de canots évité.

9 Dans le Canindé le fleuve continue à courir entre des bords presqu'en totalité pierreux, peu de terre, peu de végétaux et sur ___ brasses environ de hauteur et environ ~~pendant~~ 3 lieues avant d'arriver à la bouche du Rio Jauré ses rives sont composées de rochers. C'est à Penédia que les Rochers cessent de border le fleuve, mais là son lit est encore semé de Récifes avec l'apparence des restes d'une majestueuse digue démolie.

à trois lieues au dessous se trouve la petite île do Ferro où les bords commencent à diminuer d'élévation et le fleuve à augmenter de largeur et à avoir de couronnes de sable blanc sur lesquelles se promènent des Hérons blancs ou cendrés, où se réunissent des légions de plongeurs noirs, qui fuient en trénant et environnent les poissons dans les endroits peu profonds. On y voit aussi les poules d'eau et autres oiseaux aquatiques qui viennent y faire leurs pontes dans des petites trous qu'ils couvrent et qu'ensuite la chaleur du soleil fait éclore.

6 lieues au dessus de l'île do Ferro est celle de l'Or, petite élevée et composée de Roches et est couronnée par une chapelle de Notre dame des plaisirs.

Une et ½ lieue au dessous de la villa nova finissent les collines de la rive droite et le fleuve commence à se répartir formant grand nombre d'îles généralement rases, peuplées d'arbres touffus d'un aspect agréable, d'un terrain fertile où l'on cultive le riz, le mil, la mandioca, la canne à sucre et divers légumes. Quelques unes sont sablonneuses, d'autres de boue grise avec une couche noire au dessus d'environ 1 pied d'épaisseur, au dessus de cette couche s'en trouve une autre de terre jaune d'environ 1 pied et ½ de profondeur. Toutes ces îles sont submergées pendant les crues.

Les Canafistules qui sont magnifiques ~~[illegible]~~ à l'époque de la floraison et qui donnent pour fruit une gousse de 8 pouces de long et d'une grosseur proportionnée sont ici en grande quantité et continuent sur les deux rives jusqu'à dix lieues au dessus de la ville de Penédo.

Le fleuve s'enfonce dans l'intérieur du continent se décharge par deux bouches très inégales, celle du nord qui est la principale a environ ½ lieue de large et si peu de profondeur que les Sumaques attendent la pleine marée pour y entrer et n'en sortent qu'aux marées des sizigies.

La navigation au dessus des ~~cet~~ cataractes est faite par des barques appelées Ajôjos qui sont deux ou plusieurs pirogues amarrées avec des traverses par dessus. Tout ce qui descend le fleuve est débarqué à Vargem redonda, district de le freguezia et Jurisdiction de Tacaratu. On ~~fait~~ transporte les marchandises par des

ou des bœufs de charge au port de Carinhé ou das Piranhas qui est plus audessous. La navigation de cet endroit pour le Pénédo est faite seulement en ajojos et toujours à la voile en remontant. Le vent est favorable depuis 8 h du matin jusqu'à l'aube du jour suivant avec des variations de force dépendant de la saison, elle augmente toujours l'après midi et souvent devient calme après minuit. Quand l'on descend on va avec le courant qui est toujours vif, quand il n'y a pas de vent qui agite les eaux, quand le vent est fort le courant diminue et le fleuve monte de 5 pouces. La partie la plus poissonneuse est celle qui se trouve audessus des chutes. Les meilleurs poissons de ce fleuve sont appelés par les habitants Surubins ils atteignent la grandeur de 4 à 5 pieds, ~~ils sont gros~~ ensuite viennent les Mandins qui ont environ 4 pieds de long, ces poissons sont pleins d'huile.

Dans ce fleuve les chiens ne boivent que dans les endroits où l'eau comme dans la crainte d'un poisson appelé Piranhas qui a des dents aigues il attaque tous les êtres vivants et la blessure est souvent mortelle.

Le Rio Correntes auquel on donne 40 lieues de cours prend sa source dans un lac et porte 1º le nom de Rio Formoso, recueille ensuite une autre rivière du même nom, ensuite celui das Eguas, le Guarà, l'Arrojado, permet la navigation pendant un long espace et se décharge dans le fleuve St Francisco environ 3 lieues audessus de la chapelle du Bom Jesus da Lappa. Tous les rameaux mentionnés sortent de la chute ou des environs de la chaine de Paranan. Quelques uns parcourent des terrains aurifères que l'on exploite.

Le Rio grande qui a 50 lieues de cours, commence dans la chaine du Paranan, près de la station de St Domingo à environ 5 lieues de la source du Guarà, rameau des Correntes, après un certain tems il reçoit la rivière Mosquito et 5 lieues plus bas le Femeas, puis à 4 lieues de là il reçoit encore le ruisseau das Ondas qui prend sa source très près de la rivière Sobrado, rameau des Tocantins et court avec rapidité dans un terrain aurifère et diamantin, il reçoit encore un peu plus bas la rivière Branco, navigable jusqu'à l'endroit das tres Barras ainsi nommé à cause de la réunion du Rio Riachão et Rio de Janeiro qui viennent décharger leurs eaux en face l'un de l'autre à 20 lieues plus bas il se réunit encore au Rio Preto qui est son plus grand affluent lequel prend sa source dans la chaine das Figuras qui est la continuation de celle das Mangabeiras où prennent leurs sources les autres rivières mentionnées à l'exception du Rio Riachão. Son 1er nom est celui de Rio dos Dorados. Son courant est rapide dans un lit tortueux, ~~et~~ ses rives sont escarpées et ses eaux cristallines. Il passe près du village da Formoza qui possède un hermitage do Senhor do Bom fim. il passe aussi par la paroisse de Santa Rita qui est à environ 12 lieues de Formoza et à peu de distance de son embouchure.

Le Rio grande qui se joint à celui de St Francisco à environ 14 lieues plus bas que la confluence du Rio preto est navigable jusqu'à l'embouchure de la rivière das Ondas et sans chute jusqu'à la confluence du Rio Branco, il passe par la paroisse de St Anna do Campo largo qui est à environ 10 lieues audessus de l'embouchure du Rio preto. il est très poissonneux, ses eaux ont une couleur très différente du fleuve St Francisco et elles conservent cette couleur longtems après cette jonction.

Les villes qui correspondent à cette partie de la province sont:

Barra do Rio grande (assez commerçante

Les villes Santa Maria

assumpção

Pilão arcado (n'ayant qu'une mauvaise fontaine

Symbres

Flores.

Portos. Aucune province n'a un si grand nombre de ports quoique pour la plupart ils ne puissent recevoir que des Sumaks.

Les principaux sont Catuama, Récife, Tamandaré, qui est le meilleur de tous en forme de baie dans la rivière de son nom, il peut donner abri à une flotte, le fond est de 4 à 5 brasses à l'entrée et jusqu'à 6 à l'intérieur. Ce port reste à 10 ans du cap St Augustin.

Cururipe est une belle anse capable d'abriter un grand nombre de beaux navires. Ils a deux entrées l'une au nord, l'autre au sud. il est bon d'avoir des cables en fer parceque le fond est de corail dans son sein se jette la rivière qui lui donne son nom. on peut remonter cette rivière pendant plusieurs lieues avec des embarcations.

Les lacs considérables sont celui de Jiquibá qui a 5 lieues de long et 1 de large. celui de Manguaba qui a 10 lieues de long et 1 de large ces lacs sont salés et très poissonneux. le dernier est divisé en deux portions. l'une désignée par le nom de lac du Nord l'autre par celui de lac du Sud. Le debouché de ce lac est le rio das Alagoas.

Partie occidentale de la Province.

Le nom de Pernambouc dérive de Paranabuca nom que les Cahétés donnaient au port comprend vulgairement deux villes distinctes celle d'Olinda et celle de Récife lesquelles sont ~~éloignées d'une lieue~~ à distance d'une lieue l'une de l'autre et jointes par une langue de Sable étroite et basse qui court du N au S. les communications de deux villes peuvent se faire aussi par un bras de mer qui entre par le petit Rio Biberibe qui suit la langue de Sable de l'une à l'autre ville, ou bien par une route qui suit la rive occidentale du même ruisseau sur le continent.

Les villes de la partie occidentale sont.

Olinda
Iguarassú
Goyanna
Limoeiro
Pau d'alho

Comarca d'Olinda

Récife
Serinhem
Santo Antonio
Santo Antão
Nazareth.

Comarca do Récife.

Récife est une ville grande, bien peuplée et très commerçante, sa situation est agréable, et les maisons bien bâties sont alignées de manière à former des rues qui se coupent à angle droit. quelques unes de ces rues sont larges et munies de trottoirs. Parmi les édifices on remarque plusieurs couvents et un ancien collège de Jésuites qui sert aujourd'hui de palais au gouverneur. Elle est repartie par le Rio Capiberibe en 3 quartiers désignés par les noms de Récife de St Antonio et Boa-vista (chacun d'eux compose une paroisse) ces quartiers communiquent entr'eux par deux ponts. celui de Boavista a environ 350 pas de long, celui de St Antonio peut en avoir 280, les extrémités

sont décorées par deux arcs, qu'on appelle arco-de-Contaria dans chacun desquels se trouve une chapelle dans laquelle on dit la messe à certaines fêtes. Les jours de procession, on s'y arrête pour chanter quelques hymnes, et le prêtre y monte pour bénir le peuple.

Le 1er quartier occupe l'extrémité de la langue de terre mentionnée qui s'étend depuis Olinda dans avant entre la mer et le Rio Biberibe. C'est dans ce quartier que se trouve la douane. Cette paroisse appelée du nom de Corpo santo a pour patron S. Pedro Gonzalvez. La population peut s'élever à 6000 habitants. La rue principale est large et bien pavée.

Le quartier de St Antoine est bâti sur l'île formée par les deux bras du Capibaribe. On y trouve un fort appelé fort des 5 pointes lequel bat sur la mer. C'est là aussi que se trouve le Palais du gouverneur. Ce quartier est le plus beau et le plus peuplé. Il peut avoir environ 16000 habitants.

Le quartier de Boa-vista qui est situé sur le continent est bâti sans régularité quoique son terrain prête beaucoup à une bonne disposition des rues. La population est d'environ 15000 habitants.

L'eau que l'on boit dans cette ville est de l'eau du Biberibe prise à Olinda où l'on a fait un barrage qui empêche l'eau de la mer de remonter plus haut. À travers ce barrage sont percés 4 canaux à travers lesquels l'eau s'écoule en tombant d'une hauteur qui surpasse le niveau des plus hautes marées au-dessus du barrage. Des pirogues couvertes viennent se placer sous ces canaux et reçoivent l'eau qu'elles portent en ville lorsque la marée est haute. On a projeté depuis longtemps de faire un aqueduc qui conduirait l'eau jusqu'au quartier de Boa-vista.

Le port de Pernambouc qui n'a pas assez de fond pour recevoir des bâtiments qui déplacent plus de 13 pieds d'eau est un des merveilleux ouvrages de la nature. Le Récife qui s'étend depuis Bahia jusqu'au cap St Roque le long de la plage et à très peu de distance, paraît être partout l'œuvre de l'homme. Vis-à-vis le port dont nous parlons le Récife suit parallèlement à la côte à une distance d'environ 100 brasses, une ligne droite qui se prolonge jusqu'au niveau des hautes marées, découverte d'environ 6 pieds à marée basse, ayant la forme d'une muraille, large et plane, perpendiculaire du côté de la terre et suivant une pente du côté de la mer. Ce récife a une coupée unique qui forme l'entrée du port et au bord de laquelle on a placé un fort appelé fort Piquaud; les navires tout à fait à ranger ce fort et après l'avoir dépassé se rapprochent le plus près possible du Récife. Quand ils ont un grand tirant d'eau, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à l'endroit qui leur convient, on peut remonter jusqu'au Capibaribe vis-à-vis le pont de St Antoine.

Quand la mer est soulevée par des coups de vent, les vagues roulent avec fracas par dessus le Récife et communiquent aux eaux du port une houle assez forte qui incommode beaucoup les bâtiments qui sont mouillés à 4 amarres le long du récife; il est alors presque impossible de continuer les chargements. Mais ces cas sont infiniment rares et n'ont lieu que pendant la saison des pluies.

Les bâtiments qui ne peuvent entrer dans le port mouillent au nord du fort Picão hors de tout abri, vis-à-vis les forts de Brun et do Burão qui sont situés sur la langue de terre qui joint Olinda au Récife. Ces deux forts et celui des 5 Pointes sont la unique défense de cette ville. On peut ajouter à cela qu'il n'y a pas dans ces fortifications un seul défenseur auquel on puisse donner le nom d'artilleur.

82

à une lieue au sud de Récife, par le bras méridional du Capibaribe dans le site des Affogados, on trouve l'Arrayal dos affogados, réunion de maisons de campagne formant une espèce de paroisse, au milieu desquels sont 3 hermitages de Notre dame de la paix.

Olinda agréablement situé sur un terrain élevé et inégal, qui est le commencement d'une petite chaine de collines qui se prolonge dans l'intérieur du continent, était autrefois considérable, riche et florissante, érigée en cité Episcopale en 1676, quand déja elle était bien tombée par la guerre des l'occupation des Hollandais. elle est aujourd'hui pauvre et mal peuplée à cause du voisinage de Récife qui fait tout le commerce, mais c'est une demeure agréable pour ceux qui veulent jouir d'un air pur et d'une position délicieuse. cette ville possède aujourd'hui une école de droit qui passe pour la meilleure de l'Empire Brésilien, elle a quelques professeurs distingués au nombre desquels on peut citer le directeur, ancien moine Carmelitte qui s'est sécularisé. Il y accourre des jeunes gens de toutes les provinces sans exception celle de St Paul qui a elle-même aussi une école du même nom. On trouve encore à Olinda un Séminaire où l'on fait d'assez bonnes études en latinité, mais l'on y néglige beaucoup les autres sciences. La bibliothèque qui est placée momentanément dans un couvent de franciscains est assez pauvre a des ouvrages qui sont pour la plupart incomplets et ne s'est enrichie depuis quelques années pendant lesquelles ont été allouées régulièrement des sommes de 3000 f par an, que de quelques revues françaises et anglaises dont la valeur peut s'élever au plus à 1000 francs en y comprenant quelques planches de dessins d'histoire naturelle.

Goyanna est située dans un terrain plat entre les rivières Capibarimirim qui la baigne au nord, et le Tracunhaen qui la baigne au sud, à environ une lieue au dessus de la confluence. cette ville est grande, peuplée et a été bien florissante, elle est abondamment pourvue de viande, de poisson et de fruits. son église est une cathédrale qui a pour patron nossa Senhora do Rozario, on y trouve une chapelle de l'invocation du Rozaire, une de nossa senhora do amparo, une de la Conceicao, une autre dos Martyrios, une maison de miséricordes et un couvent de Carmelites chaussés. On exporte de ce point une grande quantité de coton, elle reste reste à environ 14 lieues au nord nord ouest d'Olinda à 4 lieues de la mer.

A deux au dessous de l'embouchure du Rio Goyanna sur le bord de la mer est la paroisse de S Lourenço de Tyjucoba. 10 lieues à l'O de goyanna se trouve la paroisse de St Antonio de Tracunhaen ces deux paroisses fournissent du coton.

Iguarasu, ville assez considérable et la plus ancienne de la province fournit en grande quantité du poisson, de la viande et des fruits. elle est à 5 ou 6 lieues au N d'Olinda à deux lieues de la mer sur la rive droite du fleuve qui lui a donné son nom. Les pirogues remontent jusqu'à elle lors de la marée. Le sucre et le coton en sont exportés en grande quantité.

à 2 lieues au N d'Iguarasu, sur la route de Goyanna se trouve un village considérable nommé village do Parmado qui est peuplé de gens qui sont en grande partie serruriers. Serenhem créé en 1627, sur [illegible] de Villa formoza situé sur une élévation vers le bord de la rivière qui lui donne son nom et à environ deux lieues au dessus de son embouchure — a des environs fertiles, bien arrosés et fournit de riches plantations de canne à sucre —

La cochenille dans sa propagation est toujours liée à la feuille de l'Opuncé que le vulgaire appelle figuier d'Inde. Quand elle naît elle est tellement petite que l'on peut difficilement l'appercevoir à la vue simple : mais aussitôt qu'elle commence à marcher et à chercher sur la plante la place où elle doit se fixer pour y prendre sa nourriture aussitôt après s'être attachée à une feuille elle ne s'en sépare plus. elle commence à se couvrir d'un poil blanc qui fait qu'on ne lui voit plus le corps. Au bout de 3 mois elle arrive à sa plus grande croissance qui n'excède pas celle d'un grain de mil ; Alors elle se reproduit et meurt. Les enfants suivent la même loi. L'été est l'époque de la reproduction. Dans les provinces qui s'étendent depuis les 17.° de latitude jusqu'à la ligne elle se reproduit pendant toute l'année. mais toujours en moindre quantité aux époques des moindres chaleurs.

Le meilleur mode de la séparer de la feuille est d'employer un petit pinceau de soies de porc ou de boeuf, afin de ne pas courir le risque de l'écraser. Aussitôt qu'elle est prise il est nécessaire de la faire mourir sur le champ et voici le moyen le plus usité. On la met sur des feuilles de Flandres dans un four dont la chaleur n'excède pas 30.° centigrade, on l'expose ensuite au soleil on il vient à manquer on la met dans des vases que l'on pose sur des braises mortes. il est important de ne pas avoir une chaleur trop grande qui ferait perdre à l'insecte une partie de son éclat.

On multiplie l'Opuncé soit en plantant ses feuilles, soit en semant les graines de ses figues. mais il est nécessaire que les plantes soient en files droites et qu'il y ait un espace entre chacune de ces files. tant pour la facilité de la récolte que pour nettoyer les mauvaises herbes, ôter les toiles d'araignée. On ne doit pas non plus mettre la cochenille dans une opuncé trop jeune elle détruirait la plante. De plus lorsqu'on voit des feuilles tâchées de jaune il faut couper ces feuilles tout en récoltant les cochenilles qui s'y trouvent. On doit toujours lors de la récolte laisser sur chaque feuille quelques insectes qui servent à propager l'espèce et ce sont les plus jeunes que l'on doit laisser.

La cochenille pourrait être faire le Brésil une branche de commerce extrêmement lucrative mais l'indolence de ses habitants qui n'éprouvant aucun besoin, vivent au jour le jour sans s'occuper du lendemain, et l'esprit routinier d'un petit nombre de Senhores d'Ingenho (c'est le nom qu'on donne aux propriétaires), qui possèdent tout le pays et qui trouvent de grands bénéfices assurés par la seule culture du coton et de la canne à sucre empêchent d'entreprendre d'autres branches d'agriculture dont les résultats ne paraissent pas aussi certains aux yeux de ces ignorants qui ne sont susceptibles d'autres calculs que de celui de l'expérience. Peut-être que dans les provinces qui sont plus au Sud, dans lesquelles se rendent un grand nombre des Colons Suisses, qui paraissent à la fois laborieux et intelligents, ~~le pays prendrait~~ l'agriculture + l'industrie prendrait ~~[illegible]~~ une meilleure impulsion. Mais il est à craindre qu'au moment où le pays serait sur le point de profiter du travail de ces étrangers, la guerre civile et le démembrement de l'empire viennent encore déranger ~~[illegible]~~ ~~ces commencements~~ les résultats de leurs efforts et de leur persévérance

145

c'est du moins la crainte que m'a fait naître l'état politique du pays aussitôt qu'un séjour de quelques mois m'eut permis d'observer toute l'ambition des grandes familles de chaque province et le manque de moralité du pays pour empêcher les effets de cette ambition

Dans la Province de Fernambouc deux ou 3 familles anciennes exercent une influence si grande tant à cause de leurs relations que de leurs richesses que l'on peut dire qu'elles sont les despotes du pays. Elles ont des partisans chargés de prôner et d'inspirer au peuple le désir de rendre la province indépendante de l'Empire en lui disant qu'une grande partie des impôts tourne au profit de la Capitale qui s'embellit et s'augmente aux dépens des autres villes de commerce, que d'un autre côté le territoire de Fernambouc est assez vaste et assez fertile pour ~~[illegible]~~ fournir aux besoins de tous les habitants et que la misère qui règne généralement ne provient que d'un mauvais gouvernement. Et toutes ces idées sont parfaitement accueillies partout excepté chez les esprits éclairés qui voient dans l'indépendance des provinces la ruine assurée du Brésil. mais si quelques uns de ces opposants devient un peu redoutable le poignard d'un mulâtre en a bientôt fait justice et c'est ainsi que l'on voit journellement des assassinats commis avec une audace qui ~~[illegible]~~ d'ailleurs ne surprend plus après que l'on a été témoin de l'impunité des meurtriers que personne n'oserait attaquer de peur d'une vendette.

Quelques personnes ont remarqué qu'il se commet très peu d'assassinats sur les causes politiques. Il ne faut pas l'attribuer aux scrupules des assassins, mais à ce que ~~l'on vit~~ ~~[illegible]~~ chacun vit entièrement retiré et que la nature fournissant abondamment tout ce qui est nécessaire aux besoins de l'homme sans qu'il ~~[illegible]~~ lui faille travailler. Il n'y a aucune raison bien forte en dehors des raisons politiques qui puissent porter un homme à en tuer un autre. D'ailleurs pour certains assassinats politiques on reçoit l'absolution d'un moine, et l'on ne peut l'avoir pour un fait particulier ce qui ne laisse pas que d'retenir des gens superstitieux.

D'ailleurs lorsqu'on fait entrevoir aux partisans de l'indépendance des provinces que les nègres pourraient bien profiter des troubles pour se révolter et faire des massacres qui seraient ~~tout~~ aussi cruels que ceux de St Domingue, il n'en est pas un qui admette la possibilité d'un soulèvement des noirs. Ils donnent pour raison

l'inimitié que leur manifestent les ~~noirs~~ mulâtres et de plus le peu d'énergie des esclaves. Quand on leur parle de la dernière tentative qui a eu lieu à Bahia tentative ~~[illegible]~~ à laquelle devaient participer vingt mille noirs, ils disent que c'est une preuve de plus de leur nullité puisqu'ils se sont laissés surprendre et que par un s'a bougé aussitôt le complot révélé. Je ne vois pas les choses de la même manière et selon moi il est très probable que lorsque les provinces de la zone torride qui ont une population noire beaucoup supérieure à la population blanche seront en proie aux guerres civiles, il se manifestera nécessairement des révoltes parmi les esclaves et qu'alors la crise sera terrible. C'est une opinion généralement accréditée que les nègres sont sans intelligence et incapables de plans habiles et bien suivis. On peut se convaincre du contraire en examinant ce qui se passe au Brésil mais principalement à Bahia où on les voit figurer au nombre des négociants les plus riches et les plus intelligents. quelques uns d'entre eux donnent à leurs enfants une éducation meilleure que celle que reçoivent la plupart des blancs de cette province. Si nous passons à Pernambouc nous voyons un régiment entièrement composé de nègres et ce n'est pas celui qui manœuvre le plus mal. On est persuadé que les chefs de ce régiment sont entièrement dévoués à la cause des blancs et l'on croit avoir fait un trait de politique en ~~[illegible]~~ le créant, mais il me semble que dans une révolte qui offrirait quelques chances de succès ce serait autant de noirs de plus que l'on aurait armés et disciplinés contre soi.

Il est difficile en voyant la foule d'idées contraires qui animent les habitants du ~~[illegible]~~ Brésil de deviner la pensée qui préside une telle organisation, ~~car~~ les idées de liberté ne s'harmonisent guère ce me semble avec celles de l'esclavage et cependant l'on entend la même personne qui crie liberté, qui trouve que la constitution n'est pas assez large, s'écrier aussi que l'esclavage est indispensable à la culture et qu'il faut le maintenir. Et paraissant considérer les esclaves qui les écoutent comme de vrais machines ils ne se lassent pas de tenir devant eux les propos les plus méprisants sur la classe des noirs, de se vanter des supplices qu'ils ont fait subir à leurs esclaves pour les forcer au travail et tant d'autres choses indignes de gens d'honneur. Tout cela n'est que trop bien compris par une classe qui supporte avec peine un joug trop dur et il suffirait d'une occasion pour donner lieu à une explosion terrible.

Jusqu'il en soit on ne peut conserver des esclaves ~~[illegible]~~ sans avoir une grande supériorité sur eux, soit morale, soit matérielle; peut-être l'une et l'autre sont-elles nécessaires et cependant dans le Brésil et dans toutes les colonies nous voyons ces deux supériorités presque nulles aujourd'hui et le peu qui en reste se perdre rapidement. La classe blanche de ces colonies a accueilli avec enthousiasme le cri de liberté proféré en Europe parce que ce mot est si sonore à l'oreille d'un homme quelconque qu'il ne peut manquer de trouver un écho partout où il va frapper mais en Amérique le mot de liberté qui veut une oreille intelligente ne trouvait à se loger que dans des cerveaux dégradés par une longue oisiveté et une débauche insigne. Le mot de liberté remua un seul instant le peu de beaux sentiments qui restait encore dans les cœurs Brésiliens, mais le 1er moment passé on put comprendre que chaque classe n'avait pas compris le mot généreux qui bannit tout égoïsme mais que le mot liberté avait été traduit par ambition; ... que dis-je ambition — l'ambition n'est pas encore une chose que les Brésiliens comprennent ... car ce n'est point de la gloire ni de simples honneurs qu'il leur faut, oh ce n'est pas là leur but, il leur faut des places pour avoir de l'argent pour avoir des esclaves des vêtements somptueux pour du grossier bien-être matériel.

Les blancs en Amérique ont dit soyons libres tous les hommes sont égaux ainsi publions une constitution qui nous donne des garanties contre le pouvoir qui nous rende égaux devant la loi. Mais apparemment ils ont excepté de la classe des hommes, les nègres, les Indiens et les mulâtres esclaves car pour ceux-ci on n'a point établi de droit on les a rangés dans la classe des bêtes de somme; on leur a refusé toute intelligence. On verra plus tard les suites d'une conduite aussi inconséquente et l'on comprendra qu'un peuple qui chante la liberté ne doit point avoir d'esclaves surtout plus forts et plus nombreux que lui.

Province de Pernambouc.

Sur la bordure orientale et lacharne de Bariga se trouvait le fameux Quilombo des palmiers commencé en 1630 à l'époque du débarquement des Hollandais à Pernambouc par 40 nègres de Guinée auxquelles vinrent se joindre une foule d'autres nègres des capitaineries voisines. Ils formèrent une ville qui porta le nom de ville des Palmiers, à cause du grand nombre de ces arbres que les nègres plantèrent à l'entour. Cette ville qui avait environ une lieue de circuit était protégée par deux estacades de troncs d'arbres gros et élevés que l'on avait choisis parmi les bois les plus durs du pays, disposés en chevaux de frise sur 4 faces. Il y avait 3 portes susceptibles d'une grande résistance, ayant chacune une plate-forme défendue par deux cents hommes le tout était flanqué de bastions de la même construction que le mur. La population s'élevait à 20000 habitants dont la moitié pouvait prendre les armes. Ils avaient établi une forme de gouvernement monarchique électif: le chef surnommé Zumbé avait son ~~palais~~ habitation beaucoup plus grande et mieux construite que celle de ses sujets pouvait être considérée comme un palais. Ces habitations étaient du reste construites à la mode d'Afrique.

Les chefs étaient toujours élus parmi les plus habiles et les plus vaillants. Outre le Roi on élisait encore d'autres chefs pour l'administration de la justice qui était toujours ponctuellement exécutée.

Les nègres qui venaient volontairement se joindre ~~[illegible]~~ au quilombo étaient bien accueillis et prenaient rang parmi les citoyens. Ceux qui étaient enlevés par force étaient esclaves mais les 1ers subissaient la peine de mort s'ils étaient repris après avoir déserté, tandis que les autres étaient punis d'une manière moins sévère. Tous allaient nuds à l'exception des chefs qui se couvraient d'étoffes achetées aux habitants voisins du Quilombo, lesquels leur vendaient aussi des armes et des munitions en échange de quelques vivres avec la condition de ne pas être inquiétés. ~~[illegible]~~

Il y avait au milieu de la place un étang d'eau douce extrêmement poissonneux et un rocher qui servait de vigie d'où l'on découvrait une grande étendue de terrain à l'entour, ce qui permettait d'observer les approches de l'ennemi.

Les environs étaient pleins de plantations qui fournissaient à leur subsistance et leur garde était confiée à différents villages fortifiés nommés Mocambos qui étaient commandés par d'anciens soldats. Cette colonie donna bien de l'inquiétude pendant 67 ans qu'elle dura et coûta bien des dangers pour la détruire à une armée de 8000 Portugais.

18 /

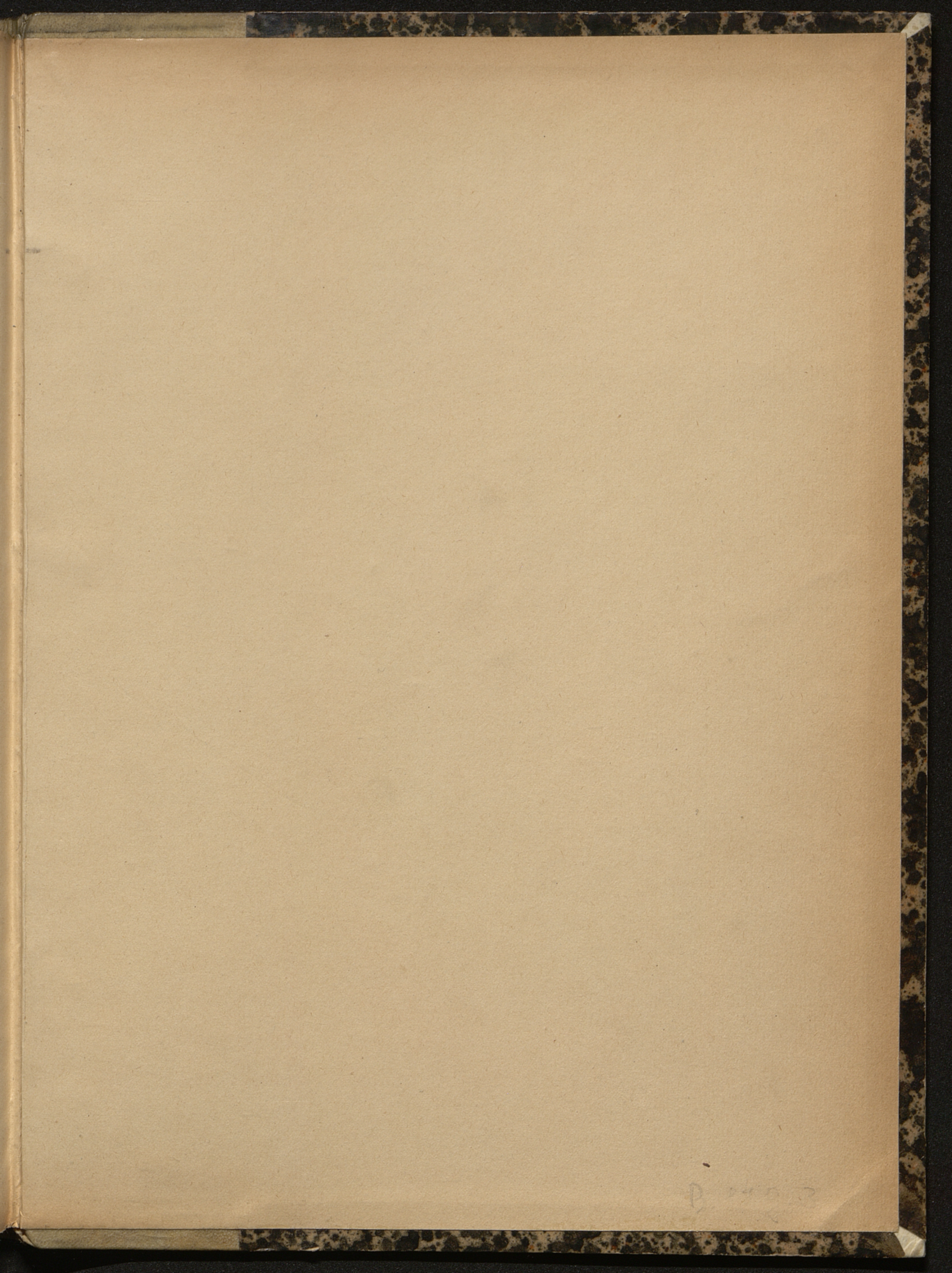
Sous le règne de Don Juan 5, vers l'an mil sept cent seize de nouveaux colons furent envoyés dans la province de Pernambouc et lui donnèrent un essort rapide. Les indigènes de l'intérieur des terres qui pour la plupart étaient Tupinambas, répartis en différentes tribus cédèrent peu à peu le terrain soit en s'alliant aux conquérants ou se retirant vers l'O. Les derniers de ceux qui s'obstinèrent à conserver leurs propriétés furent réduits vers le commencement du 19e siècle. Ils formaient 4 nations chacune d'un petit nombre de familles et distinguées par les noms de Pipipan, Choco, Umau et Vouvé. Chacune avait sa langue, quoiqu'elles paraissent toutes avoir la même origine. et elles étaient ennemies irréconciliables. Aujourd'hui encore elles conservent leur ancienne antipathie.

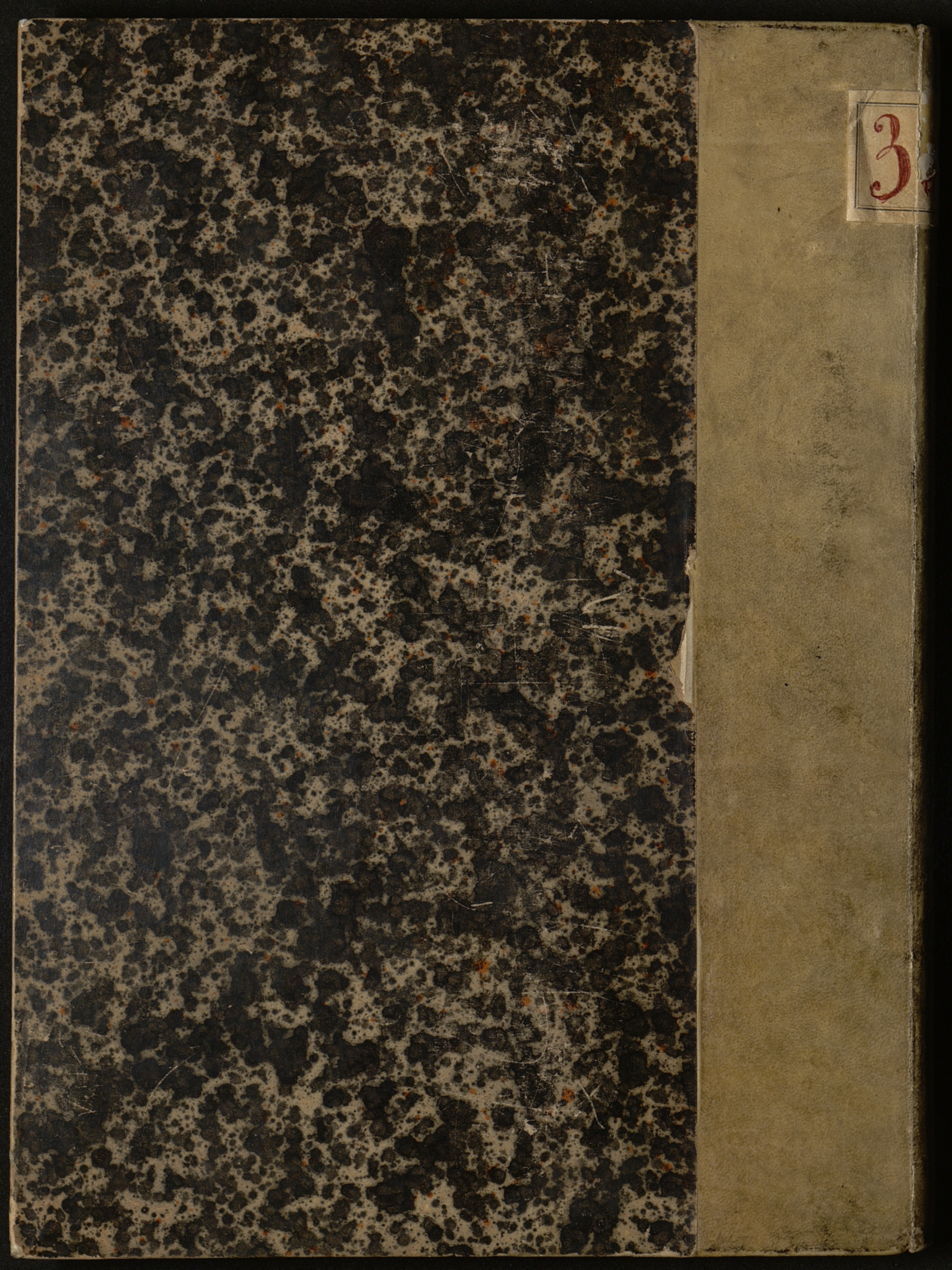
Elles occupaient un territoire de 30 lieues carrées entre le Rio Moxotó et le Rio Pajehú plus près de la chaine de l'Araripe que du Rio S. Francisco pays en grande partie inculte et sans eau. Ces tribus étaient errantes sans aucune notion d'agriculture, se nourrissant de fruits sauvages, de miel et de gibier. Un porc, un chevreuil, un oiseau, tout était cuit avec poils, plumes intestins & sans aucune préparation.

Les hommes avaient pour armes un arc et des flèches ils allaient entièrement nuds, mais les femmes avaient un tablier de filet serré et élastique, ou bien elles portaient une ceinture de franges longues de lin grossier garni de plumes disposées avec goût. Ils ensevelissaient les morts dans le feuillage faute d'instruments pour faire une fosse. ils choisissaient toujours l'ombrage de l'arbre le plus touffu l'Ambuzeiro s'il y en avait un. Ils se contentaient d'une femme. l'adultère étant entièrement ignoré parmi eux, et c'est un crime qu'ils détestent chez leurs conquérants. Tous reçurent le baptême et aussitôt qu'on les eut distribués par villages ils commencèrent à cultiver pour le nécessaire de vivre. Ainsi ils font venir de la Mandioca du mil, des citrouilles et quelques fruits. Mais ils conservent toujours une grande passion pour la chasse et prétendent avoir des droits égaux sur les moutons et les boeufs des fermiers voisins.

Dans le Passo honroso de Suero de Quiñones
il est dit qu'en 1434 on fit un heraut d'armes de
Marbre ouvrage de Nicolas Francés maitre
d'œuvre de Sancta Maria de Regla de Leon et qu'ils
le dressèrent sur un marbre bien revêtu de vêtements et
le Sombrero en tête la main gauche reposant sur les côtés et
son bras droit était dirigé du côté du chemin qui conduisait
en France où il avait une inscription Por ay van al passo

Chose bien remarquable un homme tué dans un Tournois
ne pouvait être enterré en terre Sainte
les pas d'Armes étaient défendus par le Clergé




3


PAPIERS FERD. DENIS — FERD. DENIS. SOUVENIRS DU BRÉSIL